POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-HUITIÈME. — LIIIe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON — AOUT



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE

Palau et Cie, 14, calle de los Angeles.

MADRID

La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1888

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1888

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOLOGIE ET GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — 1. *Das Antlitz der Erde*, von EDUARD SUESS. II^er Band. Wien-Prag-Leipzig, Tempsky-Freytag, 1888, in-4 de IV-704 p. 42 fig., 1 pl., 2 cartes en couleurs, 31 fr. 25. — 2. *Erdgeschichte*, von Dr. MELCHIOR NEUMAYR. II^er Band. *Beschreibende Geologie.* Leipzig, Bibliographisches Institut, 1887, in-8 de XII-880 p., 581 fig., 12 pl. et 2 cartes col., 20 fr. — 3. *Grundzüge der Geologie*, von Dr K. WILHELM VON GÜMBEL (*Geologie von Bayern*, Ier Theil). Kassel, Th. Fischer, 1888, in-8 de XVI-1144 p., 505 fig., 25 fr. — 4. *Allgemeine Geologie*, von Dr KARL v. FRITSCH. Stuttgart, Engelhorn, 1888, in-8 de XXXVI-500 p., 102 fig., 17 fr. 50. (*Bibliothek Geographischer Handbücher. Herausgegeben von Dr F. Ratzel.*) — 5. *Geology, chemical, physical and stratigraphical*, by J. PRESTWICH, in 2 vols. vol. II. *Stratigraphical and physical.* Oxford, Clarendon Press, 1888, gr. in-8 de XXVIII-606 p., 256 fig., 2 cartes, 16 pl. — 6. *Handbuch der Ozeanographie*, von Dr G. v. BOGUSLAWSKI und Dr OTTO KRÜMMEL. Band II : *Die Bewegungsformen des Meeres*, von Dr OTTO KRÜMMEL. Mit einem Beitrag von Prof. Dr K. ZÖPPRITZ. Stuttgart, Engelhorn, 1887, in-8 de XVI-592 p., 60 fig. et 1 carte, 18 fr. 75. (*Bibliothek Geogr. Handbücher, herausgegeb. von Ratzel.*) — 7. *Der Ozean. Eine Einführung in die allgemeine Meereskunde*, von Dr O. KRÜMMEL. Leipzig-Prag, Tempsky- Freytag, in-18 de 242 p., 77 fig., 1 fr. 25. — 8. *Beiträge zur Geophysik. Abhandlungen aus dem Geographischen Seminar der Universität Strassburg.* Herausgegeben von Prof. Dr GEORG GERLAND. Ier Band. Stuttgart, Schweizerbart (E. Koch), 1887, in-8 de LIV-373 p., 7 cartes, fig., 25 fr. — 9. *Climate and Time*, by JAMES CROLL. Edinburgh, Black, 1885. 2e édit., in-8 de XVIII-577 p., 8 pl., 13 fr. 25. — 10. *Discussions on Climate and Cosmology*, by JAMES CROLL. Edinburgh, Black, 1885, in-8 de XII-327 p., 1 pl., 13 fr. 25. — 11. *Klima und Gestaltung der Erdoberfläche in ihren Wechselewirkungen dargestellt*, von Dr. J. PROBST. Stuttgart, Schweizerbart (E. Koch), 1887, in-8 de x-173 p., 5 fr. — 12. *Studien über Wasserscheiden*, von Dr A. PHILIPPSON. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1886, in-8 de 163 p., 43 fig., 4 fr. — 13. *Monograph of the Earthquakes of Ischia, a memoir dealing with the seismic disturbances in that island from remotest times, with special observations of those of 1881 and 1883*, by H.-J. JOHNSTON-LAVIS. Londres, Dulau; Naples, F. Furchheim, 1885, in-4 de x-112 p., 20 photogr., 4 pl. 2 cartes, 45 fr. — 14. *The Origin of Mountain-Ranges, considered experimentally, structurally, dynamically and in relation to their geological history*, by T. MELLARD READE. London, Taylor and Francis, 1886, in-8 de XVIII-359 p., 42 pl., 26 fr. 25. — 15. *Report upon the third international geographical Congress and Exhibition at Venice, Italy, 1881, accompained by data concerning the principal Land and Marine Surveys of the World*, prepared and submitted by Captain GEORGE M. WHEELER, Corps of Engineers, U. S. Army. Washington, War Department, 1885, in-4 de 586 p., 11 pl. — 16. *Topographical drawing and sketching, including applications of photography*, by Lieut. HENRY A. REED. New York, John Willy and Sons, 1886, in-4 de XIV-129 p., 24 pl.

TRAVAUX DESCRIPTIFS. — 17. *The Geology of England and Wales : with notes on the physical structure of the Country*, by HORACE B. WOODWARD. Londres, G. Philip. 2^d Edit., in-8 de XV-670 p., 11 fig., 1 pl., 1 carte en couleurs, 22 fr. 50. — 18. *The felsitic lavas of England and Wales, with an introductory description of the chief characters of this group of rocks*, by FRANK RUTLEY (*Memoirs of the geological Survey*). Londres, 1885, in-8 de 29 p., 4 pl., 0 fr. 90. — 19. *Géologie de Jersey*, par le P. CH. NOURY, S. J. Paris, Savy; Jersey, Le Feuvre, 1886, in-8 de VIII-177 p., 1 carte en couleur, 4 fig., 6 fr. — 20. *L'Ile de Noirmoutier, étude de*

ses transformations, par A. Charier-Fillon, architecte. Niort, Clouzot, 1887, in-4 de 24 p., 7 cartes (Extrait de *Poitou et Vendée*). — 21. *Guide du géologue en Lorraine. Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse*, par M.-G. Bleicher. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1887, in-18 de x-210 p., 14 fig., 2 pl. — 22. *Notice géologique sur le département du Rhône*, par Louis Masson et Félix Benoit. Lyon, H. Georg, 1886, in-18 de 62 p. et 1 carte col. — 23. *Recherches sur les formations coralligènes du Jura méridional.* Thèse présentée à la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences naturelles, par l'abbé E. Bourgeat. Lille, J. Lefort, 1887, gr. in-8, 188 p., 7 pl. — 24. *Études géologiques sur le département de l'Aude* (*Bassin de l'Aude et Corbières*). Thèse présentée à la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences naturelles, par Viguier. Montpellier, imp. Grollier, 1887, in-8 de 308 p., 11 pl., 1 carte en couleur. — 25. *Die Alpen. Handbuch der gesammten Alpenkunde*, von Professor Dr. Friedrich Umlauft. Vienne-Pest-Leipzig, Hartleben, 1887, gr. in-8 de viii-488 p., 95 fig. et pl., 15 cartes dans le texte et 5 cartes en couleurs, 10 fr. — 26. *Géologie de l'ancienne Colombie Bolivarienne* (*Vénézuéla, Nouvelle-Grenade et Ecuador*), par Hermann Karsten. Berlin, Friedländer, 1886, gr. in-4 de 62 p., 1 carte col., 2 pl. de coupes et 6 pl. de fossiles, 15 fr. — 27. *Die Bildung des Natronsalpeters aus Mutterlaugensalzen*, von Dr. Carl Ochsenius. Stuttgart, Schweizerbart (E. Koch), 1887, in-8 de ix-176 p., 1 pl., 5 fr.

Ouvrages classiques. — 28. *Modern Petrography. An account of the application of the Microscope to the Study of Geology*, by George Huntington Williams (*Monographs on Education*). Boston, D. C. Heath, 1886, in-18 de 35 p., 1 fr. 30. — 29. *Elements of Geology : A Text-book for Colleges and for the general reader,* by Joseph Le Conte. Revised and enlarged edition. New York, Appleton, 1887, gr. in-8 de xiv-633 p., 915 fig., 21 fr. — 30. *Common Minerals and Rocks*, by William O. Crosby (*Guides for Science-teaching, published under the auspices of the Boston Society of Natural History, No.* XII). Boston, D. C. Heath, 1886, in-18 de 205 p., fig., 3 fr. — 31. *Abrégé de Géologie,* par l'abbé Bourgeat. Paris, Poussielgue, 1886, in-18 de 152 p., fig., 1 carte en couleur, 3 fr. — 32. *Précis de pétrographie. Introduction à l'étude des roches*, par A. de Lasaulx, traduit de l'allemand par H. Forir. Paris, J. Rothschild, 1887, in-18 de xx-378 p., 5 fr.

1. — Le second volume du grand ouvrage de M. Suess, depuis longtemps attendu, vient enfin de voir le jour ; après avoir décrit, dans le premier, les différentes chaînes de montagnes du globe, l'éminent géologue de Vienne examine cette fois la structure des bassins maritimes et de leurs rivages, puis il s'efforce de retracer l'histoire des mers anciennes, dont les terrains sédimentaires nous représentent les dépôts à l'intérieur des continents. Érudition consommée, largeur de vues, originalité des conceptions, telles sont les qualités maîtresses de ce rare esprit, le mieux doué pour la synthèse qui ait encore paru en géologie. Analyser une pareille mine de documents serait impossible, tant les faits et les idées nouvelles se pressent dans *l'Antlitz der Erde ;* bornons-nous à signaler, à cause de leur haute portée générale, les chapitres consacrés aux déplacements littoraux contemporains : M. Suess arrive à cette conclusion, assurément inattendue, qu'il n'y a aucune preuve de mouvements réels de l'écorce terrestre pendant toute la durée des temps historiques, en dehors de quelques localités isolées, comme le célèbre temple de Pouzzoles, où le phénomène se montre en rapport avec les oscillations d'un cratère volcanique, et n'a rien de commun, par conséquent, avec un mouvement d'ensemble de

la croûte solide du globe. Lumineuses sont aussi les considérations sur les mouvements généraux de la surface des mers dans le passé, mouvements en relation avec les changements de forme, brusques ou lents, du vase océanique, et se traduisant dans l'échelle stratigraphique par les « transgressions » ou les lacunes. Nous appelons de tous nos vœux une traduction française pour cette œuvre capitale.

2-4. — Trois nouveaux traités de géologie viennent de paraître simultanément en Allemagne ; on pourrait croire qu'il y a là gaspillage de travail et d'efforts, pour atteindre séparément un but identique ; mais il n'en est rien, chacun de ces ouvrages s'adressant en réalité à un public différent et n'étant pas conçu, en conséquence, au même point de vue. *L'Histoire de la terre,* de M. Neumayr, dont le premier volume est déjà connu des lecteurs du *Polybiblion,* est un livre écrit librement, sans notes, et destiné aux esprits cultivés en général ; la première partie, de beaucoup la plus développée, de ce second volume, comprend l'histoire des terrains et des fossiles, et constitue le meilleur exposé sommaire du développement paléontologique que l'on possède à l'heure actuelle : la seconde partie, portant le titre de *Géologie topographique,* renferme la description des principales régions montagneuses des deux mondes. Les illustrations sont nombreuses et bien choisies, et dignes, par leur exécution soignée, de l'excellence du texte, qui sera certainement apprécié par les gens du métier à sa juste valeur. Tout autre est la publication intitulée par M. Gümbel, *Gründzuge der Geologie ;* ce volume, formant l'introduction d'une description géologique de la Bavière, est essentiellement didactique et méthodique ; c'est un ouvrage à consulter, rempli de faits, important en somme pour le travailleur, mais hérissé de noms techniques, et aussi d'expressions tirées du grec, dont M. Gümbel aime toujours à multiplier le nombre (voir notamment la partie pétrographique) outre mesure à notre avis ; l'index alphabétique, qui n'a pas moins de cinquante-cinq pages, suffit pour montrer la richesse des indications contenues dans ce volumineux in-octavo. Quant à la *Géologie générale* de M. K. von Fritsch, c'est surtout un manuel à l'usage des géographes ; on y remarquera les pages réservées à l'étude des modes de représentation graphique de l'allure souterraine des masses minérales (57-76), étude trop négligée ordinairement malgré son importance fondamentale, et aux principaux types de disposition des affleurements sous l'influence combinée de l'inclinaison des couches, des failles et de l'érosion (88-112) ; le reste de l'ouvrage ne présente d'ailleurs rien de bien nouveau.

5. — Nous regrettons d'être obligé de répéter, à l'occasion du second volume de la *Geology* de M. Prestwich, consacré à l'histoire chronologique des terrains stratifiés, les critiques que nous adressions

il y a deux ans à la première partie de cet ouvrage : les idées et les assertions contenues dans cette suite jurent trop souvent avec la date de la publication ; et, à un autre point de vue, M. Prestwich, si l'on en juge par les auteurs cités, semble avoir écrit son livre comme s'il n'existait de géologues qu'en Angleterre ou dans les colonies britanniques : c'est en vain en effet que l'on cherche dans l'index la plupart des grands noms de la géologie contemporaine. Mais vraiment, omettre la mention de travaux aussi essentiels que ceux de Suess, Neumayr, Mojsisovics, Fontannes, Richthofen, Pemck, Lesley, Kayser, Cl. King, Abich, Heine, Chamberlin, Zittel, par exemple, — c'est là un défaut d'érudition qui nous paraît poussé jusqu'à l'invraisemblance. Si l'on excepte le chapitre relatif à l'origine de la craie, ce volume offre bien peu à glaner pour le géologue de profession ; c'est l'antipode de *l'Erdgeschichte,* de M. Neumayr. Une grande carte géologique de l'Europe, servant de frontispice, est loin de justifier partout la mention : « dressée d'après les levés les plus récents » : c'est ainsi que le sud de la Champagne pouilleuse est indiquéco mme occupé en totalité par les terrains tertiaires.

6 et 7. — La rédaction du *Manuel d'océanographie,* interrompue par la mort successive de Boguslawski et de Zöppritz, a été terminée par M. Krümmel ; personne n'était mieux préparé, en Allemagne, pour mener à bonne fin un pareil travail, et ce second volume, consacré, comme l'indique son titre, à l'étude des mouvements de la mer, forme un exposé clair et substantiel de ce que l'on sait actuellement sur les vagues (p. 1-153), les marées (154-280), la circulation verticale des océans (281-324), et les courants marins (324-516), résultant, pour M. Krümmel comme pour Zöppritz, du frottement séculaire des vents dominants sur la surface des eaux. Quelques paragraphes seulement, dont le texte a été soigneusement respecté, avaient pu être achevés par Zöppritz (p. 154-174, 281-300); le reste est dû exclusivement à M. Krümmel qui, tout en réservant aux travaux scientifiques contemporains la part la plus large, a su habilement tirer parti des données recueillies pendant les grands voyages de circumnavigation, exécutés avant le milieu de ce siècle ; à côté des faits contenus dans les *Pilotes,* les enquêtes des ingénieurs et les Mémoires théoriques des physiciens, l'auteur n'a pas négligé de rappeler les idées des cosmographes de la Renaissance et les découvertes des anciens navigateurs, en faisant ainsi l'historique complet de chacune des questions dont il avait à s'occuper. On remarquera les paragraphes relatifs au cheminement des débris solides le long des côtes (p. 511-517), et au rôle des vagues sur la démolition et la transformation des rivages (82-114). Un planisphère figurant le tracé et la vitesse des courants principaux, et une table alphabétique extrêmement détaillée des deux volumes (p. 517-592) complè-

tent utilement ce consciencieux *Manuel.* — L'opuscule du même auteur, intitulé *Der Ozean,* constitue un résumé beaucoup plus sommaire, mais non moins bien réussi, de l'ensemble des recherches océanographiques des dernières années ; parmi les faits intéressants qui y sont signalés, mentionnons ceux qu'ont révélés les sondages récents du *Faraday,* à l'est de Terre-Neuve : les profondeurs sont distribuées d'une manière fort irrégulière dans ces parages, et les pentes y atteignent la valeur, tout à fait exceptionnelle pour le lit de l'océan, de 35° (p. 56).

8. — La fondation des *Beiträge zur Geophysik* de M. Gerland est l'un des nombreux symptômes de progrès qui se manifestent dans l'étude de la géographie scientifique en Allemagne. M. Gerland se propose de réunir ainsi en volumes, de temps à autre, les meilleurs travaux de ses élèves sur la physique terrestre, conçue dans le sens le plus large. Le premier tome, seul paru jusqu'à présent, de ces « matériaux, » débute par une longue introduction où le savant éditeur s'efforce de définir la géographie, d'en préciser le but, la méthode et l'individualité comme science distincte ; puis viennent quatre Mémoires consacrés chacun à une question spéciale : M. Blink ouvre la série par un travail sur le régime des vents et des courants marins dans la région des petites îles de la Sonde (p. 1-58) ; M. Hergesell examine ensuite deux problèmes de physique terrestre dont on a beaucoup parlé depuis quelques années ; d'abord les modifications imprimées sur le globe aux surfaces d'équilibre par la formation de calottes glaciaires aux pôles, et les oscillations qui en résultent pour le niveau marin (p. 59-114) ; en second lieu, l'influence qu'exerceraient ces changements de forme du « géoïde » sur la disposition hypsométrique d'un plateau et sur la pente des thalwegs (p. 115-132). M. Hergesell conclut que la cause invoquée est absolument insuffisante pour expliquer l'amplitude réelle des oscillations marines quaternaires des zones circumpolaires et leur inégalité locale dans le plan vertical : tel est aussi le résultat des recherches indépendantes récemment publiées par MM. Drygalski à Berlin et Woodward à Washington. A l'égard du second point, M. Hergesell montre combien est improbable le renversement du sens de l'écoulement d'un cours d'eau sous l'action de ces changements dans la valeur des attractions locales ; l'importance de ce facteur que, dans l'enthousiasme du premier moment, on était porté à regarder comme capitale, se réduirait donc presque à zéro. Cette conclusion est salutaire à opposer aux détracteurs trop empressés des mouvements absolus de la croûte solide. Un dernier Mémoire, dû à M. Rudolph, traite des éruptions et tremblements de terre sous-marins (p. 133-365), et constitue une compilation fort utile, dont les éléments ont été puisés aux meilleures sources. — Nous souhaitons plein succès et prompte continuation aux *Beiträge* de M. Gerland.

9-10. — L'ouvrage de M. Croll, intitulé : *Climate and Time,* a paru pour la première fois en 1875 ; le texte original a été respecté dans la nouvelle édition, mais le savant cosmologiste anglais a réuni en un second volume les nombreux articles consacrés par lui, depuis cette époque, à la défense et au perfectionnement de son système, qui possède sur toutes les autres théories mises en avant pour expliquer les transformations des climats, l'incontestable avantage de reposer sur une cause n'ayant rien d'hypothétique : les variations périodiques de la valeur de l'excentricité de l'orbite terrestre. M. Croll s'est efforcé de montrer que les changements de distance de la terre au soleil, qui sont la conséquence de cette variabilité, déterminent indirectement dans le jeu des phénomènes dont l'atmosphère est le siège, en se combinant avec l'effet des saisons, une foule de modifications tendant à amener la réalisation des conditions qui caractérisent les périodes glaciaires ou au contraire les périodes chaudes pendant lesquelles l'eau, près des pôles, reste à l'état liquide.

Malheureusement, la périodicité des phases glaciaires, que toute la théorie suppose d'une manière nécessaire, est loin d'être établie avec certitude, et même, si l'on fait abstraction des découvertes récentes faites dans l'Inde, au Cap et en Australie (découvertes dont le sens véritable est encore des plus obscurs) rien, dans les données de la géologie actuelle, ne conduit à la considérer comme probable. De plus, M. Croll s'est constamment appuyé sur un principe que les météorologistes ont démontré être erroné, savoir que la température d'un point de la surface terrestre serait proportionnelle, toutes choses égales d'ailleurs, à la chaleur reçue du soleil ; en réalité, notre ignorance relativement aux effets d'un rapprochement ou d'un éloignement du soleil sur la température d'un point donné, dans une saison donnée, est complète ; c'est ce qu'un savant climatologiste russe, M. Woeikoff, nous paraît avoir établi jusqu'à l'évidence. Il en résulte que, au point de vue historique comme au point de vue théorique, le système de M. Croll pèche par la base ; sans vouloir contester le mérite qui s'attache à certaines parties accessoires de l'œuvre, il est difficile d'échapper à la conclusion que la cause des lentes transformations éprouvées par les climats devront être cherchées ailleurs.

11. — Cette question délicate a également préoccupé M. Probst, qui s'est proposé surtout de mettre en évidence l'influence exercée par la forme de la surface terrestre sur la répartition des anciens climats ; après avoir défini les conditions climatériques propres à chacune des périodes successives de l'histoire du globe, en s'appuyant surtout sur les recherches d'Oswald Heer et de M. de Saporta, l'auteur essaie d'expliquer les faits, en partant de l'hypothèse géogénique déjà proposée en France par M. Faye (dont on cherche en vain le nom dans

l'ouvrage de M. Probst) : le refroidissement terrestre et la contraction de l'écorce marcheraient beaucoup plus vite sous les mers que sous les continents, à cause de l'influence des courants polaires; M. Probst ne paraît pas s'être aperçu que l'établissement des courants froids est précisément une conséquence de la formation de calottes de glace aux pôles et qu'ainsi le premier phénomène sur lequel est basée toute la théorie ne peut servir à rendre compte du second, dont il dépend au contraire. Cette remarque nous dispense d'examiner les développements contenus dans la suite de l'ouvrage, où l'on rencontre çà et là d'étranges assertions, notamment au sujet de l'époque glaciaire.

12. — L'étude des phénomènes d'érosion continue à être à l'ordre du jour en Allemagne : l'impulsion donnée par MM. Heim, Richthofen, Supan, a lancé une fois pour toutes géologues et géographes dans cette voie féconde. Après la période des polémiques et la fixation des traits essentiels, voici venir les travaux méthodiques consacrés à une analyse plus détaillée des faits : telle est l'excellente monographie que M. le Dr A. Philippson vient de consacrer aux *Lignes de partage des eaux*, envisagées sous le rapport de leur histoire géologique et du mécanisme de leur détermination dans le temps et dans l'espace; dans une première partie, M. Philippson reconstitue par la pensée les formes que présentait la surface des continents au moment de leur émersion, et montre les conséquences de la disposition primitive du relief pour l'établissement des lignes de faîte; il passe ensuite à l'analyse des circonstances susceptibles de modifier le tracé originel, définit les caractères topographiques propres aux lignes de partage, et décrit enfin ces dernières telles qu'elles existent dans les contrées dont l'orographie et la géologie sont le mieux connues. Une place importante est naturellement réservée à l'examen des conditions capables d'amener un désaccord entre la disposition des lignes de partage et celle du relief primitif dont la structure du sol nous a conservé la trace. Les arêtes séparatives des bassins fluviaux étant le complément des vallées arrosées par les cours d'eau correspondants, l'étude des unes implique nécessairement celle des autres; aussi le travail de M. Philippson forme-t-il un véritable traité complet sur la marche de la démolition progressive des continents et l'évolution de leur modelé.

13. — Dans sa monographie des tremblements de terre d'Ischia, M. Johnston-Lavis s'occupe surtout des catastrophes de 1881 et 1883, à la suite desquelles ce géologue a parcouru l'île dans tous les sens, en se livrant à un relevé minutieux des effets produits. Les difficultés étaient nombreuses : la structure du sous-sol d'Ischia est excessivement compliquée, et on en ignore les détails précis dès qu'on pénètre à quelques mètres au-dessous de la surface; les constructions, de forme irrégulière et bâties avec des matériaux très variés, se prêtent

mal à l'étude des fissures ; enfin, le relief est fort accidenté. En dépit de ces obstacles multiples, M. Johnston-Lavis est parvenu à des résultats fort nets, basés essentiellement sur l'examen des édifices endommagés ou détruits, conformément à la méthode de Mallet.

Les deux tremblements de terre du 4 mars 1881 et du 28 juillet 1883 ont été également remarquables par leur extrême localisation et par la faible profondeur à laquelle se trouvait le foyer : la moyenne des déterminations donne en effet cinq cent dix-huit mètres au-dessous du niveau de la mer pour le premier, et cinq cent vingt-huit mètres pour le second ; la coïncidence présentée par ces deux chiffres est particulièrement intéressante. La position de l'épicentre, situé sur le flanc nord de l'ancien volcan Epomeo, est restée la même ; mais, en 1883, comme le montrent les cartes des lignes isoséismiques dressées par M. Johnston-Lavis, un élargissement notable de l'aire affectée par les secousses a accompagné l'accroissement d'intensité du phénomène, incomparablement plus violent qu'en 1881, et marqué notamment par la destruction de la ville de Casamicciola. Il y aurait donc une fissure souterraine dont l'agrandissement, de 1881 à 1883, aurait permis aux mouvements de s'étendre à une distance plus grande. Les lignes isoséismiques présentent une forme elliptique, le grand axe étant dirigé à peu près est-ouest. L'auteur remarque que les sources thermales n'ont éprouvé aucun changement dans leur débit, leur température ou leur composition ; il n'y a pas eu production de fumeroles ni de crevasses béantes : quelques pans de rochers se sont, il est vrai, détachés des parois montagneuses en certains points de l'île, mais c'est là simplement le résultat d'éboulements sous l'influence des trépidations du sol. On n'a pu constater de relation entre l'ensemble du phénomène et la marche des diverses circonstances atmosphériques : température, pression, etc. Enfin, il ne semble pas s'être produit de faits prémonitoires d'aucune sorte.

De toutes ces données, M. Johnston-Lavis déduit que les tremblements de terre d'Ischia sont en rapport intime avec les phénomènes volcaniques dont l'île a été jadis le théâtre ; et il n'hésite pas à déclarer que ces secousses successives marquent autant d'étapes dans la résurrection graduelle de l'Epomeo à l'état de volcan actif : on doit s'attendre pour l'avenir à des mouvements de plus en plus violents et de plus en plus fréquents, jusqu'à l'éruption finale qui ne peut manquer de se produire, au bout d'un nombre d'années malheureusement impossible à déterminer. Cette prédiction, peu rassurante pour les habitants d'Ischia, M. Johnston-Lavis l'établit avec une grande force d'arguments, et elle lui fournit l'occasion d'entrer dans des développements pleins d'intérêt sur le mécanisme des tremblements de terre volcaniques et les différences qui les séparent de ceux dont la cause réside dans des phénomènes d'un autre ordre (p. 89-95). M. Johnston-

Lavis insiste avec raison sur l'utilité que présenterait, à la fois au point de vue scientifique et au point de vue humanitaire, l'établissement d'une station séismologique à Ischia ; il entre ensuite dans des détails pratiques sur les mesures à adopter en général pour la reconstruction des villes détruites, en prenant Casamicciola pour exemple ; enfin, il est amené à proposer un remède assurément fort original et qui étonnera sans doute la plupart des lecteurs : c'est de forer sur l'emplacement de l'épicentre un puis artésien à large section, de manière à provoquer une évacuation artificielle des laves ; si les déterminations de M. Johnston-Lavis sont exactes, et, de plus, si son interprétation théorique des faits est fondée, cette opération n'aurait rien d'impraticable, car, dans ces dernières années, des sondages ont été poussés jusqu'à une profondeur bien supérieure à celle où, d'après M. Johnston-Lavis, on devrait commencer à trouver la lave fondue. En tout cas, ce forage fournirait des indications précieuses sur la structure souterraine de l'île, et ajouterait une source de plus à celles qui servent à alimenter d'eau les habitants d'Ischia.

La partie purement mathématique de cette belle publication, c'est-à-dire tous les calculs relatifs à la vitesse et au mode de transmission des secousses, à la position du foyer, etc., est due à M. S. Haughton. Ajoutons qu'outre des cartes et des diagrammes, M. Johnston-Lavis a joint à son Mémoire de nombreuses photographies prises par lui-même immédiatement après les désastres, et représentant les monuments les plus endommagés : ces photographies ont, sur celles du commerce, l'avantage d'avoir été faites avant la démolition partielle des ruines par la dynamite.

14. — La formation des chaînes de montagnes est généralement regardée comme résultant du lent refroidissement de l'intérieur du globe et de la contraction qui en est la conséquence. Tant de faits sont venus prouver, dans les régions les plus diverses, le rôle de la compression horizontale des couches, manifestée par leur allure plissée, que presque tous les géologues sont aujourd'hui d'accord sur ce point. Un ingénieur anglais, qui est en même temps géologue, M. Mellard Reade, entreprend, dans un ouvrage considérable, de démolir cette théorie et de démontrer que les dislocations et les reliefs du globe proviennent au contraire d'une « extension ! » L'auteur, à la suite de Dana, insiste sur l'association constante des chaînes de montagnes avec les aires de sédimentation ; à mesure que de nouveaux dépôts s'accumulent au fond des mers, les matériaux sous-jacents seraient portés à une température plus haute, par suite de leur éloignement croissant de la surface; d'où dilatation, devant tout entière se manifester dans le sens vertical, à cause de la continuité de l'écorce terrestre, s'opposant à une extension latérale de ces masses. La valeur de cette dilatation

dans le sens du rayon terrestre serait triplée, d'après l'auteur, relativement à ce qu'elle serait si les roches considérées étaient libres de s'allonger dans toutes les directions. Les chiffres que M. Mellard Reade déduit, pour l'expansion linéaire des matériaux solides, d'une série d'expériences nombreuses, prouvent en effet que ce facteur a peut-être été trop négligé jusqu'à présent au point de vue de ses applications géologiques possibles ; mais y voir avec l'auteur la cause normale des phénomènes orogéniques, c'est là une exagération difficilement concevable, qu'on s'étonne de rencontrer sous la plume d'un géologue expérimenté et érudit comme M. Mellard Reade. Ce savant nous semble avoir oublié que, si un fait est nécessaire dans des conditions données, il ne s'ensuit nullement qu'il soit réel, car toute la question est de savoir si ces conditions déterminantes ont été elles-mêmes réalisées dans la nature : à ce point de vue, il eût été nécessaire de discuter la valeur relative des trois facteurs suivants : 1° le taux de l'accumulation des sédiments; 2° la rapidité avec laquelle la chaleur des masses profondes se transmet aux dépôts nouveaux ainsi formés; 3° la vitesse du refroidissement de l'intérieur du globe : il est clair en effet que si ce refroidissement général marche aussi vite que le relèvement des isogéothermes, les roches n'éprouveront aucun accroissement de volume et dans ce cas, par conséquent, les effets dynamiques attribués par M. Mellard Reade à l' « expansion cubique » ne sauraient se produire ; dans le cas contraire, il resterait encore, en estimant la valeur de l'allongement vertical, à tenir compte des pressions correspondant au poids énorme des matériaux surincombants : ce facteur n'est assurément pas négligable et doit tendre à diminuer dans une forte proportion les coefficients admis par M. Mellard Reade. En résumé, la théorie organique que l'étude patiente des Appalaches, des Alpes et de beaucoup d'autres chaînes de montagnes a permis d'édifier, non sans peine, ne nous paraît guère atteinte par le laborieux essai de M. Mellard Reade. Ce travail n'aura d'ailleurs pas été inutile, en attirant l'attention des géologues sur certains côtés encore peu étudiés de ce difficile problème, et surtout en stimulant les défenseurs de la théorie de la contraction à fortifier leurs positions.

15. — Le volumineux rapport que le capitaine Wheeler a fait paraître sur le congrès géographique de Venise (1881), en qualité de délégué du gouvernement américain, est en réalité un exposé complet de l'état de la cartographie officielle dans tous les pays du globe ; on y trouvera une foule d'indications sur l'organisation des services spéciaux institués par la plupart des états du monde civilisé pour exécuter des travaux géodésiques, topographiques, hydrographiques et géologiques. Ce rapport forme sur la matière un ouvrage de premier ordre à consulter et M. Wheeler a rendu un service signalé aux amis des études

géographiques, en leur permettant ainsi de s'orienter facilement, sans érudition préalable, au milieu des innombrables collections cartographiques entreprises dans les deux mondes. M. Wheeler donne, à titre de spécimens, quelques extraits des cartes officielles les mieux réussies sous le rapport de l'exécution matérielle; d'autres planches figurent l'avancement des levés en Europe, dans l'Inde, les États-Unis et le reste du globe : leur examen fait bien ressortir le peu d'étendue relative des régions mesurées avec une exactitude suffisante pour que l'on puisse se faire une idée juste de leur modelé général. M. Wheeler a été aidé dans la partie géologique de son Mémoire par M. Jules Marcou, dont la compétence spéciale est bien connue; la bibliographie, dans tout l'ouvrage, tient naturellement une large place.

16. — C'est aussi d'Amérique que nous vient le beau volume du lieutenant Reed sur le dessin topographique; l'auteur donne un exposé complet des méthodes pratiquées dans les grands établissements spéciaux de l'Europe et de sa patrie. La rédaction est claire et explicite, et de nombreuses figures permettent de suivre sans effort tous les développements du texte; quelques pages sont consacrées aux procédés de levé basés sur l'emploi de la photographie. Les topographes français seront certainement très sensibles au témoignage que leur rend M. Reed dans sa préface, où il déclare s'être inspiré notamment des articles contenus dans notre *Mémorial de l'officier du génie* et des travaux de MM. Lehagre et Bertrand. Parmi les planches figure un extrait de la nouvelle carte en couleurs de l'Algérie, au 1/50,000e.

17. — Il n'est pas de contrée au monde où plus de géologues soient à l'œuvre sur le terrain qu'en Angleterre : les descriptions locales qui y voient le jour chaque année sont devenues tellement nombreuses et en même temps si minutieuses qu'il est désormais impossible de se tenir au courant de ces travaux, surtout quand on n'habite point le sol britannique. Aussi devons-nous saluer avec reconnaissance l'apparition d'une seconde édition de l'excellent ouvrage de M. H.-B. Woodward, la *Geology of England and Wales,* formant un exposé complet de la stratigraphie anglaise. On a pu reprocher parfois à nos voisins de manquer d'érudition et de n'avoir cure du côté bibliographique de la science : assurément, ce n'est pas à M. Woodward que pareille critique pourrait être adressée, chacune des pages de son livre étant abondamment pourvue de notes, qui permettent de recourir, pour tous les faits importants, aux sources originales. L'historique de la nomenclature des terrains anglais a été également l'objet de soins particuliers; M. Woodward adopte le terme de « cambrien » dans le sens où il fut créé par Sedgwick, réserve le terme de « silurien » au silurien supérieur de Murchison, et désigne les couches comprises dans l'intervalle, à l'exemple de M. Lapworth, sous le nom d'« ordovicien. »

Nous regretterons seulement que l'agencement des masses minérales et les dislocations des couches, en un mot la structure et l'histoire physique du sol, aient été presque complètement négligés; l'ouvrage de Ramsay peut, il est vrai, au moins en partie, suppléer à cette lacune. Une carte géologique sommaire, dressée spécialement par M. Goodchild, est jointe à l'ouvrage, auquel on devra recourir comme au document le plus sûr et le plus autorisé, toutes les fois qu'on aura à chercher un renseignement sur la géologie de l'Angleterre.

18. — Les roches éruptives fortement acides, interstratifiées dans le Silurien du pays de Galles et des comtés voisins, forment l'objet d'une intéressante monographie de M. Rutley; ces nappes sont particulièrement instructives, à cause des ressemblances frappantes qu'elles présentent avec les laves tertiaires ou modernes, malgré leur haute antiquité; M. Rutley met bien en lumière ces analogies, ainsi que le rôle des altérations survenues postérieurement à l'épanchement de ces anciennes coulées vitreuses, où les sphérolithes et la structure perlitique se montrent bien développés.

19. — Les porphyres pétrosiliceux atteignent également un développement remarquable dans l'île de Jersey, où, grâce aux recherches du R. P. Noury, l'on connaît maintenant le plus bel exemple de pyromérides qui ait jamais été signalé, le diamètre des sphérolithes arrivant à dépasser vingt-cinq centimètres. Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul intérêt que présente pour les géologues l'île encore peu étudiée dont le savant Jésuite vient de publier une consciencieuse description; d'autres roches éruptives, de nature fort variée, se partagent avec des roches schisteuses anciennes et un conglomérat, probablement permien, le reste de Jersey. Les déterminations pétrographiques ont été faites avec le concours de M. de Lapparent. Les caractères actuels de la topographie des côtes et des vallées ont également attiré l'attention du P. Noury, et on lira avec profit les passages qui ont trait au façonnement des baies et des falaises par les vagues. Ce volume est digne d'être proposé en exemple aux personnes qui, sans avoir fait de la géologie le but spécial de leurs recherches, désirent cependant contribuer aux progrès de cette science par l'observation attentive des faits visibles au voisinage de leur résidence habituelle.

20. — L'étude consacrée par M. Charier-Fillon aux transformations éprouvées dans le cours des âges par le littoral de Noirmoutier repose malheureusement sur des données géologiques bien précaires : la thèse si importante de M. G. Vasseur sur les terrains tertiaires de la France occidentale (1881) ne paraît pas avoir été consultée, comme le montre l'attribution des calcaires de la baie de Bourgneuf « à l'époque miocène » (p. 5), tandis que leur faune en fait l'équivalent exact du calcaire grossier parisien (= Eocène moyen). Aussi les cartes figurant

l'extension des mers de cette époque et celle du bassin où furent déposés les grès de Noirmoutier — grès dont l'auteur s'abstient d'indiquer l'âge relatif — doivent-elles être accueillies avec beaucoup de réserves. On lira avec plus d'intérêt les considérations développées au sujet du colmatage actuel des anses vendéennes, et des conséquences de ce phénomène pour l'avenir économique de l'île. M. Charier-Fillon insiste en terminant, à la suite de M. Bouquet de la Grye, sur le rôle et la grande importance du banc de vase molle qui longe les côtes de l'ouest, à partir de l'embouchure de la Gironde.

21. — Le *Guide du géologue en Lorraine,* que vient de publier M. le Dr Bleicher, forme un véritable traité sur la géologie des trois départements lorrains : Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse. L'ouvrage, outre une courte introduction historique, comprend deux parties : la première renferme la description, dans l'ordre de leur ancienneté relative, des terrains affleurant entre la crête des Vosges et la bordure crétacée du bassin de Paris; la seconde donne quatorze itinéraires d'excursions, choisis de manière à permettre la visite des gisements les plus instructifs. Bien que spécialement destiné aux amateurs, ce petit volume n'en sera pas moins précieux pour les géologues qui auront à parcourir l'est de la France : M. Bleicher connaît à fond la structure de cette partie de notre territoire, et on ne peut que souhaiter de voir son exemple imité dans chacune des anciennes provinces françaises.

22. — Il est impossible de décerner les mêmes éloges à la *Notice géologique sur le département du Rhône,* de MM. Louis Masson et Félix Benoît : on jugera de la compétence théorique des auteurs par la citation suivante, empruntée à la page 48 : « Les fossiles que l'on trouve dans les terrains tertiaires sont surtout des os et des dents des grands mammifères et de crustacés. » (!!) Quant à la « carte explicative » au 1/320,000e, le dessin en est étrangement grossier pour une publication portant la date de 1886. Un tableau des mines concédées du département, classées d'après la nature des matériaux exploités (p. 57), termine cet opuscule.

23. — La thèse de doctorat de M. l'abbé Bourgeat constitue une importante contribution à l'étude géologique du Jura français. Dans ce travail remarquable, l'auteur, suivant les traces de MM. Choffat et Marcel Bertrand, démontre, à l'aide d'observations nombreuses, que le corallien est un faciès et non un étage, comme l'admettait A. d'Orbigny; le savant professeur de Lille suit pas à pas les modifications latérales des couches jurassiques à travers toute la Franche-Comté, et décrit un à un les différents niveaux coralligènes qui s'observent entre le bajocien et le néocomien, en insistant surtout sur les faciès du ptérocérien et du virgulien, et en faisant connaître les coupes du Jura

méridional où s'opère le passage entre les dépôts classiques du nord et les couches moins variées du type alpin. Des considérations sur les analogies existant entre les récifs jurassiens et les formations plus ou moins voisines, des périodes antérieures, terminent l'ouvrage : cette partie du travail de M. Bourgeat prête peut-être un peu à la critique. Sans contester à l'auteur la part très large qui revient à ses découvertes personnelles, il semble que l'importance des études de M. Choffat aurait dû être mise en relief avec plus de force, car l'idée mère de la thèse de M. Bourgeat se retrouve tout entière dans les écrits du savant géologue suisse. L'introduction historique fournit aussi la matière de quelques réserves, au sujet du rôle attribué aux cassures dans la détermination du tracé des cluses; mais cette question est étrangère à l'objet propre des recherches de M. l'abbé Bourgeat, recherches dont on ne saurait méconnaître le mérite et la portée réelle.

24. — Les *Études géologiques sur le département de l'Aude,* de M. Viguier, sont également une thèse de la Faculté des sciences de Paris ; nous regrettons d'être obligé de dire qu'en dehors de quelques observations, dont l'intérêt est essentiellement local, ce travail ajoute fort peu à nos connaissances positives sur la structure du bassin de l'Aude. Les considérations sur le rôle des « systèmes de fractures » dans l'orientation des différents éléments du tracé des cours d'eau de la région nous paraissent absolument surannées : à quoi sert-il de parler aujourd'hui du « système du Finistère, » du « système du Hundsrück, » du « système de la Côte-d'Or » et autres, maintenant qu'il est reconnu que ces « systèmes » n'ont pas l'âge que leur attribuait Élie de Beaumont, et en outre que les dislocations synchroniques ne sont pas nécessairement parallèles? L'existence de beaucoup d'entre les failles indiquées sur les coupes de M. Viguier paraît admise sans aucune démonstration. Enfin, il y a la question du « calcaire primitif, » objet d'assertions contradictoires, si nous avons bien compris le texte de M. Viguier. Il faut signaler, d'autre part, comme utiles les études micrographiques sur les principales roches éruptives. Plusieurs planches de coupes et une carte en couleurs au 1/320,000 accompagnent le volume. — Malgré les louables efforts de l'auteur, il reste encore bien à faire avant que la géologie si compliquée des Corbières ne soit complètement élucidée.

25. — L'ouvrage sur les Alpes, de M. Umlauft, est une compilation qui pourra être fort utile aux amateurs d'excursions et aux géographes, notamment en ce qui concerne la nomenclature, la bibliographie et l'hypsométrie de la grande chaîne. Toutefois la partie franco-suisse des Alpes a été sacrifiée à la partie autrichienne, et l'auteur a été évidemment mal inspiré dans le choix de plusieurs des documents qu'il a suivis : ainsi, page 118, il réunit sous le nom de « montagnes des Maures

et Esterel » tous les reliefs situés au sud du Var, du Verdon et de la Durance, même les chaînes calcaires comme la Sainte-Beaume et le Cheiron : mieux vaudrait renoncer à pratiquer dans les Alpes des divisions naturelles que de grouper ensemble des massifs aussi disparates; puis, M. Umlauft achève ce contre-sens en appelant « montagnes de Provence » les chaînes de Vaucluse, Ventoux, Lubéron, montagne de Lure (p. 119). La carte géologique n'est pas au courant : les travaux fondamentaux de M. Lory sur le Dauphiné n'ont pas été consultés, non plus que les documents si parfaits dont la réunion constitue les *Matériaux pour la carte géologique de la Suisse.* Disons le mot, ce n'est pas là de l'orographie comme on la comprend à l'heure actuelle : pour écrire une description physique des Alpes, il faut avant tout être géologue. Le *Handbuch der gesammten Alpenkunde* ne justifie son titre que très imparfaitement. Ces réserves faites, l'ouvrage plaira certainement beaucoup aux amateurs de pure érudition alpine, car il est plein de noms de localités, de cotes d'altitudes et de menus faits toujours intéressants pour le touriste.

26. — L'ouvrage de M. Karsten sur ce qu'il appelle la *Colombie bolivarienne* (Vénézuela, Nouvelle-Grenade et Équateur) n'est pas, à proprement parler, un ouvrage nouveau : l'auteur a réuni dans ce volume plusieurs Mémoires antérieurs fondés sur des observations remontant à une trentaine d'années. Les études faites plus récemment dans la même région par divers explorateurs, tels que MM. Reiss, Stübel, Wolf, etc., sont mentionnées il est vrai par le savant botaniste, mais ce dernier ne semble pas en avoir tiré tout le parti qu'elles comportaient : M. Karsten en est resté au point où l'on se trouvait en géologie, à l'époque de Léopold de Buch et d'Alexandre de Humboldt ; on ne retrouve pas dans son travail la critique impartiale et serrée des documents qui donnait tant de valeur à l'ouvrage de M. Stelzner sur la République Argentine, dont nous avons entretenu déjà les lecteurs du *Polybiblion.* Une petite carte géologique comprend toute la partie du continent sud-américain située au nord du 5e degré de latitude sud et à l'ouest du 58e degré de longitude ouest (Gr.) ; on s'étonne de voir cet immense espace colorié d'une manière continue, bien que la plus grande partie de son étendue n'ait encore jamais été traversée par un géologue ! Quant aux planches de fossiles crétacés, elles ne sont pas plus inédites que le texte.

27. — Le livre de M. Ochsenius sur l'origine de l'azotate de soude du Chili forme un précieux chapitre de géologie chimique, et mérite d'être étudié en détail par les personnes qui s'intéressent à cette branche peu cultivée de la science; les riches dépôts des déserts d'Atacama et de Tarapaca seraient dus au contact des sels d'eau mère, descendue des Andes en compagnie du carbonate de soude rejeté par les volcans,

avec la poussière de guano amenée de l'Ouest par les vents dominants. M. Ochsenius développe à cette occasion des idées sur le soulèvement récent des Cordillères, et en particulier du bassin du lac Titicaca, qui semblent tout à fait inadmissibles en présence de l'ensemble des faits que l'on possède aujourd'hui sur la géologie sud-américaine.

28-32. — Il nous reste à signaler, en terminant, un court mais substantiel exposé historique de M. G.-H. Williams sur l'application du microscope à l'étude des roches ; une nouvelle édition des *Elements of Geology* de M. Le Conte, ouvrage excellent et consciencieux, rapidement devenu populaire aux États-Unis ; un petit traité de M. W.-O. Crosby, intitulé *Common minerals and rocks* et donnant une idée fort avantageuse de la manière dont on comprend l'enseignement des sciences naturelles de l'autre côté de l'Atlantique ; enfin un nouvel *Abrégé de géologie,* de M. l'abbé Bourgeat, où il semble que trop de faits sans lien ne s'adressent exclusivement à la mémoire; les coupes contenues dans ce volume présentent des hauteurs exagérées d'une manière fantastique, sans que le lecteur novice en soit averti, et la carte géologique de la France n'est pas au courant, ce qui est choquant dans un ouvrage écrit par un spécialiste. Quant à la traduction du *Précis de pétrographie* de A. von Lasaulx, le nom de ce savant regretté suffit pour le recommander à tous les étudiants ; une bibliographie étendue, mise à jour par M. H. Forir, sert de complément au texte.

EMM. DE MARGERIE.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA LITTÉRATURE ANGLAISE AU MOYEN AGE

THE EARLY TEXT SOCIETY

(Voir t. X, p. 198 ; t. XI, p. 195 ; t. XIV, p. 307 ; t. XVI, p. 97 ; t. XVII, p. 193 ; t. XIX, p. 115 ; t. XX, p. 193 ; t. XXVI, p. 476 ; t. XXXVIII, p. 227, et t. XLIV, p. 118).

CVII. *Ælfric's lives of the Saints,* edited from ms. Julius E. VII in the Cottonian collection, with various readings from other mss., by the Rev. W. W. SKEAT, M. A., L. L. D., professor of anglo-saxon in the university of Cambridge. Part II, completing vol. 1, in-8, p. 261-553.— CVIII. *Parallel extracts from forty-five mss. of Piers Plowman,* with notes upon their relation to the Society's three text edition of this poem, by the Rev. W. W. SKEAT. Second edition, with alterations and additions, in-8 de 34 p. — CIX. *The Oldest English texts,* edited with introductions and a glossary, by HENRY SWEET, in-8 de VII-668 p. — CX. *The right plesant and goodly historie of the foure sonnes of Aymon,* englished from the French by William Caxton, and printed by him about 1489. Edited from the unique copy now in the possession of Earl Spencer, by OCTAVIA RICHARDSON. Part I, in-8 de XXIX-667 p. — CXI. *The lives of women saints of our Countree of England, also some other lives of holie women* written by some of the auncient fathers. Edited for the first time from ms. Stowe 949, by C. HORSTMANN, in-8 de XIII-239 p. — CXII. *The three kings of Cologne.* Two parallel texts edited

from the Latin text, by C. HORSTMANN, in-8 de XXI-312 p. — CXIII. *The Romance of Guy of Warwick,* the second of 15th century version ; edited by Dr JULIUS ZUPITZA, in-8 de XV-467 p. — CXIV. *The Romance of Guy of Warwick,* from the Auchinleck ms. in-8, part. I, in-8, p. 1-224. — CXV. *The Wars of Alexander,* translated chiefly from the *Historia Alexandri magni de præliis.* Edited by Dr SKEAT, in-8 de XXIV-478 p.

CVII. — *Ælfric's lives of Saints.* Part II. Je n'ai pas, quant à présent, beaucoup à ajouter à ce que je disais dans le tome XXXVII du *Polybiblion* sur cet ouvrage de l'archevêque Alfric. La livraison que j'ai sous les yeux contient la fin de la douzième homélie, et nous mène jusqu'à la fin de la vingt-troisième; elle termine le premier volume. Le travail d'éditer ces sermons est d'autant plus difficile qu'ils ont été écrits partie en prose, partie en vers ; M. Skeat a eu soin de reproduire la forme rythmique partout où il lui a été possible de la découvrir. Voici l'énumération des fêtes et des saints dont l'éloge forme le sujet des homélies 1-23 : 1. *La Nativité.* — 2. *Sainte Eugénie.* — 3. *Saint Basile.* — 4. *Saint Julien.* — 5. *Saint Sébastien.* — 6. *Saint Maur.* — 7. *Sainte Agnès.* — 8. *Sainte Agathe.* — 9. *Sainte Lucie.* — 10. *Zacharie de Saint-Pierre.* — 11. *Les Quarante Martyrs de Sébaste.* — 12. *Le Mercredi des Cendres.* — 13. *Homélie sur la Prière de Moïse* (*Exode,* XIV). — 14. *Saint George.* — 15. *Saint Marc.* — 16. *Homélie sur les saints en général.* — 17. *Sur les augures.* — 18. *Passages tirés du Livre des Rois.* — 19. *Saint Alban.* — 20. *Sainte Œthelthryth.* — 21. *Saint Swythin.* — 22. *Saint Apollinaire.* — 23. *Les Sept Dormants.* M. Skeat, annotateur de ce volume, a soin de nous donner les variantes des divers manuscrits ; il a ajouté de courtes notes biographiques, tirées pour la plupart de l'ouvrage d'Alban Butler. Alfric semble avoir pris pour guide l'histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable ; il s'en écarte pourtant quelquefois, notamment dans l'homélie 19, où il introduit un passage relatif à Hengist et Horsa qu'on chercherait en vain dans le vieux chroniqueur.

CVIII. — *Parallel extracts from forty-five mss. of Piers Plowman.* Nous avons ici la seconde édition d'une brochure dont j'ai parlé il y a treize ans (*Polybiblion,* X, 204). Le nombre des manuscrits de *Piers Plowman* consultés par les collaborateurs et amis de M. Skeat s'est élevé de vingt-neuf à quarante-cinq, il comprend tous les textes connus. Il est devenu nécessaire d'introduire quelques changements dans la classification et le numérotage des extraits; l'éditeur a aussi naturellement eu à modifier certaines de ses critiques, et à les réunir avec soin.

CIX. — *The Oldest English texts.* Cet énorme in-octavo reproduit, comme le titre l'indique, les textes anglo-saxons les plus anciens que l'on connaisse jusqu'au xe siècle, excepté la chronique et les œuvres du roi Alfred. Les monuments mis à contribution par M. Sweet, qui s'est chargé de ce travail, sont au nombre de seize : 1° Glossaires ; 2° Inscriptions ; 3° Histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable (noms

propres de lieux et de personnes); 4° Fragments écrits dans le dialecte ou idiome du Northumberland ; 5° *Liber vitæ ecclesiæ Dunelmensis;* 6° Listes généalogiques ; 7° Gloses sur le *Lorica* de Gildas ; 8° Prière; 9° Liste de noms ; 10° Inscription ; 11° Rituel de Durham; 12° Martyrologe ; 13° Généalogies saxonnes ; 14° Gloses sur Bède; 15° Traduction anglaise du Psautier; 16° Chartes, titres, etc. M. Sweet n'a pas négligé de nous donner de copieuses notices bibliographiques sur les documents dont il s'est servi, et ce volume est terminé par un excellent glossaire. Pour qui veut étudier d'une manière utile les origines de la littérature et de la philologie anglo-saxonnes, rien n'est comparable à ce recueil.

CX. — *The foure sonnes of Aymon.* Ce roman de chevalerie, faisant partie des *Charlemagne romances,* a été traduit en prose anglaise par le célèbre imprimeur Caxton, et publié vers 1489. On n'en connaît qu'un exemplaire, qui appartient à lord Spencer, et c'est cette version que miss Richardson édite pour l'*Early text Society*. La première partie, distribuée, il y a environ six mois, aux souscripteurs, s'occupe des aventures des quatre fils Aymon dans les Ardennes, et ne nous transporte pas au-delà des frontières de la Champagne. Le deuxième volume, comprenant la fin du roman, l'introduction, les notes et le glossaire, vient de paraître. Il peut être utile de rappeler que la bibliothèque du British Museum contient deux manuscrits du texte français, et quatre exemplaires du remaniement en prose, imprimé à Paris et à Lyon. L'une des éditions de Lyon porte la date 1539 ; les trois autres n'en ont pas, mais miss Richardson indique, comme probables, 1480 pour la première édition de Lyon, et 1520, 1525 pour celles de Paris. La traduction de Caxton fut évidemment faite sur le texte de 1480 ; elle est très littérale, et cependant elle plaît par sa fidélité même, et par la naïveté des expressions et des tournures de phrases. Miss Richardson a eu soin de marquer au bas des pages les endroits où l'imprimeur-traducteur anglais s'éloigne de l'original ; elle a aussi enrichi sa préface d'observations fort intéressantes sur les particularités du style de Caxton, et d'un essai sur la destinée de la chanson des quatre fils Aymon en Europe. Cette préface est suivie d'un sommaire ou résumé de l'ouvrage. Le glossaire et la liste alphabétique des noms propres complètent utilement un volume qui occupera une place distinguée parmi les meilleurs de la série, et qui fait le plus grand honneur à miss Richardson.

CXI. — *The lives of women saints of our countree of England.* Ce recueil d'hagiographies n'a jamais encore été imprimé, et M. Horstmann le publie d'après un excellent manuscrit (n° 949) de la bibliothèque de Stowe. On sait qu'un certain Bokenham avait déjà édité une galerie de portraits du même genre, et c'est en cherchant une seconde série de

cette galerie annoncée par lui comme terminée, mais qui est probablement perdue, que M. Horstmann a découvert le *Codex* dont je m'occupe ici. Le recueil de Bokenham est en vers et ne nous donne que treize notices ; le manuscrit Horstmann, écrit en prose, forme deux parties ; la première contient trente-quatre biographies de saintes anglaises ; la seconde reproduit sept notices de personnes diverses, telles que sainte Monique, sainte Agnès, sainte Yvonne, etc. Le volume est très curieux pour l'histoire de l'Église d'Angleterre ; le détail des sources auxquelles l'auteur a puisé, les dates, enfin tous les renseignements nécessaires sont donnés dans la préface, et un glossaire est imprimé à la fin du livre. Le manuscrit paraît avoir été exécuté entre 1610 et 1615, c'est-à-dire à une époque assez récente. La littérature anglaise est la seule, dit M. Horstmann, où l'on trouve des recueils spéciaux de la biographie des *Saintes*.

CXII. — *The three kings of Cologne.* A la fin de sa préface, M. Horstmann, qui a aussi édité ce nouveau volume, nous apprend que ce travail dont il s'était chargé lui a coûté des années de recherches, d'annotations et de rebutantes difficultés. Il n'y a qu'à parcourir la liste des variantes pour voir de suite que cet aveu n'a rien d'exagéré. La légende des trois rois mages a joui d'une extrême popularité ; aussi les manuscrits de ce récit abondent. Johannes von Hildesheim l'écrivit en latin, et soit dans l'original, soit par le moyen de traductions, elle fit le tour de l'Europe. M. Horstmann nous donne une excellente notice sur l'auteur, et une réimpression du texte qui nous permet d'apprécier la fidélité de la version anglaise. Malheureusement le manuscrit primitif de cette version, ou plutôt de cet abrégé, est perdu, de telle sorte que nous sommes réduits à errer à tâtons parmi des masses de copies plus mauvaises les unes que les autres, et entre lesquelles il est fort difficile de choisir. Les manuscrits se distribuent en trois groupes, dont chacun a quelque qualité recommandable, et une foule de lacunes ou d'erreurs qu'il faut tâcher d'éviter. Je n'essaierai pas d'aborder ces détails de critique et de philologie qui n'offriraient à mes lecteurs qu'un intérêt minime ; je me bornerai à dire que M. Horstmann a publié en pages parallèles un manuscrit du premier groupe (Royal, 18 A. x. British museum), et un du second (Bibliothèque de l'Université de Cambridge, Ee W, 2), comme étant les moins fautifs. Le texte latin est accompagné de variantes imprimées au bas des pages ; celles de la traduction anglaise sont à la fin du volume.

CXIII. — *The romance of Guy of Warwick.* S'il fallait une preuve de l'irrégularité extrême avec laquelle paraissent les publications de l'*Early text Society*, on pourrait citer la réimpression du roman de Guy of Warwick. La première partie, annoncée pour 1883, n'a paru que l'année dernière, et la seconde n'est entre nos mains que depuis trois

mois. Ce roman, « un des plus ennuyeux de toute la littérature anglaise du moyen âge, » dit M. Ellis, est traduit du français; il en existe quatre différentes rédactions, complètes ou à peu près, distribuées comme suit : 1° dans trois manuscrits; — 2° un manuscrit; — 3° trois manuscrits; — 4° deux manuscrits. Ces neuf *codices* sont les seuls qui soient connus jusqu'à présent; quant à l'original français, le Dr Zupitza, éditeur du présent volume, a constaté l'existence de huit manuscrits, dont trois à Londres, un à Oxford, un cinquième à Cambridge, un sixième à Cheltenham, le septième à Paris et le huitième à Wolfenbüttel. Le texte choisi par M. Zupitza pour le volume que j'ai devant moi est du xve siècle; il appartient à la bibliothèque de l'Université de Cambridge (papier, Ff. 2, 38) et se rattache au groupe 4, indiqué ci-dessus. Le glossaire et les notes ne laissent rien à désirer.

CXIV. — *The romance of Guy of Warwick.* Il paraît que ce roman d'aventures fournira la matière de plusieurs autres volumes de l'*Early text Society;* voici, en tout cas, la réimpression en pages parallèles du ms. n° 107 de la bibliothèque du collège de Caïus à Cambridge (groupe 4) et de l'édition de M. Turnbull (*The romances of Sir Guy of Warwick and Rembrun his son. Now first edited from the Auchinleck ms.; printed for the Abbotsford Club, Edinburgh, 1840*) collationné sur l'original. Les cent vingt-un premiers vers manquant dans ce dernier manuscrit, M. Zupitza les a remplacés par le texte français transcrit d'après le manuscrit du collège de Corpus à Cambridge, collationné sur le manuscrit Harléien, n° 3775 du British Museum. On remarquera de nombreuses lacunes dans ces deux versions anglaises, et il serait curieux d'en faire une étude comparative. Cette nouvelle livraison ne nous mène que jusqu'au vers 3720.

CXV. — *The wars of Alexander.* Il existe trois versions anglaises, ou plutôt trois fragments de traductions anglaises, en vers, du roman d'Alexandre; deux d'entre elles avaient été déjà publiées par l'*Early text Society* (Voir vol. XI, p. 190, article xxxii et vol. XIV, p. 308, article xlvi); celle-ci, imprimée d'après les leçons de deux manuscrits, a été intitulée : *The wars of Alexander,* pour la distinguer des autres, et aussi parce qu'elle suit plus strictement le texte latin connu sous le nom de *Historia Alexandri magni regis Macedonie de preliis.* M. Skeat a enrichi son volume d'extraits relatifs à la légende d'Alexandre le Grand, et d'un sommaire détaillé des différentes subdivisions de son texte. Je ne parle pas du glossaire, qui pourra être consulté avec avantage au point de vue de la philologie française. On ne saurait rien dire de certain sur la date du poème; il semble être écrit dans le dialecte du Northumberland.

Gustave Masson.

THÉOLOGIE

Le Miracle et ses contrefaçons, par le R. P. de Bonniot, S. J. 2e édit. Paris, Retaux-Bray, 1 vol. in-8 de 482 p. — Prix : 6 fr.

Nous vivons dans un siècle incrédule : on a honte de croire aux miracles. Mais l'amour du merveilleux n'y perd rien; on cherche à obtenir des guérisons impossibles, à évoquer les esprits, à connaître les secrets de l'avenir ou d'un autre monde, tout comme au temps de la pythonisse d'Endor. Les noms seuls ont changé. On ne dit plus miracle, magie, sortilège, on dit somnambule, table tournante, ou medium.

Chez les fidèles eux-mêmes, la notion du miracle est fort altérée. Beaucoup croient de loin, et parce qu'il le faut, aux miracles de l'Écriture. Mais parlez-leur d'un miracle récent, ils rougiraient d'y attacher quelque importance. Il est convenu que Dieu n'en fait plus.

Le P. de Bonniot a entrepris de rétablir la vraie notion du miracle. Il définit le miracle : « une manifestation extraordinaire de Dieu par une œuvre sensible que nul agent créé ne peut produire. » Dans deux chapitres excellents, il montre : 1° que le miracle est possible, 2° qu'il peut être constaté.

L'auteur, qui connaît bien la science moderne, explique très pertinemment que le principe de la conservation de l'énergie ne saurait être opposé au miracle. Ce principe, tel qu'il est expérimentalement vérifié, n'a pas une telle rigueur qu'un accroissement minime de force, supposé qu'il soit nécessaire à un miracle, ne puisse se produire. Il remarque, avec beaucoup de raison, qu'un fait miraculeux n'est extraordinaire que par rapport à l'ordre physique; par rapport à l'ordre moral, il est régulier, souvent nécessaire, et voulu par Dieu de toute éternité. Que la loi morale intervienne quelquefois par des effets spéciaux au milieu des lois physiques, la chose n'est pas plus étonnante que de voir la vie et la liberté de l'homme intervenir au milieu des lois purement mécaniques de la nature.

Mais, dit-on, ce qui fait l'essence du miracle, c'est que nul agent créé ne puisse le produire. Comment constater cette impossibilité? Connaissons-nous tous les agents naturels? A peine si les savants commencent à bien connaître les effets de quelques agents. Quels jugements pourra porter sur ces faits une foule ignorante?

Nous ne connaissons pas toute la puissance des agents naturels, répond le P. de Bonniot, mais nous savons très bien qu'aucun agent créé ne peut rien qui implique création; aucun par exemple ne peut rappeler à la vie un mort. Nous savons qu'un agent matériel agit toujours à l'aide du temps et du mouvement. Nous savons que l'homme est incapable de connaître l'avenir ou les pensées des autres hommes.

Nous pouvons donc dans les principaux cas reconnaître sûrement l'action d'un agent supérieur et si cet agent supérieur est Dieu lui-même.

On a critiqué cette argumentation du savant religieux. Pour nous, nous l'avons trouvée remarquable. Mais l'auteur a de l'esprit, il mord quelquefois; quelquefois aussi ses adversaires ont fait plus attention aux saillies qu'aux raisons.

La plus grande partie de l'ouvrage du P. de Bonniot est consacrée à l'étude des faux miracles : miracles des païens ou des hérétiques, prodiges du spiritisme, de l'hypnotisme ou des tables tournantes, possessions, hystérie, etc. On trouvera dans cette étude une foule de faits curieux et peu connus. L'auteur en attribue un grand nombre aux démons. Nous n'avons pas très bien compris sa théorie de l'action des démons. Tantôt il paraît croire qu'ils ne peuvent intervenir dans le monde physique sinon en empruntant l'action de l'homme qui se donne à eux, tantôt il leur attribue une action directe sur les corps. C'est un point qui serait à préciser plus nettement en faveur des intelligences moyennes. Le P. de Bonniot nous semble bien marquer en théorie les caractères de l'intervention démoniaque. Mais en fait ne la prodigue-t-il pas trop? Tant d'histoires diaboliques sont une épreuve bien forte pour beaucoup de convictions un peu chancelantes. Il eût pu, croyons-nous, en réduire le nombre, s'il leur eût appliqué une critique plus sévère. Il admet des faits qui nous semblent assez contestables avec la facilité d'un homme qui a son explication toute prête. Ainsi nous ne convenons nullement que les expériences de M. Richet sur les suggestions à distance aient parfaitement réussi (p. 308). Sur neuf expériences décrites par ce physiologiste, nous n'en savons qu'une seule qu'il ait quelque droit de considérer comme un succès : c'est trop peu pour éliminer le hasard. Sans doute, il ne faut pas refuser de parti pris toute croyance aux choses que l'on ne peut expliquer; mais il faut aussi se méfier de la pente naturelle de l'imagination pour les récits merveilleux. Et ce n'est pas toujours chez les savants que l'imagination est la moins traîtresse, témoin M. Crookes et le Dr Zollner. D. V.

JURISPRUDENCE

Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts, von Dr Philipp Hergenröther, papstlicher Hausprälat, Professor der Kirchenrechts der Patrologie und Homiletik. Herder'sche Verlagshandlund, Freiburg im Breisgau, 1888, in-8 de xvi-552 p.

Le libéralisme envahit tout : les meilleurs chrétiens, souvent sans pouvoir s'en rendre compte, sont atteints dans leurs plus fermes convictions par les éléments naturalistes qui nous environnent. Essayons

par exemple de parler des droits de l'Église en tant que société, de son admirable hiérarchie, à tel ou tel publiciste conservateur, et bien vite nous découvrirons, au travers de ses restrictions respectueuses et de ses périphrases polies, qu'au fond il regarde tout cela comme autant d'utopies irréalisables et de rêveries surannées. La raison d'État, les droits égaux conférés aux erreurs par la liberté des cultes, et surtout le socialisme moderne ont miné tour à tour dans chacun des pays de l'Europe les antiques fondements de l'unité religieuse. Mgr Hergenröther a senti le besoin de réfuter logiquement ces principes politiques aussi faibles que décevants en rendant au droit ecclésiastique le prestige qui lui est dû. Son livre, tout en adoptant la forme d'un compendium destiné à l'étude, s'adresse néanmoins aux hommes politiques et à tous ceux qui tiennent à s'instruire sérieusement des rapports multiples de l'Église et de l'État.

L'auteur considère d'abord l'Église en tant que société particulière, puis il la met en présence de l'État et des autres sociétés religieuses. Telle est sa façon générale d'envisager le droit canonique. On voit immédiatement qu'il se place sur le terrain du droit public, et c'est à ce point de vue aussi qu'il traitera tous les détails des lois ecclésiastiques. L'exposé des sources juridiques et leur valeur relative terminent les préliminaires de son étude. Arrivant alors à la vie intime de l'Église, il décrit l'état des clercs, les charges ecclésiastiques et les dignités de la hiérarchie dans l'Église universelle et dans le diocèse. L'Église ainsi constituée est agissante, a le droit de se régir par des lois, et par conséquent, de juger, et d'infliger certaines peines : elle a des principes de vie sociale qui sont les sacrements, source de sanctification. dont le plus important par sa fréquence et sa législation est le mariage. L'honneur rendu aux saints, les indulgences, les jours de fête, les serments, les vœux etc., rentrent encore dans son domaine disciplinaire. Enfin, en tant que société parfaite, l'Église a encore le droit de posséder et d'administrer ses biens propres comme elle l'entend pour arriver à sa fin, qui est la plus grande utilité des âmes. On le voit, Mgr Hergenröther ne s'est pas assujetti aux anciennes divisions du droit canonique ; il a voulu faire sien l'enseignement qu'il offrait à ses élèves, et c'est en partant d'une idée profondément juste et pratique aujourd'hui, qu'il a traité et enchaîné dans les divisions de son plan les multiples questions contenues dans le vaste ensemble du droit canonique. Sérieusement pensé et magistralement rédigé, cet ouvrage mériterait d'être connu en France et apprécié à sa valeur. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Le Merveilleux et la Science, *étude sur l'hypnotisme,* par Élie Méric, docteur en théologie. Paris, Letouzey et Ané, 1888, in-12 de 448 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre d'une réelle opportunité. Depuis que les médecins se sont emparés des phénomènes d'hypnotisme, abandonnés autrefois aux charlatans, l'attention publique, un temps assoupie, s'est réveillée à l'égard de ces singulières manifestations. Les faits ont été mieux constatés, mieux précisés ; un grand nombre, et des plus étonnants, ont reçu une consécration scientifique. Mais aussi les difficultés ont apparu dans une plus vive lumière. Que signifient ces faits prodigieux ? A quelle force naturelle ou surnaturelle les attribuer ? Ne bouleversent-ils pas les vieilles croyances sur l'âme, sur la liberté, sur la personnalité ? Les pratiques de l'hypnotisme sont-elles innocentes ? N'offrent-elles pas de sérieux périls ? Autant de questions délicates qui intéressent le spiritualisme, la morale et la foi.

Le livre de M. l'abbé Méric tente une réponse à toutes ces questions. L'auteur ne traite pas ces matières en théoricien et sur des raisons générales. Malgré sa robe de prêtre, il n'a pas craint d'assister à des séances d'hypnotisme et d'y prendre part. Les faits merveilleux qu'il raconte, il les a vus ou les tient de première main. Le public trouvera donc exposés dans un style élégant et animé tous les phénomènes extraordinaires constatés dans ces derniers temps, avec leur interprétation la plus philosophique et le jugement qu'un moraliste et un chrétien peuvent en porter.

On a reproché à M. l'abbé Méric d'écarter tout surnaturel de ces faits et de ne voir dans les plus suspects que des effets des lois naturelles. Cette imputation ne nous paraît pas justifiée : après une lecture attentive, il nous semble que la part a été bien faite à tous les éléments du problème. M. l'abbé Méric fait remarquer très justement que la plupart des faits constatés par les médecins ne sont que l'exagération de phénomènes peu aperçus de la vie ordinaire ; beaucoup d'effets analogues peuvent être produits par des narcotiques. A ce point de vue, les deux chapitres *Du Sommeil et des Rêves, l'Hypnotisme et le Sommeil naturel,* sont fort instructifs. Mais quand l'auteur rencontre des faits vraiment surnaturels — et il y en a, — il n'hésite pas à les caractériser nettement et à repousser les explications illusoires qui en ont été données. La règle qu'il a suivie est clairement tracée dans cette phrase qu'il a extraite de la consultation donnée en 1856 par le Saint-Office : « En écartant toute erreur, tout sortilège, toute invocation implicite ou explicite du démon, l'usage du magnétisme n'est pas moralement défendu, pourvu que ce ne soit pas dans un but illicite ou mauvais en

quoi que ce soit. Quant à l'application de principes et de moyens purement physiques à des choses ou des effets vraiment surnaturels pour les expliquer physiquement, ce n'est qu'une illusion tout à fait condamnable et une pratique hérétique. »

Il est certain, et le livre même de M. Méric en contient la preuve, que l'esprit du mal n'est pas toujours absent des phénomènes d'hypnotisme, de spiritisme, de tables tournantes, etc. Cet esprit aime le demi-jour ; il s'abrite volontiers sous les phénomènes obscurs que la science n'a pas encore éclairés. Bien souvent, au moyen âge, il s'est mêlé à l'alchimie ; aujourd'hui, il se mêle au magnétisme. Ces deux séries de pratiques ont entre elles une conformité singulière ; on trouve dans le magnétisme d'aujourd'hui, comme dans l'alchimie d'autrefois, des faits naturels importants, des duperies de charlatans et des illusions de démon. Soyons sincères, ne cherchons que la vraie science, sans vouloir découvrir les choses dont Dieu s'est réservé le secret, et nous éviterons ces embûches.

Ce n'est pas que les pratiques de l'hypnotisme même renfermées dans ces limites nous paraissent sans inconvénient. C'est une véritable maladie que l'on donne à l'hypnotisé, une maladie qui a souvent des suites fâcheuses et qui lui fait perdre, avec l'attention, le gouvernement de soi-même. Est-il moralement permis de détruire sa santé et d'anéantir sa liberté par simple curiosité scientifique ? Telle est la question qui se pose aux personnes qui se laissent hypnotiser, comme à celles qui font ces expériences. D. V.

Les Tourbillons, trombes, tempêtes et sphères tournantes. *Études et expériences,* par C.-L. WEYHER. Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-8 de 93 p. — Prix : 2 fr. 50.

Depuis longues années déjà une vive discussion s'est élevée et se poursuit entre les savants sur le mode de formation des tourbillons de toute espèce qui se produisent dans la nature, depuis les modestes tournoiements de la rivière ou du ruisseau jusqu'aux immenses cyclones qui ravagent des continents entiers. Les uns, comme M. Faye, veulent que ces phénomènes prennent naissance en haut et se développent de haut en bas par une marche descendante. D'autres soutiennent, avec M. Mascart, qu'ils se produisent au contraire de bas en haut, par une marche ascendante.

Voici qu'un nouvel interlocuteur intervient dans la discussion. M. Faye ayant résumé dans une forte brochure (*Sur les tempêtes. Théories et discussions nouvelles.* Paris, Gauthier-Villars, 1887, in-8 de 75 p.), les argumentations de ses adversaires, et ayant cité, sans en admettre les conséquences, quelques-unes des curieuses expériences

de M. Weyher, celui-ci réplique par une autre brochure dans laquelle il décrit, en détail et avec de nombreuses figures à l'appui, toutes les expériences, d'ailleurs remarquablement ingénieuses, auxquelles il s'est livré. Il porte d'abord son observation sur les tourbillons de rivière et constate qu'ils ont une marche descendante et obéissent à un appel d'en bas. Puis il cherche à prouver que les tourbillons atmosphériques suivent une marche exactement inverse, se formant en bas, sur un appel d'en haut, et se développant ascensionnellement pour rejeter ensuite en spirales centrifuges l'air et les matériaux aspirés ou pompés jusqu'au sommet du tourbillon, trombe, tornade ou cyclone. Pour établir sa démonstration, l'auteur décrit les expériences variées au moyen desquelles il a réalisé, en petit, soit dans l'eau, soit dans l'air, sur fond liquide ou sur fond solide, un grand nombre de tourbillons dans toutes les conditions possibles. A s'en tenir aux résultats ainsi obtenus, la théorie de M. Weyher serait absolument démontrée. Mais M. Faye lui oppose, d'une part, cette considération que ces expériences, en petit et dans des espaces plus ou moins confinés, ne prouvent rien quant aux grands phénomènes de la nature qui, dans l'espèce, sont d'ailleurs animés d'un mouvement de translation rapide sur des trajectoires géométriquement déterminées dont M. Weyher ne tient pas compte ; d'autre part, l'ensemble des observations météorologiques comparées entre elles confirmeraient, au contraire, la théorie de M. Faye.

Nous n'avons pas à prendre parti dans cette dicussion entre savants autorisés. Nous complèterons toutefois ce compte rendu, en mentionnant les expériences des « sphères tournantes. » L'auteur produit des tourbillons aériens sphériques, en faisant tourner rapidement sur son axe une sphère formée de lamelles se croisant dans le sens de la ligne des pôles : si l'on place, à distance et librement, un ballon léger et d'un diamètre suffisant dans la direction du plan de l'équateur de la sphère motrice, on voit ce ballon non seulement ne pas tomber mais exécuter une série de révolutions autour de celle-ci. Si l'on présente, dans l'axe des pôles de ladite sphère motrice, de petits corpuscules très légers et de dimensions très faibles, comme des débris de feuilles d'or de doreur, par exemple, on voit ces menus objets violemment entraînés dans les sphères centripètes du tourbillon aérien, le long de cet axe, puis repoussés au dehors dans le plan de l'équateur, et repris ensuite par l'aspiration des pôles, et ainsi de suite.

Finalement, l'auteur termine son Mémoire par un essai, timide à la vérité, d'identification de son système d'explication des tourbillons terrestres avec les mouvements des astres. On voit que les idées de Descartes à ce sujet, si décriées naguère, tendent de plus en plus à reprendre faveur.

Jean d'Estienne.

Le Grandi Strade del Commercio internazionale, proposte fino dal secolo XVI. *Canale di Suez. Via di terra alle Indie. Canale di Panama,* par GUSTAVO COEN. Livourne, Vigo, 1888, in-12 de 504 p.

M. Coen a recueilli les calculs et les plans destinés à ouvrir des routes commerciales par les détroits de Suez et de Panama et à travers l'Asie. Il augmente l'intérêt de cet exposé en rappelant les projets antérieurs. Le XVIe siècle, ne songeant qu'à des intérêts particularistes qui allaient naturellement à l'encontre d'autres intérêts, eut la première pensée des trois routes que le XIXe entreprend dans l'intention, ou avec l'illusion d'un accroissement « universel » de la richesse. A Suez, cette théorie de l'avantage international a dévié en un développement d'affaires pour une seule puissance : l'Angleterre. Le tonnage des navires anglais qui passent par le canal représente le 80 °/₀ du transit total, et celui de la France, qui a créé cette route, ne dépasse pas le 7 °/₀. Hâtons-nous de dire, cependant, qu'elle tient le second rang, et que les autres pays se partagent à l'infime les treize autres fractions. Il en ressort finalement l'accroissement de la population en Australie et celui des industries aux Indes.

Depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, les Portugais avaient accaparé le négoce des épices. Venise, pour le ressaisir, songea à rétablir le canal de Suez, jadis ouvert sous les Pharaons, les Ptolomées et les Arabes. L'auteur rappelle un curieux document publié en 1871 par M. Julin, qui eut la bonne chance de retrouver dans les archives le procès-verbal d'une des séances du Conseil des Dix, où l'on avait discuté les moyens propres à vaincre la concurrence portugaise (*Il Canale di Suez e la Republica di Venezia nel 1501. Archivio Veneto,* 1871).

Parmi les propositions que l'envoyé de la Sérénissime République devait faire au Soudan d'Égypte, il fut question du percement de l'isthme de Suez que les Vénitiens auraient fait à leurs frais et laissé à la garde du Soudan. Mais, dans la même séance, le passage relatif à ce projet fut biffé d'un trait de plume ; Venise comprenait probablement qu'en établissant des forteresses aux deux embouchures du canal, et en les garnissant de troupes musulmanes, elle pouvait être molestée la première par le Soudan, dont la foi et l'amitié devaient lui laisser quelques doutes ; elle dut regretter de n'avoir pas suivi les conseils de Marin Sanudo, qui, dans son ouvrage : *Secreta fidelium Crucis,* paru au XVe siècle, avait indiqué la conquête de l'Égypte comme très utile à la gloire et à la puissance de la république.

Aujourd'hui l'Angleterre suit cette politique, et concentre trop ses ressources et ses efforts sur l'occupation de l'Égypte, pour songer encore au vieux projet du chemin de fer de l'Euphrate. La Russie

déclare que ce retard sera compensé par la voie transcaspienne, qui, de Merv s'étend jusqu'à Bokhara, Samarcande, et gagnera Hérat. Voilà qui se rapproche fort du tracé proposé par l'ambassadeur de Léon X en Moscovie, avec le but purement commercial de rendre aux États marchands de l'Italie une voie de terre aux Indes. Paolo Centurione soumit à Basile IV l'idée d'un marché central des Indes à Calicut (Calcutta), d'où les épices et les étoffes, embarqués sur l'Oxus, y rejoindraient les objets de la Chine et de la Perse, et convergeraient par le Volga et l'Oka à Moscou, devenu le vaste emporium qui approvisionnerait l'Occident. Le grand-duc accueillit favorablement le projet, mais, après réflexion, rompit les négociations. L'Italie du XVI[e] siècle, dans ses vagues notions sur les frontières russes, attribua au caprice ou à la méfiance de ce prince, réputé barbare, ce qui était de la prudence. Il est probable que Basile IV, connaissant le pays mieux que Messer Paolo Centurione, n'espérait pas tenir en respect les hordes sauvages qui campaient et pillaient dans l'Asie centrale.

Il est piquant de voir au XIX[e] siècle l'obstacle à la communication de l'Europe aux Indes par la Russie naître de la condition opposée, à savoir : la force même de cette puissance. Les études topographiques de Lessar et d'Annenkov, le triomphe de Géok-Tépé ont évoqué devant l'Angleterre le spectre de la conquête. L'impératrice des Indes consentira-t-elle à relier le transcaspien, dans lequel elle ne voit qu'un instrument de guerre, à son réseau de l'Hindoustan ? Le temps le dira, et lui seul montrera également si la prudence financière qui décida Philippe II (après les savantes études des frères Antonelli, ingénieurs distingués) à repousser le percement de Panama, proposé, en 1573, par Diaspez, est hors de mise au XIX[e] siècle. A. D'AVRIL.

BELLES-LETTRES

By Virtue of His Office, by ROWLAND GREY. London, Kegan Paul, Trench et Co., 1888, in-8 de 396 p. — Prix : 6 fr.

Le roman anglais n'est plus ce qu'il était autrefois. Il a, d'un côté, adopté des prétentions philosophiques ; il s'est fait l'interprète des idées socialistes, démocratiques et antireligieuses ; de l'autre, il s'est lancé dans la sphère du merveilleux et du fantastique. Voilà pourquoi il m'a semblé utile de protester, selon la mesure de mes forces, contre deux tendances également fausses, et je ne saurais mieux faire que recommander à mes lecteurs comme étude consciencieuse de la société et comme roman pur et simple, sans velléité « agnostique, » sans exagération d'aucune sorte, le nouvel ouvrage d'un auteur dont j'ai déjà parlé deux fois dans cette revue. Le héros est un ecclésiastique anglican, M. Stephen Glade, homme de talent et d'esprit, mais scélérat

fieffé, et qui se sert de la confiance reposée en lui pour commettre toutes sortes de bassesses ; l'héroïne, Élisabeth Verity, forme avec ce Machiavel au petit pied, le contraste le plus étrange et le plus admirable. Patiente, généreuse, sympathique aux souffrances d'autrui, elle exerce sur le lecteur une véritable fascination, et elle nous a semblé le type le plus accompli que nous ayons vu depuis longtemps, de ce que doit être la femme dans la société moderne.

Je me garderai bien d'analyser *By Virtue of His Office ;* d'abord c'est un plaisir que je veux laisser aux amateurs de bonne littérature ; en second lieu, on n'analyse que des productions compliquées et embrouillées; or, la trame du nouveau livre de M. Rowland Grey est d'une simplicité extrême, et s'il y a quelque chose qui doive nous surprendre, c'est qu'avec la donnée sur laquelle l'auteur a travaillé, elle (Rowland Grey, on le sait, est un pseudonyme qui cache une femme) ait pu éviter le faux pathétique et le mélodrame. La scène se passe partie à Hombourg, partie en Angleterre, et l'intérêt du roman résulte de ce que Stephen Glade cherche à profiter d'un secret dont il a connaissance pour obtenir la main d'Élisabeth Verity. A travers les épisodes qui résultent de cet événement, on voit passer des individualités, toutes parfaitement esquissées, et marquées au coin du naturel et de la simplicité : M. Jules Malet, le professeur de français; Connie Castens, la séduisante Bonnée Arden, etc., etc. L'auteur contemporain anglais auquel nous comparerions le plus volontiers Rowland Grey est M. Shorthouse; mais si *John Inglesant* est plus profond au point de vue philosophique que *By Virtue of His Office,* la supériorité comme style et comme talent descriptif me paraît décidément acquise au chef-d'œuvre de Rowland Grey. Le rideau tombe sur un lit de mort; mais sir George Fane, avant de rendre le dernier soupir, a pu bénir l'union entre son fils Geoffrey et Élisabeth Verity, délivrée pour jamais des poursuites et de la sinistre influence de Stephen Glade.

GUSTAVE MASSON.

Deux comédies turques, de MIRZA FÊTH-ALI AKHOUD-ZADA, traduites pour la première fois en français, d'après l'édition originale de Tiflis et la version persane de Mirza-Djafer, par A. CILLIÈRE, attaché au ministère des affaires étrangères. Paris, Leroux, 1888, in-12 de L-242 p. (Bibliothèque orientale elzévirienne). — Prix : 5 fr.

L'introduction est une analyse étendue de l'histoire contemporaine du théâtre musulman, et en particulier des mystères religieux tirés de la légende des fils d'Ali, et comme tels exclusivement réservés aux Chiites. D'après les écrits du comte de Gobineau et de M. A. Chodzko, M. Cillière fait connaître ces « tazies » persans, si remarquables par leur étrange puissance d'émotion, et bien que la date en soit relativement moderne, par une allure archaïque qui les fait ressembler à certaines

tragédies d'Eschyle et à nos mystères du moyen âge. Malgré l'absence totale de procédés scéniques, l'illusion y atteint les dernières limites, et, il faut bien le reconnaître, l'effet produit sur le spectateur est incomparablement plus violent et plus profond que dans nos théâtres si raffinés au point de vue de l'agencement du dialogue et de la mise en scène.

Ce genre de spectacle, dont la grandeur ne saurait être contestée, n'a pas de similaire pour les Turcs sunnites. Il n'existe point chez eux de mystères empruntés à l'histoire religieuse, et jusqu'à présent, on n'y a guère vu que les farces souvent licencieuses du tréteau ou de la marionnette. Karageuz, ce polichinelle turc, est connu de tous les voyayeurs. Mirza Fêth-Ali Akhoud-Zadé, l'auteur des deux pièces traduites par M. Cillière, a tenté la création d'un nouveau genre. Ayant reçu une éducation européenne, familiarisé avec notre littérature, il a voulu transporter dans sa langue et dans son milieu nos formes et nos procédés, autrement dit, faire des comédies de mœurs persanes ou turques, comme nos auteurs font, ou ont la prétention de faire, des comédies avec les mœurs françaises. Il me paraît qu'il y a réussi.

M. Cillière fait ressortir, dans une judicieuse critique, les mérites et les défauts d'une œuvre digne d'être connue, et dont la traduction est une lecture agréable en même temps qu'instructive, comme tout ce qui nous montre sous son vrai jour cet Orient dont on parle tant sans toujours le bien connaître. A. d'Avril.

Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs de l'Observance de Saint-François, *en Belgique et dans les Pays-Bas,* par le P. F.-Servais Dirks, des Frères Mineurs Récollets. Anvers, typ. Van Os-de Wolf (1886) in-8 de xxiv-456 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage du P. Dirks contient la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui accusent saint François d'Assise d'avoir été systématiquement opposé à la science. Il ne renferme l'histoire littéraire des Frères Mineurs de la Belgique et des Pays-Bas qu'à partir du xve siècle, époque où la réforme dite « de l'Observance régulière » fut introduite en Belgique par saint Bernardin de Sienne. Mais d'intéressants préliminaires nous font connaître l'état de la culture intellectuelle de l'Ordre, depuis sa fondation. Dès le xiiie siècle, il fut illustré par des écrivains tels que saint Antoine de Padoue, Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Jean de la Rochelle, Gérard de Prato, et en Belgique, Guibert de Tournay, Gautier de Bruges ; au xive et au xve siècles on peut citer encore Jacques de Guyse, Henri de Gorcum. A la fin du xve siècle, les couvents des Frères Mineurs se multiplièrent tellement

que l'on fut obligé d'établir de nouvelles divisions. L'*Histoire littéraire* du P. Dirks comprend : la province de Flandre, détachée de la province de France, et embrassant les maisons situées dans les états du duc de Bourgogne et du prince-évêque de Liège; la province de Saint-André, composée des monastères de l'Artois et d'une partie du Hainaut; la province de Saint-Joseph dans le comté de Flandre, formée des couvents de langue flamande de cette région ; la province de Basse-Allemagne, ou Hollande, Brabant, Anvers et Limbourg actuel. Le P. Dirks consacre à chacun des écrivains appartenant à l'une de ces provinces, de courtes notices biographiques, rangées par ordre chronologique et accompagnées d'une bibliographie raisonnée de leurs œuvres, qui nous a paru rédigée avec beaucoup de soin et de précision. L'ordre a produit un grand nombre de savants apologistes, tels que les PP. Weynsen, Titelmans, Hauzeur, Hérincx, de Lannoy, de Bukentop, Pauly ; des hagiographes : Jean Brugman, Bénigne Frémaut ; des auteurs d'ouvrages ascétiques : Henri de Herp, Denis de Hollande, Vervoort, Arnould d'Overysche, et beaucoup d'autres ; enfin des chroniqueurs, des prédicateurs célèbres, des missionnaires, etc. Le P. Dirks a examiné leurs ouvrages, sur lesquels il fournit de précieux renseignements et dont il indique les éditions diverses et les traductions.

Ce répertoire donne une haute idée du mouvement intellectuel de l'ordre depuis le xve siècle jusqu'au début de la période contemporaine que l'auteur a laissée en dehors de son plan. A. V.

Madame de Sévigné, par R. Vallery-Radot, Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-18 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

On peut dire beaucoup de bien de ce petit volume, facile à lire, écrit avec agrément, parfois même avec esprit. Mais le jour où sera établi sur les livres inutiles un impôt, dont le besoin, à tous égards, se fait de plus en plus sentir, je me demande comment M. Vallery-Radot y pourra échapper. Rien de nouveau : ni un fait, ni un rapprochement, ni une idée. M. Vallery-Radot a voulu surtout écrire une histoire anecdotique et « nous faire pénétrer dans l'intimité de Mme de Sévigné et de son cercle. » De là ces trois chapitres : *La Jeunesse de Mme de Sévigné ; — Les Amis de Mme de Sévigné ; — Mme de Sévigné mère.* Mais Walkenaër et surtout M. Paul Mesnard nous avaient déjà présenté et fait connaître d'une façon beaucoup plus complète les correspondants de la marquise. Cette histoire des habiletés diplomatiques de Mme de Sévigné caressant son gendre pour garder sa fille auprès d'elle, et celle des démêlés de M. de Grignan avec l'évêque de Marseille, M. P. Mesnard nous les avait aussi contées tout au long. Dire que « Mme de Sévi-

gné, grand-mère, est peu connue, » c'est oublier que tout le monde, depuis Sainte-Beuve, M. de la Brière et M. Boissier nous ont entretenus de sa tendresse pour les « pichons. » M. Vallery-Radot ne l'ignore pas, puisqu'il reproduit les mêmes citations qu'eux. C'est d'ailleurs, peut-être, le plus grand reproche qu'on peut lui faire, de n'avoir pas au moins choisi lui-même des citations neuves, ou moins connues. A quoi bon nous recopier en entier tant de lettres qu'on apprend par cœur dans tous les pensionnats de jeunes filles ? C'est toujours la lettre sur le mariage de Lauzun : « Je vais vous mander la chose la plus étonnante.... » (p. 66-68) ; — la lettre de la prairie : « Faner est la plus jolie chose du monde (p. 70-72) ; — les lettres sur le procès de Fouquet (il y en a six, p. 107-114) ; — les lettres sur le départ de sa fille (p. 130-152) ; — le récit de l'incendie de la maison des Guitaut, celui de la mort de Watel, et celui de la mort de Turenne, etc., etc... Et toujours les mêmes citations sur les bois de Livry ou des Rochers, pour montrer le sentiment de la nature chez Mme de Sévigné !

Il est vrai que M. Vallery-Radot entremêle tout cela de hors-d'œuvre ; mais on sait aussi ce qu'il raconte : la disgrâce de Fouquet, et les fêtes de Vaux, comme on connaît le portrait de La Rochefoucauld, par le cardinal de Retz, qu'il reproduit, ou les oraisons funèbres de Turenne, par Fléchier et Mascaron, qu'il compare trop longuement avec les lettres de Mme de Sévigné. Bien vieux et bien long aussi est le développement sur la majestueuse régularité des parcs de Versailles, et sur le sentiment de la nature dans J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, V. Hugo et M. Pierre Loti !

Je ne vois guère de personnelles que deux ou trois remarques peu heureuses sur la froideur des relations entre parents et enfants dans les familles d'autrefois. Parler de cela dans un livre sur Mme de Sévigné, c'est oublier que sa passion maternelle fut la moitié de son génie ; et dire que les enfants n'embrassaient pas leur mère à propos d'une lettre où le petit comte de Grignan, séparé de sa mère, « gémit » de n'avoir que son portrait à baiser, c'est faire un étrange contre-sens (v. p. 226 et suiv.). — Accordons à l'auteur qu'il y avait autrefois plus d'autorité et de respect en général ; quant à la tendresse, c'est affaire de tempérament : il y a et il y aura toujours des Mme de Sévigné et des Mme de Grignan.

Et si l'auteur objecte, pour défendre le peu d'originalité de son livre, qu'il s'adresse aux gens du monde, non aux lettrés, je répondrai qu'il y avait pour eux le livre de M. de la Brière, *Mme de Sévigné en Bretagne,* très léger comme le sien, mais moins vide, et le récent ouvrage de M. Boissier dans la *Collection des grands écrivains français.* De celui-ci, qui reste le modèle, il aurait dû apprendre comment on peut faire un livre à la fois solide et agréable, plus riche d'idées per-

sonnelles que de citations défraîchies, court, original, exquis. Le livre de M. Vallery-Radot eût fait bonne figure dans la *Collection des Classiques populaires,* car il a toutes les qualités qu'il faut pour les tout petits ou les tout ignorants. C'est une erreur de l'avoir publié dans la *Nouvelle Bibliothèque littéraire,* à côté des ouvrages de MM. Stapfer, Dupuy, Lemaître et Faguet. Il n'ajoutera rien à la gloire de Mme de Sévigné ni à la réputation du spirituel auteur du *Journal d'un volontaire.*

GABRIEL AUDIAT.

Mabillon et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés, à la fin du XVIIe siècle (1664-1707), par EMMANUEL DE BROGLIE. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-8 de XI-429 et 390 p. — Prix : 15 fr.

Dans un remarquable *Avant-propos,* l'auteur marque son but et trace les grandes lignes de son sujet. Il invite le lecteur à faire avec lui une promenade, toute de curiosité scientifique, littéraire et morale, dans une partie un peu effacée du grand siècle, principalement connu par ses côtés éclatants, dans le monde érudit, dont l'abbaye de Saint-Germain des Prés était le centre, et où trônait humblement dom Jean Mabillon. Sans refaire une des nombreuses biographies de ce prince de la science historique, il fait, grâce à lui, ample connaissance avec tous les esprits élevés de ce temps; grâce à lui encore, il passe comme en revue tous les érudits de l'Europe, et c'est ainsi qu'il montre que « pour être revêtus de la robe du moine ou du modeste manteau noir des gens de lettres, les érudits d'autrefois valaient bien ceux d'aujourd'hui. » Ai-je besoin d'ajouter que cette course à travers un monde complètement disparu, où défilent sous nos yeux tant de figures originales et curieuses, ne manque ni d'intérêt, ni de variété. Assurément, comme le dit M. E. de Broglie avec une modestie qui ne se dément jamais, on n'a pas ici un travail d'érudition. Pourtant, à la faveur des *Correspondances manuscrites* de Mabillon, conservées à la Bibliothèque nationale et d'autres pièces du fonds français, l'ouvrage a pu s'enrichir de documents inédits. Je voudrais pouvoir, en compagnie du docte écrivain, explorer rapidement un coin du XVIIe siècle, peu connu.

Voici d'abord la naissance et l'éducation de Mabillon. Sorti d'une famille champenoise de cultivateurs pauvres et laborieux, celui qui devait jeter bientôt sur sa vie un si vif éclat, mit tout de suite en lumière les rares qualités d'esprit et de cœur qui le prédestinaient à devenir l'une des gloires les plus pures des Bénédictins de Saint-Maur. Les relations de sa première jeunesse l'introduisirent dans cette abbaye de Saint-Germain, qu'il devait illustrer par quarante ans de labeurs. Le goût des hautes études y était alors dominant : il en était ainsi chez les autres ordres : Dominicains et Capucins, Jésuites, Cister-

ciens, religieux de Cluny, se livraient à l'envi aux travaux sérieux; au besoin, l'immense correspondance des Moines de l'abbaye, spécialement celle de Mabillon, serait la preuve de ce beau mouvement. La première comprend soixante-dix volumes de manuscrits non publiés dans leur ensemble ; la seconde n'a pas moins de onze volumes in-folio, sans compter beaucoup de lettres et de fragments de lettres dispersés.

C'est qu'en effet, ces correspondances embrassaient le monde entier, et on ne comprend pas que l'activité de Mabillon, si prodigieuse qu'elle fût malgré une santé toujours débile, ait pu suffire à tant de relations épistolaires, en même temps qu'il menait de front plusieurs ouvrages, qui ont été et seront toujours des monuments.

Il y avait donc entre les savants de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, et même de tous les pays, des rapports incessants avec les moines de l'abbaye, avec Mabillon surtout; ils étaient entretenus par une commune émulation scientifique, à l'aide de la langue latine, qui était universellement celle de la science. Non seulement le latin, mais le grec, l'hébreu, les langues orientales étaient cultivées; tout cela témoignait d'une forte éducation, au siècle de Louis XIV; et ce n'était pas pour les ordres monastiques, pour l'Église et la papauté, leurs protectrices, un médiocre honneur que de pousser aussi loin la science sous le patronage des croyances religieuses, qui en étaient à la fois la base et la règle. Au point de vue orthodoxe, on a beaucoup accusé la Congrégation de Saint-Maur. La vérité est qu'elle accepta, et sans difficulté, tous les décrets des papes contre le jansénisme; la lecture du livre de Jansénius y était interdite, et les novices signaient le fameux formulaire à leur entrée. Ce ne fut que plus tard, lors de la bulle *Unigenitus*, qu'il y eut des hésitations et des défections, qui restèrent individuelles mais compromirent l'ordre en l'engageant trop avant dans les luttes religieuses (c'est-à-dire jansénistes) de l'époque (t. I, p. 37). Quant à Mabillon, il fut, jusqu'à sa mort, fidèle aux enseignements de l'Église; sa correspondance et ses œuvres l'attestent, bien qu'il eût, dans l'intérêt de la science, des rapports fréquents avec des érudits protestants ou jansénistes : il suivait la maxime de saint Augustin : *Interficite errores, parcite hominibus*. Aussi, quelque vive que fût souvent l'hostilité de ses adversaires, en regard de la modération et de la douceur dont ses luttes scientifiques ne se départirent jamais, nulle condamnation, nulle mise à l'Index ne fut prononcée contre aucun de ses livres; au contraire, il eut toujours les félicitations et l'appui des évêques les plus distingués, des plus savants et des plus pieux cardinaux, des papes qui occupaient glorieusement la chaire de Saint-Pierre. Il faut lire, dans les pages brillantes de M. E. de Broglie, la liste des grands personnages qui, en France, en Italie, principalement à Rome, avaient pour sa personne et ses écrits un culte de respect et d'admiration af-

fectueuse : autant de figures étudiées sur le vif et qui forment une galerie splendide.

A l'Abbaye, ordinairement le dimanche après vêpres, il y avait des réunions d'érudits; Mabillon en était l'âme, sans diminuer en rien son habituelle humilité; toutefois, sa douceur ne parvenait pas toujours à conserver aux discussions la charité et la politesse, ses vertus de prédilection. En dehors de cette Société, l'Abbaye et Mabillon comptaient, dans le clergé, de puissants protecteurs, notamment Bossuet, et aussi dans la magistrature, dans les lettres, dans les hautes régions de l'État, même parmi les femmes, à qui le talent littéraire donnait la célébrité; des amitiés sûres étaient acquises de toute part aux Bénédictins, et de préférence à celui d'entre eux que sa profonde modestie ne pouvait sauver de la gloire.

Et cette gloire qui rayonnait partout, comment donc l'avait-il, non pas conquise, mais légitimement obtenue? Peu de temps après son arrivée à Saint-Germain, on reconnut en lui l'homme supérieur. Nonobstant une collaboration active au *Spicilegium* de Luc d'Achery, la publication des *Analecta,* nécessaires à la continuation des *Actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît,* la préparation de la collection des *Annales de l'ordre de Saint-Benoît, Actes* et *Annales* dus à ses vastes et longues recherches, il publia en 1681 son chef-d'œuvre par excellence: sa diplomatique : *De re diplomaticà.* Cette œuvre magistrale lui fit rapidement et partout un grand nom; elle n'a pas vieilli, elle est restée, en dépit de certaines contradictions passionnées, le fondement inébranlable de la critique en matière de chartes et d'anciens titres. Dans cette difficile entreprise, il avait eu pour aides Claude Estiennet, l'un de ses meilleurs amis, Vion d'Hérouval, Du Cange, Michel Germain, son confident, qui l'accompagna et le seconda dans les courses qu'il dut faire pour recueillir des documents et s'armer de toutes pièces.

Que d'autres voyages obligatoires firent violence à son amour de la retraite! Tantôt il visitait en érudit diverses provinces au nom de l'abbaye; tantôt comme délégué de Colbert ou du Roi : il parcourait la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, allant de monastère en monastère à pied ou à cheval, dans les voitures publiques ou privées, fouillant les bibliothèques et les chartriers, copiant les inscriptions, prenant note des manuscrits, en achetant quelquefois ainsi que des volumes, et reçu toujours avec une hospitalité empressée. Chemin faisant, il confiait le soin de sa correspondance à la verve franche et mordante de Michel Germain, son compagnon de route, ou au jeune religieux dom Ruinart, l'auteur futur des *Acta sincera sanctorum.* Puis il revenait, rapportant une ample moisson de documents, d'estampes et de livres; c'étaient ses dépouilles opimes, et à son retour il éditait ses récits de voyage. De là, après

son excursion en Allemagne (1685), deux tomes sur la *Liturgie gallicane avant Charlemagne,* et le tome IV des *Analecta ;* après le voyage d'Italie, le *Museum italicum* et l'*Iter italicum.* Plus tard, les Bénédictins publièrent la *Gallia Christiana* et l'*Histoire littéraire de la France.* De son côté, Mabillon achevait les *Acta,* faisait paraître une deuxième édition des œuvres de saint Bernard et contribuait à une édition des œuvres de saint Augustin avec une préface qu'approuva Bossuet et que Fénelon blâma comme étant, à son point de vue, favorable aux jansénistes ; malgré tout, la Congrégation de l'Index se montra bienveillante pour cet écrit. Un autre, *le Culte des saints inconnus,* fut à son tour très discuté, mais loué par les hommes sages, car il fixait des règles sûres pour distinguer les vraies reliques des fausses.

Auparavant, il avait soutenu contre l'ardent abbé de Rancé l'incontestable utilité des études dans les ordres monastiques. Le livre excessif du célèbre converti avait ému toute l'abbaye : « il veut nous ramener à la charrue, » s'écria dom Michel Germain dans un accès d'indignation comique. Mabillon, quoique ami de Rancé, lui répondit indirectement, aux applaudissements des gens de lettres et de science, par son judicieux traité des *Études monastiques.* De part et d'autre il y eut des répliques ; enfin une entrevue des deux adversaires termina fraternellement, à l'honneur de Mabillon, cet important débat qu'avait passionné le pétulant Denys Sainte-Marthe ; le savant bénédictin y avait mis, comme toujours, la mansuétude de son caractère, la fermeté de ses principes et l'autorité de son savoir. M. E. de Broglie expose, dans le chapitre VII, les phases de cette controverse et la juge de haut, bien que sa modestie prétende ne se placer qu'au « point de vue extérieur et narratif. »

La vieillesse de Mabillon ne refroidit pas son ardeur studieuse, témoin : les *Réflexions sur les prisons des ordres religieux,* où des réformes étaient urgentes, et avant tout, les *Annales de l'ordre de Saint-Benoît.* Sa mort (1707) fut sainte comme avait été sa vie : il laissa derrière lui une mémoire intègre et vénérée, un nom justement immortel.

On lira certainement avec plaisir et profit, comme je l'ai lu moi-même, ce livre charmant et instructif, écrit d'un style séduisant et dont l'accent chrétien et orthodoxe ne détonne jamais. Malgré quelques longueurs dans le narré des voyages et de légères repétitions, l'intérêt ne faiblit pas. Qu'il aille donc, c'est mon vœu sincère, partout où on aime la France, la science vraie, et les fortes convictions religieuses qui en sont l'appui et l'arome.

PAUL RODERY.

Lettres choisies de Mgr Dupanloup, *évêque d'Orléans,* publiées par l'abbé Lagrange, chanoine de Notre-Dame, vicaire général d'Orléans. Paris, J. Gervais, 1888, 2 vol. in-8 de x-356 et de 387 p. — Prix : 10 fr.

Il y a plusieurs manières de publier la correspondance d'un écrivain ou d'un personnage qui, soit par son talent littéraire, soit par l'importance de son rôle, mérite que cet honneur lui soit rendu : la première, et la meilleure à mon avis, parce qu'elle est la plus sincère, est de tout donner, sauf bien entendu ce qui ne peut ni ne doit être livré au public ; la seconde, qui a ses avantages aussi, parce qu'elle donne des résultats plus précis, consiste à prendre une période déterminée de la vie du personnage ou un côté particulier de son rôle, et à donner toute la correspondance qui s'y rapporte ; la troisième enfin se borne à choisir d'une façon plus ou moins arbitraire, au gré des préférences ou des dispositions de l'éditeur, posant à chaque instant des points d'interrogation qui restent sans réponse, ou entamant un sujet dont la suite n'est pas donnée. Cette troisième manière me semble moins bonne que les deux premières, auxquelles M. l'abbé Lagrange, mû par des scrupules respectables, a cru devoir la préférer. Le choix de lettres qu'il nous donne, où il serait peut-être difficile de trouver les éléments d'un portrait complet de Mgr Dupanloup, tant il présente d'omissions et de lacunes, est cependant d'un grand intérêt, moins au point de vue littéraire qu'au point de vue historique et biographique ; car Mgr Dupanloup se fait voir à nous dans ses courts billets aussi bien que dans ses longues lettres, et nous permet de faire de lui d'après nature, sinon un portrait, au moins une esquisse fidèle.

Tel il a été dans sa vie, tel aussi il nous apparaît dans cette correspondance, où les lettres brèves, rapides, dénuées de toute prétention littéraire, alternent avec des missives de longue haleine, composées avec tout le soin et tout l'art d'un avocat qui tient à avoir gain de cause dans le procès commis à son éloquence. Ici, il se montre insinuant, habile, persuasif, comme lorsqu'il s'agit de gagner la confiance de Talleyrand ou d'attirer M. Thiers aux idées chrétiennes ; là, nous le voyons pressant, impérieux, autoritaire, c'est l'évêque qui commande ou le polémiste qui combat. Partout et toujours se révèle une activité prodigieuse et parfois un peu fiévreuse ; nous le voyons tour à tour et quelquefois en même temps, car il était de taille à mener bien des choses à la fois, organisant les œuvres du bien, parcourant les diocèses, voyageant en France et à l'étranger, fondant des journaux, ce qui fut une de ses plus constantes préoccupations, tenant l'épiscopat tout entier au courant de ses démarches et de ses luttes, suggérant un plan de discours au cardinal Donnet en réponse aux attaques du prince Napoléon, donnant des conseils à Montalembert, qui en profitait, et quelquefois à d'autres, qui ne lui en demandaient pas ; préparant des

candidatures académiques, bref se mêlant avec une ardeur égale, et même un peu jalouse et impatiente, à toutes les affaires religieuses et politiques de son temps. On a peine à se figurer qu'une vie, pourtant assez longue, ait pu suffire à tant de choses, et on admire cette activité vraiment prodigieuse, qui, durant tant d'années, s'est dépensée sans compter. Inutile d'ajouter qu'à côté de lettres bienveillantes pour Cousin, Thiers, John Lemoine même, « plein de talent et qui a de la religion, » il y en a d'irritées ou tout au moins de très vives contre l'*Univers* et Louis Veuillot, coupables de beaucoup de choses à son gré, mais en particulier de ne pas vouloir se laisser « fortifier et diriger » par l'évêque d'Orléans. Ces lettres achèvent de fixer la physionomie de Mgr Dupanloup, dont elles constituent certainement l'un des traits les plus caractéristiques, car elles nous font voir que, dans son ardeur à poursuivre l'œuvre de pacification qui fut la préoccupation principale de sa vie, il ne reculait devant aucune bataille, se consolant des coups qu'il fallait frapper par la perspective de la paix qui serait le prix de la victoire.

Entre tant de lettres si diverses, toutes pourtant sorties des mêmes inspirations et visant au même but, s'il me fallait dire celles qui, soit au point de vue historique, soit au point de vue littéraire, m'ont paru présenter le plus grand intérêt, j'indiquerais une très longue lettre à Montalembert sur l'élection et les débuts de Pie IX, les lettres sur Dante, sur Marie-Antoinette, sur les candidatures académiques, les lettres à M. Thiers, à Pie IX sur le Drapeau blanc, au comte de Chambord sur le même sujet, aux princes de la maison de France sur la canonisation de Jeanne d'Arc, au duc de Montpensier et à la reine Mercédès, au maréchal de Mac-Mahon sur le centenaire de Voltaire, au prince de Talleyrand, à un père sur les défauts de son enfant, et tant d'autres, que le lecteur saura bien découvrir et distinguer, au gré de ses préférences et de ses goûts. Citons encore les lettres curieuses et caractéristiques où l'évêque d'Orléans manifeste le désir que le cardinal Franchi soit chargé de la rédaction du bref de félicitations qu'il attend de Rome et où il suggère ce qu'il voudrait que Rome lui répondît. Tout cela écrit, suivant les cas, tantôt d'une manière hachée et courte, où la hâte du moment et le caractère de l'homme se révèlent, tantôt de cette langue périodique, abondante, sonore, dont le genre épistolaire, il faut bien le dire, s'accommode moins bien que le genre oratoire, mais qui n'est pas fait pour éloigner les amateurs de belle éloquence et d'habiles discours. Voilà dans ce recueil la part de l'évêque : elle est suffisamment belle pour lui conquérir beaucoup de lecteurs.

Quant à l'éditeur, il s'est borné à écrire une assez courte préface et à faire précéder chaque lettre de notes explicatives. Dans la préface, il

y a, à l'occasion d'un autre recueil similaire, une allusion inutile, injuste et qui ne peut servir qu'à susciter des représailles, si l'éditeur de cet autre recueil veut y prendre garde : il eût mieux valu l'effacer.

Quant aux notes, il faut bien le dire, en bien des cas, elles sont tout à fait insignifiantes : ainsi quand l'éditeur met en tête d'une lettre ces indications : *Effusion de forte et tendre amitié,* ou *Condoléances et Recommandations,* ou encore *Détails divers,* je me demande quelle utilité et quel intérêt cela peut présenter pour le lecteur. Ces légères réserves ne diminuent en rien d'ailleurs l'importance de ce recueil, que j'aurais voulu plus complet, mais qui, tel qu'il est, éclaire d'une lumière très vive l'une des physionomies les plus originales et les plus passionnantes de notre temps et de notre pays. P. TALON.

HISTOIRE

1. — **Des règles de la critique historique**, par l'abbé ULYSSE CHEVALIER. Extrait de *la Controverse et le Contemporain.* Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, in-8.

2. — **Précis de la science de l'histoire**, par J.-G. DROYSEN, traduit de l'allemand sur la 3ᵉ édition par P.-H. DORMOY, professeur à l'École Colbert. Paris, Leroux, 1887, in-8 de XX-111 p. — Prix : 2 fr. 50.

3. — **L'Histoire et les Historiens**, *essai critique sur l'histoire considérée comme une science positive*, par LOUIS BOURDEAU. Paris, Félix Alcan, 1888, in-8 de 472 p. — Prix : 7 fr. 50

4. — **XIXᵉ siècle.** Deuxième série. *Les Œuvres et les Hommes,* par J. BARBEY D'AUREVILLY. *Les Historiens.* Paris, Quantin, 1888, in-8 de 394 p. — Prix : 7 fr. 50.

5. — **Traité des études historiques**, par JEAN MOELLER, professeur d'histoire générale à l'Université catholique de Louvain, publié avec des additions par le professeur CH. MOELLER. Iʳᵉ partie, 1ʳᵉ et 2ᵉ livraisons. Paris, Thorin, 1888, in-8 de XIII-355 p. — Prix : 5 fr.

1. — M. l'abbé Ulysse Chevalier, notre savant collaborateur, a ouvert son cours d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Lyon, en traitant *des Règles de la critique historique.* Dans cette leçon, devenue un article de *la Controverse et le Contemporain,* il a fait œuvre de « condensateur. » — « En pareille matière, dit-il, l'invention personnelle serait un grave défaut. Je me bornerai donc à résumer ici les préceptes formulés par les maîtres en cet art difficile ; ils ont l'appréciable avantage d'avoir subi l'épreuve du temps et de la contradiction. Ce devrait être le dernier mot de l'expérience uni à la plus saine raison, si l'on pouvait être assuré que les opérations du condensateur ont toujours été exactes (p. 1). » Il y a en réalité dans cet opuscule un exposé philosophique de la science historique, telle que l'ont comprise de nos jours le P. de Smedt et M. Adolphe Tardif. C'est la réfutation de ces écoles qui cherchent dans l'histoire

« une des manières dont les choses ont pu être » (p. 17) ; et l'affirmation de cette grande critique catholique, c'est-à-dire universelle « qui cherche la vérité des faits, et, pourvu qu'elle la trouve, ne craint pas que l'on en abuse, étant certaine que la vérité ne peut être contraire à la vérité, ni par conséquent à la piété, qui doit être fondée sur la vérité » (p. 20).

2. — La brochure de M. Droysen sur la *Science de l'histoire* n'a ni un terme aussi grand ni une méthode aussi précise. « Dans les phénomènes où se montre à nous une sorte de marche en avant, l'idée de succession, la notion de temps est pour nous le facteur décisif; c'est elle que nous concevons, que nous formulons sous le nom d'Histoire » (p. 11). Le traducteur le reconnaît (p. II) : « Il est des passages [de M. Droysen] que des Allemands fort compétents m'ont avoué ne pas comprendre et où je doute pour mon compte que l'auteur se soit compris lui-même. Ils sont restés aussi obscurs dans la traduction que dans le texte. Lever ce voile volontairement porté par l'auteur, c'eût été le trahir, non le traduire. » (Cfr. p. IX). Cependant M. Dormoy a dégagé, et avec beaucoup de justesse, l'idée générale qui préside à la théorie de M. Droysen. C'est « l'évangélisme » (p. VI). Ce sentiment moitié religieux, moitié sceptique, a dicté des pages où se rencontrent des pensées élevées, mêlées de futilités et d'obscurités. Voici les divisions de l'ouvrage : L'Histoire, la Méthode historique, la Tâche de la science historique. La Méthodique comprend : l'Euristique, la Critique et l'Interprétation. Dans la Systématique, M. Droysen étudie le travail de l'histoire d'après ses matières premières, d'après ses formes, d'après ses travailleurs, d'après ses fins. La Topique forme la quatrième partie, où sont définis l'Exposé investigateur, le Narratif, le Didactique, le Discussif. Trois suppléments ont pour titres : l'Histoire élevée au rang de science, Nature et Histoire, Art et Méthode. Cette philosophie nébuleuse aura-t-elle du succès en France? Nous en doutons et nous ne l'espérons pas.

3. — M. Louis Bourdeau croit, lui, que « l'histoire est toute à refaire ou plutôt n'est pas encore faite... Son objet est vague, mal défini, sans limites arrêtées ; son programme plein de confusion ; sa méthode impuissante à constater les faits avec certitude ; sa capacité d'établir les lois, nulle. » Il se propose « d'indiquer comment devrait être instituée l'étude des choses humaines pour mériter de prendre rang parmi les sciences » (p. 1). Qu'est-ce donc pour lui que l'histoire? « La science des développements de la raison (p. 5). L'idéal serait de connaître la totalité des personnes et des choses » (p. 12). Aussi détermine-t-il les agents et les faits de l'histoire. Les premiers sont les hommes célèbres et les inconnus. Les seconds sont ou singuliers, c'est-à-dire les événements ; ou réguliers, c'est-à-dire de fonction. Tel est le premier livre

qui contient l'objet de l'histoire. Le second en fournit le programme, le troisième la méthode, le dernier les lois. Dans le troisième, M. Bourdeau rejette la méthode narrative pour adopter la statistique. Dans le dernier, la grande loi pour lui est le progrès.

On ne peut nier les défauts de la méthode narrative ; mais sans contester les qualités de la statistique, on doit constater — et M. Bourdeau vient de l'avouer lui-même — son immense défaut : elle n'est jamais ou presque jamais complète.

Quant à la loi du progrès, à l'évolution, sans nul doute sa théorie est bien séduisante. Mais elle n'est vraie que si on y admet un facteur inconnu pour les philosophes de l'école à laquelle appartient M. Bourdeau. Ce facteur, c'est Dieu. Et encore ce progrès n'est-il pas perceptible souvent, tout au moins dans le sens où croit le saisir M. Bourdeau. Cfr. l'assertion (p. 44, initio., « les poètes... maîtres, ») qui détruit cette théorie du progrès, et bien d'autres que je pourrais tirer du même livre.

A la vérité, l'homme s'agite et Dieu le mène et l'histoire n'est qu'un examen de conscience plus ou moins étendu, plus ou moins sincère. Précisément on rencontre cette dernière qualité le moins souvent, même chez les esprits de bonne foi, aussi bien d'un côté que d'autre. Faire l'histoire, c'est rechercher la vérité ; et la vérité c'est Dieu. Or, qui le connaît en ce monde d'une compréhension adéquate ?

4. — *Les Œuvres et les Hommes,* de M. Barbey d'Aurevilly, diffèrent complètement du volume précédent. D'abord ces esquisses des *Historiens* ont été dictées par un esprit profondément catholique. Lisez le portrait de notre éminent collaborateur le comte Henri de l'Épinois, et comme repoussoir, celui de M. Gaston Boissier. Ensuite ce n'est point une théorie philosophique et savante, c'est une causerie remplie d'esprit et souvent pétillante de malice. Tous les gens du monde liront ce livre, séduits par cette curieuse œuvre d'un littérateur épris de l'art sous toutes ses formes et amené par son goût à juger aussi bien que les praticiens du métier. Il a esquissé une vingtaine d'images : Ranke, Fustel de Coulanges, Gaston Boissier, Wallon, Gobineau, L'Épinois, Gasparin, de Meaux, Prescott, Forneron, les Goncourt, Nicolardot, Rocquain, Carlyle, Michelet, Oscar de Vallée, d'Héricault, Taine, Xavier Eyma, Crétineau Joly, le docteur Revelière. Très peu sortent indemnes de la verge. Même M. de l'Épinois, cet « érudit musclé, » qui n'a qu'un défaut, celui de sortir de l'École des chartes. Oui, même l'École des chartes reçoit aussi son petit coup (p. 86). Il est bien flatteur au fond. Et je n'avais peur que d'une chose, c'est que M. d'Aurevilly n'eût découvert que M. Rocquain était sorti de la même école. Le portrait de M. Taine est le plus considérable du volume (p. 305-350). Il y a un trait signalé ici, qui ne l'avait pas été, à ma connaissance, par les précédents criti-

ques de l'historien de la Révolution. Il a eu un « grand courage » (p. 335). C'est bien là le premier et le principal mérite de son œuvre. De même pour Michelet, il nous fait connaître son « christianisme involontaire » (p. 261). Ailleurs, c'est M. Boissier, dont il appelle la science « païenne. » Il a raison. On n'eût pu définir d'un mot plus juste cette manière. C'est le trait personnel de M. Barbey d'Aurevilly d'avoir saisi la note juste. Elle ne domine pas tous ses articles, mais elle est dans tous.

5. — Les gens du métier préfèreront le *Traité des études historiques,* de M. Jean Moeller. M. Moeller avait professé, il y a quarante ans, ce cours, que son fils publie aujourd'hui avec un complément indispensable. Le fonds, l'idée sont restés les mêmes. Mais les notes bibliographiques mettent l'ouvrage au courant des études historiques en 1887. Ce livre sera fort utile, notamment pour les professeurs d'histoire et les étudiants désireux de tâter leur vocation d'historiens. Ils trouveront dans ce volume un arsenal où sont renfermées toutes les armes. Il y en a d'un peu vieilles, il y en a d'absentes même ; mais, dans la largeur du plan, il faut des yeux exercés pour voir les vides ; et précisément les vides sont si faibles qu'ils ne détruisent pas l'idée générale. La première partie contient les principes de la critique historique. Elle a été plus complètement traitée par le P. de Smedt, dans *les Principes de la critique historique* (indiqués par M. Moeller). Et, du reste, on ne peut demander aux vingt pages de l'auteur ce que contiennent les deux cent quatre-vingt-dix du P. de Smedt. La géographie, l'ethnographie et la chronologie occupent le premier tiers du volume. Il y a là de points, notamment le par. II, *l'Homme moral et politique,* de la section ethnographique, sur lesquels on n'insiste pas assez dans les études historiques. Il faut savoir gré à M. Moeller de l'avoir signalé, surtout à une époque où de pareilles études n'étaient guère prisées à leur juste valeur. La partie « spéciale » de l'histoire est divisée en quatre grandes périodes : l'Orient, la Grèce, Rome et le moyen âge. Les conférences consacrées à celui-ci ont été tout particulièrement développées avec une grande précision et une grande netteté. On appréciera surtout le chapitre des sources. Les répertoires des historiens et des documents, les traités auxiliaires de l'étude des sources et les collections de textes sont à noter. Voilà ce qui manque dans l'ouvrage du P. de Smedt et ce qui rendra, au début des grandes études historiques, ce livre remarquablement utile. Cette bibliographie, suivie d'appréciations courtes et instructives, mérite d'être signalée. C'est ainsi que tout professeur d'histoire doit faire. C'est par là que doivent débuter ses leçons.

Comme le reconnaît l'éditeur, avec une sincérité qui l'honore, il y a, dans ce volume, des thèses aujourd'hui justement contestées. Il y en

a même dans l'avertissement (p. VII). C'est une erreur historique que de parler du monopole scientifique de l'Allemagne. L'Allemagne a ses grands hommes et nous avons les nôtres, dans ce siècle. Dans le passé, qui donc a-t-elle à opposer à Mabillon, à Du Cange, aux Bénédictins?

BOURMONT.

Les Assemblées provinciales dans l'Empire romain, par P. GUIRAUD. Paris, Imp. nationale, in-8 de 309 p.

Ce livre est, sans contredit, le plus complet qui ait été publié jusqu'à ce jour sur l'une des institutions romaines qui offre un intérêt tout particulier, puisque son sujet touche intimement à l'histoire des provinces. Divisé en trois parties, l'ouvrage traite successivement de l'origine des assemblées provinciales, de leurs actes, de leur constitution et de leur rôle depuis le IVe siècle jusqu'à la fin de l'empire d'Occident.

M. Guiraud assigne trois dates d'origine à ces assemblées; celles qui ont continué, après la conquête romaine, en Orient, des assemblées très multipliées au temps de l'indépendance; celles qui, antérieures à la conquête, furent complètement modifiées par les Romains; enfin, celles qui, instituées exclusivement en vue du culte de Rome et d'Auguste, sont d'origine purement romaine. — Il semble que ces trois groupes ne doivent, en réalité, en former que deux. Le culte du dieu Lug, à Lyon, est très conjectural, et l'assemblée des trois Gaules, dans cette ville, paraît bien d'institution romaine.

L'auteur a réuni, avec une critique sévère, tous les renseignements épars dans les textes classiques et dans les textes épigraphiques : son œuvre est au courant des connaissances que l'on a sur la question. Il est le premier qui ait pu dresser la liste de ces assemblées qui étaient, suivant lui, et son opinion paraît très fondée, des collèges d'un ordre supérieur convoqués périodiquement pour célébrer des fêtes ; celles-ci étaient l'occasion de foires, et l'on profitait de l'affluence qui s'y rendait pour y promulguer des décrets impériaux. Notons que M. Guiraud établit fort clairement que ces assemblées n'avaient pas un caractère politique ; il fait remarquer, par exemple, que l'assemblée de Lyon n'eut aucune influence sur les nombreux soulèvements qui agitèrent la Gaule romaine, pas même sous l'Empire gaulois du IIIe siècle. La *Lex concilii provinciæ Narbonensis*, dont un fragment assez considérable a été retrouvé tout récemment, depuis la publication des *Assemblées provinciales,* ne contient, non plus, aucune allusion à des attributions politiques ou administratives. — On aurait grand tort de chercher un semblant de *self-government* dans cette institution qui ne fut en réalité qu'un rouage gouvernemental destiné à propager partout l'influence romaine et à tenir l'empereur au courant de tout ce

qu'il avait intérêt à connaître jusqu'au fond des provinces. Celles-ci, peut-être pour leur bonheur, ne connurent jamais le parlementarisme. A partir du IVe siècle, la prépondérance des idées chrétiennes ayant fait disparaître les fêtes païennes qui avaient été, dans le principe, la raison d'être de ces assemblées, elles n'eurent plus d'autre mission que de s'adresser à l'empereur pour lui soumettre leurs vœux sur les questions fiscales, les affaires relatives au droit civil et administratif, la justice, la conduite des fonctionnaires impériaux, en un mot, tout ce qui touchait à l'intérêt des provinciaux. Il s'agissait exclusivement de doléances que les délégués présentaient à l'empereur, et sur lesquelles celui-ci avait toute liberté de prendre la décision qui lui convenait. — Nous recommandons tout particulièrement cette étude consciencieuse et érudite à nos lecteurs. J. DE M.

Vie de dom Bosco, *fondateur de la Société Salésienne,* par J.-M. VILLEFRANCHE. Paris, Bloud et Barral. In-8 de XI-356 p. avec portrait. — Prix : 4 fr.

Le 31 janvier 1888, s'éteignait à Turin un homme qui sera rangé parmi les plus illustres du XIXe siècle, dom Jean Bosco. C'est même dire beaucoup trop peu, car tout fait espérer qu'il sera élevé un jour sur les autels et son front paraîtra orné de l'auréole de la sainteté. Déjà il est reconnu comme tel dans les cinq parties du monde ; mais pour beaucoup la connaissance qu'ils ont de la vie de ce serviteur de Dieu se borne à des notions incomplètes et vagues.

M. J.-M. Villefranche, connu dans le monde des lettres comme fabuliste chrétien, comme historien de Pie IX, comme collaborateur à la *Revue du Monde catholique* et l'un des champions les plus fermes de l'Église à notre époque, a entrepris de faire connaître en France le héros de la charité, qui tient tout à la fois de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales. L'auteur ne s'est pas contenté de recueillir les notions que lui fournissaient les brochures, les revues et les journaux ; mais il a interrogé les disciples du serviteur de Dieu, il a étudié ses œuvres avec un soin minutieux. Son livre, qui sera lu par tout le monde, se distingue de tout ce qu'on avait publié jusqu'à ce jour à ce sujet, parce qu'il place dom Bosco dans son véritable cadre historique et qu'il ouvre en même temps des aperçus plus complets sur l'esprit et l'âme de l'ami de Dieu.

Le cadre qui entoure dom Bosco est lui-même digne de la plus grande admiration, car il se compose d'une mère et de disciples dignes de lui. Cette mère est vraiment au-dessus de tout éloge. Sans fortune, sans éducation, sans instruction, l'esprit de la foi et une tendre charité lui fournissent des inspirations généreuses et délicates comme il

est rare d'en rencontrer dans les rangs les plus élevés de la société. M. Villefranche a été bien inspiré en fournissant de longs détails sur cette femme selon l'Évangile. Il a été aussi bien inspiré en nous faisant connaître plusieurs des disciples du saint homme. Ses tableaux sont d'autant plus exacts et plus touchants qu'il emprunte tous les traits aux écrits de dom Bosco lui-même.

Ce héros de la charité a beaucoup écrit et ses ouvrages étudiés avec soin fournissent une foule de renseignements sur lui-même, sur son milieu et sur la personne de ses disciples. Comme l'a dit quelqu'un, il fut instituteur, cuisinier, journaliste, imprimeur, historien et éditeur distingué, organisateur incomparable, mais par-dessus tout prêtre et consolateur des âmes. Ses succès dans l'éducation de la jeunesse montrent aux Français ce qu'il faut penser de la neutralité prétendue des écoles sans Dieu. Avec de « la fleur de canaille, » il a fait souche d'honnêtes chrétiens et montré que la religion seule est la source de la moralité. Notre auteur a eu pleinement raison de s'arrêter à étudier à fond la méthode d'éducation tracée par dom Bosco et de la faire connaître avec une remarquable précision. Puisse cette méthode être comprise par tous les éducateurs de notre temps et nous verrons bientôt un heureux changement dans la société !

Dom Bosco lui-même, avec les seules ressources de sa foi et de son génie charitable, a recueilli et élevé plus de trois cent mille enfants abandonnés, dont six mille sont devenus prêtres, professeurs et missionnaires. Il a fondé trois congrégations religieuses, cent quatre-vingts orphelinats avec collège, église et ateliers. Ces chiffres ne font qu'indiquer faiblement l'action de l'homme de bien dont nous parlons ; ce sont les détails précis et lumineux fournis par M. Villefranche qui permettent d'apprécier la portée d'une existence comme celle de dom Bosco.

Si, pour connaître le dix-septième et le dix-huitième siècle d'une manière un peu complète, il est indispensable d'étudier les vies de saint Vincent de Paul et du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, il n'est pas moins nécessaire, pour apprécier notre temps, de connaître la vie du saint prêtre qui vient de mourir à Turin. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un tableau plus complet et plus agréable que celui tracé par M. Villefranche.   DOM PAUL PIOLIN.

Les Cahiers de 89, ou les Vrais Principes libéraux, par LÉON DE PONCINS, 2e édition. Paris, A. Picard, 1887, in-8 de XLV-474 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'heure est bien choisie pour donner une seconde édition du beau livre de M. de Poncins sur *les Cahiers de 89*. Au moment où l'on s'apprête à célébrer l'anniversaire de la Révolution, il importe de savoir

quelles étaient, il y a cent ans, les aspirations vraies de la France ; car la France avait exprimé nettement ses volontés ; elle avait, jusque dans les plus petites communes, rédigé ses cahiers, et sur la plupart des points elle avait signifié à ses députés un mandat impératif. Mais cette multiplicité même d'informations rend la tâche plus compliquée ; pour connaître cette volonté, il faut dépouiller des centaines et des centaines de cahiers ; c'est cette longue et souvent fastidieuse besogne que M. de Poncins a entreprise et qu'il a réussi à mener à bien ; c'est le résultat de ce travail consciencieux qu'il a exposé dans l'ouvrage capital dont nous annonçons aujourd'hui la seconde édition.

Ce qu'il est intéressant de remarquer, c'est que, sur la plupart des points, les trois ordres sont d'accord. Tous trois veulent un régime constitutionnel remplaçant un régime absolu, et la noblesse n'est certes pas le moins libéral des trois : c'est elle peut-être qui s'élève le plus énergiquement contre l'arbitraire ministériel. Tous trois veulent l'impôt voté par la nation et payé par tous ; l'abandon des privilèges pécuniaires est le premier consenti par la noblesse et le clergé. Tous trois veulent l'abolition ou le rachat des droits féodaux, l'égalité politique et l'égalité civile ; la noblesse ne demande que la conservation de certains droits honorifiques et les autres ordres y adhèrent. Tous trois mettent en tête de leur programme le maintien de la monarchie héréditaire et l'expression ardente de leur reconnaissance pour le monarque bienfaisant qui donne si généreusement la liberté à son peuple. Au point de vue économique même ils sont d'accord pour demander la division de la propriété et de l'exploitation, les baux à longs termes, des récompenses pour encourager l'agriculture, la liberté du commerce intérieur.

Où le désaccord commence, c'est sur la question religieuse. Sans doute tous proclament la nécessité de la religion et déclarent la religion catholique religion du royaume ; sans doute tous demandent l'abolition des commandes et du cumul des bénéfices, la nécessité de la résidence, l'amélioration du sort du bas clergé et en particulier des curés de campagne, l'urgence d'une réforme dans les couvents. Mais les deux ordres laïcs veulent que cette réforme se fasse par le bras séculier et souhaitent même la suppression des moines, tandis que le clergé veut l'opérer par l'Église et maintenir le principe de la vie du cloître. Sur la question des biens de l'Église, le désaccord n'est pas moins vif ; le clergé consent à l'aliénation d'une partie de ses propriétés, mais avec l'assentiment de l'autorité religieuse ; les deux autres ordres ne reculeraient pas devant une aliénation complète opérée par l'État et le résultat de la vente appliqué à l'extinction des dettes de l'État. C'est en germe la confiscation réalisée plus tard par la Constituante, et la noblesse y pousse plus encore peut-être que le tiers, sans sembler se

douter qu'elle pose là un principe de violation de propriété qui ne tardera pas à se retourner contre elle.

Mais même là-dessus la querelle dans les cahiers n'est pas aiguë. Il y eut là, comme le remarque justement M. de Poncins, deux mois d'une harmonie en quelque sorte idéale où tous les cœurs battaient à l'unisson ; on n'entrevoyait qu'un avenir plein de charmes, des réformes d'autant plus faciles à réaliser qu'elles étaient d'avance acceptées par tous, un âge d'or en quelque sorte. C'était le rêve ; on sait ce qu'a été la réalité. Mais il est doux de revivre, ne fût-ce qu'un instant, dans le rêve, et nous remercions M. de Poncins de nous en avoir donné la jouissance, car lire son livre est une vraie jouissance en même temps qu'un utile enseignement. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Paris en 1793, par EDMOND BIRÉ. Paris, Jules Gervais, 1888, in-12 de XII-400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous la forme familière et saisissante d'un journal, M. Edmond Biré a entrepris de retracer une partie de l'histoire de la période la plus troublée de la Révolution. Ce n'est pas, dit-il lui-même, un grand tableau qu'il a voulu peindre, mais « un modeste tableautin » qui vaut surtout par la fermeté des lignes et le fini des détails. Ces détails nul ne les connaît mieux que lui, nul n'a plus fouillé les archives, nul n'a mieux comparé les textes et discuté les témoignages. Son premier volume, le *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur,* allait du 21 septembre 1792 au 21 janvier 1793, de l'abolition de la royauté à la mort du Roi; la nouvelle œuvre embrasse les quatre mois qui s'écoulent du meurtre de Louis XVI à la chute des Girondins, du 21 janvier au 2 juin. Que de graves événements et quelle vive peinture de la situation à Paris pendant ce temps-là ! On avait renversé la monarchie au nom de la liberté; jamais despotisme ne fut plus tyrannique que celui du régime qui remplaça la royauté : sans cesse des perquisitions, des incarcérations, des massacres ; un mot, un geste devient suspect, et tout suspect devient promptement un condamné. Le tribunal révolutionnaire est institué, violant les formes les plus élémentaires de la justice, et la guillotine se dresse presque quotidiennement sur la place de la Réunion, en attendant que la Convention, écœurée, la fasse transporter un peu plus loin d'elle, sur la place de la Révolution.

Mais en face de l'injustice des hommes, la justice de Dieu commence à se montrer. A peine la royale victime est-elle morte que ses bourreaux se disputent et se proscrivent. La grande lutte entre la Gironde et la Montagne, suspendue un moment par le procès de Louis XVI, où tous se réunissent contre l'innocent, reprend avec un acharnement

nouveau, et, comme il arrive toujours en temps de Révolution, les moins avancés sont débordés par les violents, les peureux et les timides sont vaincus par les audacieux, les hommes de parole par les hommes d'action. Les Girondins ont livré Louis XVI par lâcheté, ils sont livrés à leur tour et leurs alliés de la Plaine les abandonnent comme eux-mêmes ont abandonné le malheureux prince. Dans son dernier chapitre, un des plus attachants du livre, M. Biré trace un éloquent parallèle entre le 10 août et le 2 juin ; la ressemblance est frappante et le châtiment éclatant. Dans ce chaos d'infamies et de défaillances que constitue l'histoire de la Convention pendant cette période, une seule figure se détache fièrement sur ce fond sombre, c'est celle du Breton Lanjuinais. Un fait curieux que M. Biré met bien en lumière, c'est la profondeur du sentiment religieux qui s'est conservé dans Paris au milieu de ce débordement d'impiétés. Hébert et Chaumette ont beau faire, la population parisienne s'est attachée à ses croyances et à ses traditions catholiques. Le jour de Noël 1792, en plein procès du Roi, on célèbre la messe de minuit; le jour de la Fête-Dieu, en 1793, le quartier populeux des Halles tient à faire la procession du saint Sacrement. Le procureur de la Commune souhaite bien que « chaque secte religieuse, se renfermant dans l'enceinte de son temple, n'obstrue plus la voie publique qui appartient à tous; » il n'ose pas interdire les processions. Sous ce rapport, la République de 1888 est plus avancée que celle de 1793.

Il y a beaucoup à observer, beaucoup à apprendre dans ce volume, tant les points de ressemblance avec notre temps abondent, tant cette histoire du passé semble faite pour servir d'enseignement au présent. Espérons donc que M. Edmond Biré ne s'arrêtera pas là, qu'après avoir raconté les débuts de la Terreur, il en montrera l'épanouissement, et que, poussant jusqu'au bout la grande leçon de morale et de justice qu'il a commencé à tirer de l'histoire, il nous retracera la punition de tous les bourreaux, les uns après les autres : les Girondins sont tombés ; c'est le tour des Cordeliers et des Jacobins, de Danton et Hébert en attendant Robespierre et Saint-Just.

Max. de la Rocheterie.

Le Duc d'Enghien, 1772-1804, par Henri Welschinger. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 de II-498 p. — Prix : 8 fr.

Parmi les victimes illustres de la Révolution, une des plus touchantes et des plus pures est assurément le duc d'Enghien. Mais l'éclat même de la catastrophe qui a si brusquement et si cruellement tranché sa vie, a jeté cette vie dans l'ombre; on connaît la victime, on ne connaît pas le prince et le soldat. C'est cette lacune qu'un historien bien au

courant des choses de cette triste époque, M. Henri Welschinger, s'est proposé de combler. A l'aide d'un précieux dossier, aujourd'hui conservé aux Archives et jadis confié à M. Crétineau-Joly, qui y avait largement puisé, mais ne l'avait point épuisé dans son *Histoire des trois derniers princes de la maison de Bourbon,* il a essayé de reconstituer cette existence pendant la période troublée de l'émigration. Il a retracé ses combats, ses sentiments intimes, ses espérances, ses déceptions, raconté toutes les pérégrinations de cette armée agitée à travers les champs de bataille des bords du Rhin, de l'Allemagne, de la Suisse, jusqu'à ce qu'elle fût allée échouer dans les steppes glacées de la Russie. Il a montré le duc d'Enghien ardent pour la gloire, brave comme son épée, et laissant entrevoir déjà, au milieu de la fougue de la jeunesse et des enivrements de l'action, les qualités d'un homme de guerre. Quant aux nombreuses lettres du prince, elles révèlent chez lui les qualités les plus charmantes, une vivacité pleine d'entrain, un cœur plein de tendresse, une affection vive pour sa famille, un sentiment profond de sa dignité, une loyauté à toute épreuve. Autant il aimait la lutte au grand jour, autant il avait en horreur les basses intrigues et les machinations tortueuses. Il s'est exprimé à diverses reprises sur ce dernier sujet de la manière la plus nette et la plus formelle. Au milieu de ses campagnes de l'armée de Condé, auxquelles il prit une part si brillante, il avait un regret : ce n'était pas sur la terre étrangère, avec les troupes autrichiennes ou russes, c'était en Vendée, avec des Français, qu'il eût voulu se battre contre la Révolution.

Quand la paix fut faite et l'armée de Condé licenciée, le duc vint se fixer sur les bords du Rhin, à Ettenheim, où le retenait son affection pour la princesse Charlotte de Rohan, affection cimentée, M. Welschinger l'établit clairement, par un mariage secret. Il y menait une vie paisible et retirée, s'occupant de chasse et de jardinage, ouvrant l'oreille aux bruits de guerre qui se répandaient en Europe, mais la fermant obstinément à tout bruit de complots qu'il qualifiait lui-même « de bêtises puantes, » lorsque, dans la nuit du 14 au 15 mars 1804, il fut brutalement enlevé par l'ordre du premier Consul. On connaît les détails de cette indigne violation du droit des gens : l'espionnage organisé autour du malheureux prince, puis sur les rapports de ces espions et une malheureuse confusion entre le marquis de Thumens et le général Dumouriez, l'ordre donné aux généraux Ordener et Caulaincourt de se saisir du duc d'Enghien, les avertissements étaient fatalement négligés, la maison cernée la nuit, le prince fait prisonnier, jeté dans une voiture gardée par les gendarmes, enfermé avec ses amis dont on veut faire des complices dans la citadelle de Strasbourg, puis subitement séparé de tous les siens, transporté seul avec son

fidèle chien Mohilow, qui s'est obstiné à le suivre, au château de Vincennes, et là l'horrible tragédie qui se dénoue, un interrogatoire sommaire, une commission militaire formée à la hâte et triée avec soin, jugeant *sans désemparer,* le condamné ne pouvant obtenir ni un défenseur, ni un prêtre, la fosse creusée avant le jugement, le jugement lui-même incomplètement libellé, tout sursis refusé, l'arrêt immédiatement exécuté, la victime fusillée à trois heures du matin par un peloton qui ne l'aperçoit qu'à la lueur d'une lanterne, sa montre et sa redingote volées après le meurtre, et les derniers souvenirs mêmes qu'elle destine à un être chéri supprimés par les bourreaux. M. Welschinger raconte toutes ces funèbres scènes avec une grande abondance de renseignements et une émotion communicative. Mais il ne lui suffit pas de raconter, il juge dans une discussion serrée avec des documents irrécusables et une logique vengeresse. Il fait la part de chacun dans ce drame qu'on peut bien justement qualifier d'assassinat. Il montre Talleyrand poussant à l'attentat ; Réal y collaborant avec la rouerie d'un policier; Savary et Hulin avec une brutalité de soudards; un seul, le général Fririon, cherchant à sauver la victime ; au-dessus de tous, Bonaparte le plus responsable et le plus coupable, parce qu'il pouvait tout empêcher, parce qu'il connaissait la vérité et savait que le duc d'Enghien n'avait ni pris part à un complot, ni mis le pied sur le sol français, mais voulant sa mort, la voulant impitoyablement pour effrayer ses adversaires et terroriser l'Europe, et n'ayant joué que pour tromper le public la comédie d'une indulgence qui n'était nullement dans ses desseins, ajoutant en un mot à l'horreur du crime — lui-même a dit le mot — l'odieux de l'hypocrisie.

Cela ressort de toute évidence du beau livre de M. Welschinger; sauf pour Talleyrand, dont une lettre du 8 mars, principale charge contre lui, est d'une authenticité douteuse et pour lequel la discussion peut rester ouverte, sa conclusion sera celle de l'histoire; elle paraîtra sévère à quelques-uns; mais comme l'a dit justement M. Duruy et comme le répète non moins justement notre auteur : « Gardons la responsabilité historique en un temps où la justice et quelquefois la science, même la philosophie, font si petite la part de la responsabilité civile, que souvent le crime n'apparaît plus que comme une maladie à laquelle sont dus des soins fraternels. »

Maxime de la Rocheterie.

Histoire de l'Université de Paris au XVIIe et au XVIIIe siècle, par Charles Jourdain, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Firmin-Didot ; Hachette, 1888, 2 vol. in-8 de 488 et 529 p. — Prix : 12 fr.

Un *Avant-propos* nous apprend que ces deux volumes sont la repro-

duction quelque peu abrégée du grand ouvrage in-folio publié sous le même titre en 1866 par la maison Hachette. Remercions l'auteur d'avoir donné à son œuvre une forme condensée qui la rendît plus aisément accessible : reconnaissance posthume, si l'on peut ainsi parler ; car il y a deux ans déjà qu'une mort prématurée a enlevé cet esprit d'élite, qui depuis sa retraite avait mis au service de l'enseignement libre l'éclat de son talent et l'autorité de son expérience.

L'ouvrage se divise en quatre livres, dont le premier nous conduit de 1600 jusqu'à la mort de Louis XIII : le second, jusqu'à la fin du XVIIe siècle : le troisième, jusqu'à l'expulsion des Jésuites : le quatrième et dernier, jusqu'à la suppression de l'Université elle-même par un décret de la Convention.

Au début, l'auteur nous jette *in medias res ;* peut-être eût-il été préférable de donner aux lecteurs quelques renseignements, sinon sur les vicissitudes antérieures de l'Université de Paris, tout au moins sur les détails de son organisation à la fin du XVIe siècle. A cette époque, elle était singulièrement déchue de son antique splendeur. « Ce n'était plus, nous dit M. Jourdain, cette puissante corporation, fière de ses privilèges confirmés de siècle en siècle, qui faisait sentir son ascendant tour à tour à l'Église et à l'État, que les rois ménageaient dans l'intérêt de leur couronne, dont les ambassadeurs avaient dirigé à Pise et à Constance les délibérations d'un concile. A mesure que la royauté s'affermit en France, le pouvoir de l'Université déclina. »

Dès les premières pages nous en trouvons la preuve dans la mémorable réforme qui lui fut imposée par Henri IV, à la suite de délibérations entre commissaires royaux et membres désignés dans son sein. Malgré son extrême opportunité ou plutôt à cause de cette opportunité même, cette réforme souleva une opposition violente, et le Parlement dut intervenir pour réprimer l'insubordination et le désordre des écoliers.

Forcée de s'incliner devant l'autorité royale, l'Université n'en apporte que plus de ténacité dans la défense de ses privilèges. Ces deux volumes sont pleins du récit de ses démêlés avec le Collège de France, avec les maîtres des petites écoles, avec toutes les congrégations religieuses qui demandent à partager avec elle le fardeau de l'instruction publique : à peine est-il besoin d'ajouter que cette lutte ne fut nulle part si prolongée, ni si opiniâtre que contre les Jésuites, soutenus par la noblesse, par la plus grande partie du clergé, et aussi encouragés par le roi que combattus par le Parlement. On eût aimé voir l'Université déployer la même ardeur contre le jansénisme, qui au contraire recruta dans ses rangs quelques-uns de ses plus célèbres partisans.

Sous Louis XIII, l'Université ne demeure pas absolument étrangère au mouvement des lettres et des sciences : mais par une bizarrerie de

la fortune, l'époque la plus brillante du XVIIe siècle est celle où elle s'efface le plus, et comme l'écrit M. Jourdain, « après avoir contemplé avec admiration d'importantes guerres heureusement conduites, les négociations les plus difficiles couronnées de succès, l'agrandissement du territoire de la France, le splendide essor de la littérature, de la philosophie et des arts, le progrès du commerce et de l'industrie, la pompe éblouissante de la cour, si vous pénétrez dans le quartier Latin, ce vieux centre des études, quelle déception ! Hommes et choses, tout y est obscur et sans grandeur : on aperçoit un reste de vie, mais cette vie, tour à tour agitée ou languissante, forme un pénible contraste avec l'état prospère du royaume. »

Aussi bien l'Université ou ne cherche pas, ou ne réussit pas à suivre, moins encore à diriger le courant de l'opinion : dans l'enseignement de la grammaire, les progrès sont dus aux écoles de Port-Royal ; dans l'érudition et l'éloquence, aux Jésuites ; dans l'histoire, aux Oratoriens ; dans l'organisation des études juridiques, à Colbert et à Louis XIV. Au XVIIIe siècle, les lettres patentes de 1719 établissent l'instruction gratuite : en 1746, les libéralités testamentaires de l'abbé Legendre ont pour résultat la création du concours général : en 1766 ont lieu, pour la première fois, les divers concours de l'agrégation. Le vide causé par la brusque expulsion des Jésuites provoque les plans d'éducation nationale de La Chalotais et de Guyton de Morveau : Talleyrand et Condorcet ne rêvent rien moins qu'une refonte complète de notre système d'instruction publique, et la Révolution, fidèle à ses procédés violents, ordonne en 1793 la confiscation des biens appartenant aux collèges, et peu après la suppression complète de tous les établissements existants. Ainsi finit l'Université de Paris, ouverte en 1200.

A côté de ces divers sujets traités avec une connaissance approfondie des faits et des documents, il y a dans l'œuvre de M. Jourdain des pages moins sérieuses : querelles des doyens et des procureurs, rivalité des médecins et des chirurgiens, controverses suscitées par des questions d'étiquette et de préséance, procès avec les parcheminiers et les libraires, autant d'épisodes propres à divertir le lecteur. Mais ce qui le frappera surtout, c'est l'étendue des recherches, la rectitude du jugement, l'élévation de vues et l'esprit chrétien qui animent d'un bout à l'autre cette magistrale composition.

C. HUIT.

Les Chroniques de Jean Tarde, chanoine théologal et vicaire général de Sarlat, annotées par le vicomte GASTON DE GÉRARD, membre de la Société historique du Périgord, précédées d'une introduction par GABRIEL TARDE, membre de la même Société. Paris, Oudin ; A. Picard, 1887, in-4 de XLVII-432 p. — Prix : 12 fr.

La publication des *Chroniques* de Jean Tarde, jusqu'ici inédites, mais

connues depuis longtemps et souvent utilisées par les historiens du Périgord, n'est pas seulement un service rendu à l'érudition locale. Nul ne lira sans intérêt l'introduction de ce volume où se trouve esquissée, avec beaucoup d'agrément, la figure originale de l'auteur, vrai savant du XVI[e] siècle, c'est-à-dire curieux de toutes choses; occupé d'abord à écrire les annales de sa province, puis, quand un voyage en Italie l'a mis en rapport avec Galilée, se passionnant pour les découvertes de l'illustre Florentin, et vouant le reste de sa vie à l'étude de l'astronomie. Cette existence, remplie par le travail, fut en soi des plus simples. Né à la Roque de Gajac, près de Sarlat, en 1561 ou 1562, Jean Tarde embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Dès 1594 il est chargé d'une cure, pourvu même d'un canonicat, et reçoit de son évêque, Louis de Salignac, la mission de visiter à sa place les paroisses du diocèse, qui avaient eu cruellement à souffrir des guerres civiles. C'est en voyant les ruines matérielles et morales causées par les discordes religieuses, qu'il eut l'idée de recueillir les souvenirs d'un passé dont tant de monuments importants venaient d'être détruits, de rédiger ses *Chroniques*, où il a utilisé et quelquefois reproduit des documents originaux aujourd'hui perdus. Sa carte du diocèse de Sarlat, qui, indépendamment d'autres travaux analogues, lui assure un rang honorable parmi les géographes de son temps, fut composée, sinon gravée, à la même époque.

Ses études antérieures, dont il chercha constamment à élargir le cercle, l'avaient préparé à son rôle d'historien. On ignore où et quand il se fit recevoir docteur en droit civil et en droit canonique, mais l'itinéraire de ses voyages, récemment retrouvé, permet de le suivre à Béziers, à Nîmes, à Avignon, et enfin à Rome, où il se rendit une première fois en 1593. La curiosité archéologique l'avait seule conduit en Italie, mais il put dès cette époque satisfaire son goût pour les sciences exactes; car, selon toute probabilité, c'est en 1593 qu'il fit la connaissance de l'un des plus savants géomètres du XVI[e] siècle, le jésuite Clavius. Quelques années plus tard, une bonne fortune plus rare encore lui était réservée, qui allait ouvrir à l'activité de son esprit une carrière nouvelle. En 1614, Jean Tarde revint à Rome, en compagnie de l'évêque de Sarlat, dont il était le vicaire général. A son passage à Florence, il ne manqua pas d'aller voir Galilée, dont il avait lu à Bordeaux le célèbre *Sidereus nuntius,* publié en 1611. Tarde, qui partagea immédiatement, et avec une indépendance d'esprit remarquable, les idées de Galilée sur le mouvement de la terre, fut initié par lui à la théorie et à l'usage du télescope. Rentré en France, il s'adonna avec ardeur aux observations astronomiques, particulièrement à l'étude des taches solaires. Il a consigné le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé *Borbonia sidera,* où, au milieu de beaucoup d'er-

reurs et de rêveries, la science moderne a discerné une faible part de vérité, le germe d'une théorie ingénieuse pour le temps où elle fut entrevue.

Bien qu'en 1614 Tarde eût d'autres préoccupations qu'en 1593, il ne perdait pas de vue ses travaux historiques et profitait de son voyage pour élucider des points de chronologie demeurés obscurs. Passant à Avignon, il demande et obtient la faveur de consulter les archives pontificales « pour bien dresser l'ordre et suite des évêques de Sarlat, et sçavoir le temps qu'ils ont esté pourvus et tenu le siège » pendant qu'Avignon était la résidence des papes.

Les *Chroniques* de Jean Tarde, — ou plutôt, pour leur conserver le titre qu'il leur a donné, la *Table chronologique de l'église de Sarlat, diocèse et pays sarladois,* — se divisent en six parties d'inégale étendue, correspondant à six « états du Périgord » : 1er État. Époque gauloise (p. 1-16). 2e — La Domination romaine (p. 17-21). 3e — La Domination des Wisigoths (p. 22-25). 4e — Le Périgord sous les « François » 510-1154 (p. 26-66). 5e — La Domination anglaise 1152-1453 (p. 67-191). 6e — Le Périgord depuis son retour à la couronne de France 1453-1624 (p. 192-341). Ces divisions sont quelque peu factices et les chapitres de ce volume loin d'avoir la même importance. Les deux derniers, le dernier surtout, sont les plus originaux, les plus précieux, par le nombre et l'exactitude des faits qui y sont consignés. Au reste, l'ouvrage est accompagné d'un commentaire perpétuel dans lequel M. de Gérard a corrigé les erreurs assez nombreuses échappées à Jean Tarde, parfois aussi complété par des notes substantielles ce que l'auteur avait exposé d'une façon trop sommaire. Le texte des *Chroniques* est suivi de « notes finales, » dont l'une mérite une mention particulière ; c'est celle qui contient la liste rectifiée des évêques de Sarlat. Ce catalogue avait été jusqu'ici dressé d'une façon inexacte, parce qu'on s'était contenté de copier celui qu'avait donné Jean Tarde, sans vérifier s'il convenait de lui accorder une confiance aussi aveugle.

En somme cette publication, faite avec soin, n'offre pas seulement l'avantage de fixer le texte des *Chroniques,* que tout le monde citait, mais trop souvent d'après des copies incomplètes ou fautives ; elle augmente l'intérêt de ce texte par une annotation proportionnée à l'importance de l'œuvre principale, qui ne disparaît pas sous un déluge d'additions inutiles. Enfin, — et c'est ce que la majorité des lecteurs appréciera le plus — elle attire l'attention sur un travailleur modeste, bien inconnu aujourd'hui, mais dont le nom eut, de son vivant, quelque notoriété, et méritait à coup sûr d'être sauvé de l'oubli.

R. Delachenal.

Notice sur le Château, les anciens Seigneurs et la Paroisse de Mauvezin, près Marmande, par l'abbé R.-L. Alis, curé de Mauvezin, précédée d'une description archéologique et accompagnée de nombreux dessins, par Charles Bouillet, architecte. Agen, Michel et Médan; Mauvezin, l'auteur, 1887, gr. in-8 de x-679 p.

Nous avons reçu pendant ces derniers mois et signalé à nos lecteurs deux monographies de paroisses de France, rédigées par leur curé; en voici une troisième qui nous est présentée sous les couleurs les plus favorables, dans une charmante introduction due à la plume si exercée de notre collaborateur M. Tamizey de Larroque. Dans cette introduction, sous forme de lettre à l'auteur, M. Tamizey de Larroque exprime un souhait auquel nous nous associons d'autant plus volontiers, qu'il paraît en train de se réaliser: si tous nos prêtres s'appliquaient, comme nous le désirons, à reconstituer les annales de leur paroisse, on pourrait bientôt dire qu'ils ont peu à peu écrit l'histoire de France d'après les sources les plus sûres. M. l'abbé R.-L. Alis, curé de Mauvezin, a eu la bonne fortune, devenue assez rare, de puiser à une mine des plus abondantes les matériaux de son travail. Le chartrier du château de Mauvezin a déjà été exploré, il y a plusieurs années, par M. Tamizey de Larroque, qui conçut même à cette époque le projet d'écrire l'histoire de cette localité. Ébloui par les richesses qu'il découvrait chaque jour, il appela à son aide M. Delpit, qui s'occupa des chartes du moyen âge, et les deux collaborateurs destinèrent aux *Archives historiques du département de la Gironde* une partie de leurs trouvailles. Absorbé par d'autres travaux, M. Tamizey de Larroque a laissé à M. l'abbé Alis le soin d'utiliser les nombreux documents relatifs au château et aux anciens seigneurs de Mauvezin.

M. Alis a dressé le plan de son travail sur les bases les plus larges et tiré un excellent parti des matériaux qui lui ont été confiés et de tous ceux, beaucoup plus nombreux, qu'il a recueillis lui-même à Mauvezin et dans les archives publiques et particulières. Il a été secondé par M. Charles Bouillet, architecte, qui nous a donné une description fidèle du château de Mauvezin, dans lequel il reconnaît le type du château normand à donjon carré ou rectangulaire. Il nous semble que M. C. Bouillet attribue à ce type architectonique une influence exagérée et il s'avance un peu trop en affirmant (p. 8) que tous les donjons normands sont bâtis sur plan rectangulaire; car, si nos souvenirs sont exacts, celui du Château-Gaillard, près des Andelys (Seine-Inférieure), est rond. Cette dernière forme, ou la forme en amande, bien plus favorable pour la défense, a dominé, au xiii[e] siècle, dans le Nord comme dans le Midi. Des planches, d'une exécution très nette et d'une grandeur suffisante, permettent de suivre aisément la description du château de Mauvezin. M. l'abbé Alis s'occupe ensuite des quatre familles qui ont possédé la seigneurie de Mauvezin depuis le xiii[e] siècle:

les Malvoisin, les Ferrand, les Fargues et les d'Escodéca de Boisse. C'est la partie capitale de l'ouvrage. Les notices généalogiques, les récits anecdotiques, les renseignements les plus variés, entremêlés de documents inédits, abondent dans ce volume. On trouve partout dans le texte, dans les notes, de nombreux extraits de chartes, ce qui n'a pas empêché l'auteur de donner près de cent cinquante pages de notes et pièces justificatives. Deux excellentes tables, table des matières et table alphabétique des noms de lieux et de personnes, terminent le volumineux ouvrage auquel M. Alis a donné le titre trop modeste de *Notice*.

ACH. LE VAVASSEUR.

Letters and papers foreign and domestic of the reign of Henry VIII *preserved in the public Record Office, the British Museum and elsewhere in England,* arranged and catalogued by JAMES GAIRDNER, assistant keeper of the public Records... Vol. X. London, Eyre and Spottiswoode, 1887, gr. in-8 de XLIII-645 p. — Prix : 18 fr. 75.

Ce volume contient les analyses de plus de douze cents pièces inédites se rapportant aux six premiers mois de l'année 1536. Comme dans les volumes précédents, l'auteur n'a pas borné son travail aux dépêches originales conservées dans les collections du *Record Office* et du *British Museum;* mettant à profit les nombreuses copies de dépêches diplomatiques qu'il avait à sa disposition, il a aussi inséré dans son recueil beaucoup de documents d'origine étrangère intéressant l'histoire de l'Angleterre : c'est ainsi que nous y trouvons la volumineuse correspondance de l'ambassadeur impérial à Londres, Chapuys, celle du nonce pontifical en France, l'évêque de Faenza, enfin quelques lettres du représentant français en Angleterre, l'évêque de Tarbes, Antoine de Castelnau. Et, à ce propos, il y aurait peut-être une critique à adresser à M. Gairdner. En marge de ces dépêches sont indiqués les dépôts d'où elles ont été tirées, *Vienna Archives, Vatican Archives, Bib. Nat. Paris :* or, ce sont là des références qui, sans être absolument fausses, sont cependant inexactes; en effet, les analyses anglaises n'ont pas été faites sur les originaux de Vienne, de Rome et de Paris, mais bien sur les copies exécutées dans les dépôts du continent pour le compte du gouvernement anglais; il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à la mention *from a modern copy* qui suit invariablement chacune de ces analyses. En ce cas, n'eût-il pas été préférable, ainsi que M. Gairdner l'a fait d'ailleurs pour la plupart des dépêches de l'évêque de Faenza et pour une de celles de Chapuys, de donner simplement la cote de ces copies ? On pourrait aussi reprocher à M. Gairdner quelques négligences et quelques erreurs dans un certain nombre de ses analyses. Pour ne citer qu'un exemple, le n° 190, qui n'a que quelques lignes, contient deux fautes manifestes.

C'est surtout à l'histoire intérieure de l'Angleterre et à celle des rap-

ports d'Henri VIII et de Charles-Quint, qu'ont trait les documents contenus dans ce volume : outre les procès-verbaux des commissaires chargés de visiter les abbayes du royaume, on y rencontre beaucoup de pièces propres à faire connaître la politique religieuse d'Henri VIII; la mort de Catherine d'Aragon, l'arrestation et l'exécution d'Anne Boleyn, l'élévation au trône de Jane Seymour, les pourparlers du roi avec l'ambassadeur impérial y sont racontés et appréciés dans le détail par les témoins les plus autorisés. Il n'en est pas de même des négociations alors suivies avec le gouvernement français : à côté de trois ou quatre lettres de Castelnau, on n'y peut guère compter que cinq dépêches écrites par les représentants anglais en France, l'évêque de Winchester, Gardiner et sir John Wallop, et dix dépêches envoyées à ces ambassadeurs par leur gouvernement. Aussi, est-il nécessaire de recourir, pour reconstituer la suite de ces négociations, aux informations, parfois assez suspectes, que renferment les lettres de Chapuys et de l'évêque de Faenza. — Il avait été question, en 1535, d'un nouveau traité d'alliance entre les deux couronnes : le mariage du duc d'Angoulême avec la princesse d'Angleterre et le paiement par Henri VIII d'une grosse contribution au cas d'une guerre entre François Ier et Charles-Quint devaient en être les conditions essentielles. En janvier 1536, les Français, sur le point d'envahir le Piémont, insistèrent sur la prompte conclusion de ce traité. Malheureusement pour eux, la mort de Catherine d'Aragon venait de délivrer Henri VIII de la crainte d'une rupture avec l'empereur. « Voici le moment venu de traiter les Français autrement que je n'ai fait jusqu'à présent, » s'était-il écrié en apprenant cette mort ; et il avait donné l'ordre à ses ambassadeurs en France de traîner les négociations en longueur. Quelques semaines plus tard, le 25 février, il répondit aux sollicitations du représentant français Castelnau, en mettant à son concours des conditions inacceptables ; deux conférences que l'ambassadeur eut ensuite avec le duc de Norfolk restèrent sans résultats. L'alliance qui unissait depuis plus de dix ans la France et l'Angleterre parut alors sur le point de se rompre. Elle se resserra cependant presque aussitôt, grâce à une brusque volte-face d'Henri VIII; contre toute attente, ce prince repoussa avec hauteur les ouvertures que lui fit le 18 avril l'ambassadeur impérial ; en même temps, les négociations avec la France furent reprises et des instructions nouvelles envoyées à Gardiner et à Wallop. L'arrestation d'Anne Boleyn survint sur ces entrefaites : dès qu'il en fut instruit, François Ier ordonna au bailli de Mâcon, Dinteville, déjà en route pour l'Angleterre, d'offrir à Henri VIII la main de sa fille Madeleine. S'il faut en croire Chapuys, Castelnau et son nouveau collègue proposèrent ce mariage au roi d'Angleterre moins de vingt-quatre heures après l'exécution de la reine Anne ; ce-

lui-ci, dont les fiançailles avec Jane Seymour avaient été célébrées ce jour même, n'eut garde d'accéder à cette ouverture, mais son refus n'empêcha pas qu'on ne donnât suite aux pourparlers engagés pour la conclusion du nouveau traité d'alliance. Le prochain volume du recueil de M. Gairdner nous apprendra sans doute quel en fut le succès. G. J.

Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia..., pubblicate da Antonio Manno, Ermanno Ferrero e Pietro Vayra. *Francia.* Periodo III. Vol. II (*1715-1717*). Torino, Fratelli Bocca, 1888, gr. in-8 de VIII-473 p.

La « Deputazione di storia patria di Torino » poursuit ses intéressantes publications de documents diplomatiques. Nous avons signalé, l'année dernière (Cf. *Polybiblion* de 1887, t. XLIX, p. 527), le volume contenant la correspondance du baron de Saint-Martin, ambassadeur de Victor-Amédée II en France, pendant les dernières années de Louis XIV. C'est la suite de cette série de dépêches, presque toutes écrites en français, que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Elles sont, pour notre histoire, d'une réelle valeur, bien que l'époque dont elles traitent soit déjà très connue par les chroniques et les Mémoires. Que n'a-t-on pas écrit sur la Régence? Néanmoins, le témoin bien informé qui nous donne tous les jours des nouvelles de la Cour, ne se plaçant pas au même point de vue que les annalistes français, il y a, en dehors des affaires de Savoie, beaucoup de points curieux à noter. Il ne faut pas oublier que le roi Victor-Amédée était le grand-père du jeune Louis XV et le beau-frère du duc d'Orléans. A ce titre, il avait quelque droit d'être écouté; et son représentant à Paris profitait habilement de tels avantages. Il raconte donc librement à son souverain tous les petits secrets qu'il découvre, se bornant à affirmer ce qu'il sait, et ne donnant les bruits peu sûrs que pour ce qu'ils valent.

Tout ce qui a trait à l'installation du nouveau gouvernement pourrait être comparé à ce qu'a dit Saint-Simon, avec cette différence que l'absence de parti-pris rend les jugements de l'envoyé piémontais bien plus équitables. Mais, du premier jour, on aperçoit les défauts qui perdront le régent, dont le principal est la confiance accordée par lui à des personnages peu dignes d'estime. Le 2 septembre 1715, Louis XIV meurt, et, dès le 8 octobre, le duc d'Orléans proposait au conseil de Régence de donner au fameux Law l'autorisation de fonder sa banque et de « rétablir le crédit et la confiance, en faisant circuler l'argent et les billets, qui n'ont plus cours. » Une première fois, l'influence des financiers fait échouer ce projet. Mais le régent revient à la charge, et au mois d'août 1716, la banque fonctionnait, « obtenant la permission de prêter à six pour cent sur des pierreries, de la vaisselle des contrats, des lettres de change ; » les dépêches constatant que, « depuis six

semaines, il n'y a pas un jour où la banque générale n'ait fait un mouvement de deux cent mille écus ; M. Law, assurant que, quand elle aura atteint sa pleine force, il ne s'y remuera guère moins de quatre millions par jour, et que cela ira à des gains dont on sera étonné. » L'enthousiasme prend l'ambassadeur qui, un jour, le 17 janvier 1717, dans un Mémoire spécial, propose à son roi, sur la foi du duc de Noailles, de prendre cinq actions dans cette banque, affirmant qu'il n'y a pas de meilleure affaire et que « celui qui y aurait mis vingt-cinq mille francs aurait, dans sept ans, vingt-cinq mille livres de rentes ; » sans compter « qu'un homme attentif, qui aura entrée et séance dans le Conseil, avec ses cinq actions, pourra y être instruit de la plupart des choses qui concernent les finances du royaume. » On croirait entendre un moderne homme d'affaires qui convoite une place d'administrateur dans une compagnie de chemins de fer ou dans une grande société de crédit.

A Perron de Saint-Martin succède, comme représentant du roi de Savoie, au mois de mai 1716, le marquis d'Entremont, qui appartenait à la grande maison de Bellegarde. La correspondance continue dans les mêmes conditions ; mais la politique y tient une plus large place, à cause des négociations relatives à la triple alliance de la France avec la Hollande et l'Angleterre, traité qui préoccupait vivement le roi Victor-Amédée, fort désireux d'y prendre part. L'agent principal de ces intrigues était la nouvelle créature du régent, l'abbé Dubois, qui, dès ses débuts, n'avait pas une réputation meilleure que celle qu'il a laissée dans l'histoire. « S. A. R. vient de conférer à M. l'abbé Dubois, lisons-nous dans une dépêche du 27 mars 1717, l'entrée au conseil des affaires étrangères et la charge de secrétaire du cabinet du Roy, avec la plume. Cet abbé est aujourd'hui dans la plus haute faveur, il a de l'esprit et est extrêmement intrigant ; mais il n'a pas la réputation d'un fort honnête homme. C'est lui que le feu roi employa pour déterminer M. le duc d'Orléans à épouser une fille de Mme de Montespan (c'est de Mlle de la Vallière qu'il veut dire), il y réussit, et a eu une bonne abbaye. M. le maréchal d'Uxelles le hait mortellement, et a dit plusieurs fois que c'était un fripon. »

Toutes les correspondances des mois de mai et de juin sont remplies de détails sur le voyage du czar Pierre le Grand à Paris, et l'on y trouverait plus d'une anecdote inédite. A chaque instant il est aussi question des querelles théologiques au sujet de la bulle *Unigenitus* et de la lutte entre le cardinal de Noailles, les jésuites, l'Université. Le grand seigneur piémontais est d'ordinaire très défavorable au pape, avec lequel son souverain avait de nombreuses difficultés en Sicile. Enfin, les moindres faits sont exactement relatés, comme l'acquisition à l'Anglais Pitt du fameux diamant qu'il laissa au Régent pour deux mil-

lions « après l'avoir voulu vendre au feu Roi pour sept. » Des tables fort complètes et quelques notes et appendices montrent tout le soin avec lequel la Commission royale accomplit un travail qui peut rivaliser avec les meilleures publications de documents historiques.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Étude sur l'Espagne, par A. MOREL-FATIO. Paris, Vieweg, 1888, in-8 de 244 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Morel-Fatio, regrettant que depuis assez longtemps nous nous soyons désintéressés de l'Espagne, a pensé qu'il serait bon de réveiller d'anciens souvenirs. A défaut d'un livre considérable qu'il nous promet sur la société castillane au seizième et au dix-septième siècle, il a voulu, en résumant quelques leçons publiques faites par lui, tenter, dès aujourd'hui, de raviver la mémoire de relations trop oubliées. Comment l'Espagne a été connue et comprise en France depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, tel est le sujet de la première de ses études. M. Morel-Fatio remonte aux lointaines époques où nos chevaliers et nos pèlerins franchissaient les Pyrénées, attirés, les uns par de belliqueuses entreprises, les autres par Saint-Jacques de Compostelle. Il nous montre ensuite des Espagnols guerroyant en France, comme ce Rodrigue de Villandrando dont Quicherat a si bien écrit l'histoire, comme ce Pero Niño dont les hauts faits semblent avoir été fort amplifiés par Diaz de Games. D'autres Espagnols venaient en France amenés par des fonctions diplomatiques, comme Fernando del Pulgar, ou attirés par le renom de l'Université de Paris, comme Fernand de Cordoue, dont la science profonde excita l'envieuse jalousie de nos plus fameux clercs. Ce va et vient entre notre pays et l'Espagne eut pour cette dernière contrée des résultats dont ses plus antiques monuments littéraires nous offrent la preuve. Mais si, dès le XIIIe siècle, nous apercevons au delà des Pyrénées des traces de notre influence, ce n'est guère qu'au XVIe siècle que nous voyons l'Espagne exercer une action sur nos idées et notre littérature. Il y eut alors engouement pour les écrivains castillans. On s'empressait de traduire et d'imiter leurs livres, on parlait leur langue plus qu'aujourd'hui nous ne parlons celle de nos voisins d'Outre-Manche. A cette vogue qui dura longtemps, nous avons dû deux chefs-d'œuvre, le *Cid* d'abord, plus tard *Gil-Blas*. Le romantisme remit à la mode l'Espagne dénigrée par Montesquieu et par Voltaire, une Espagne non telle qu'elle est, mais telle qu'elle aurait dû être suivant l'imagination de nos romanciers et de nos poètes. Le plus grand d'entre eux, Victor Hugo, « qui n'a jamais su que très peu d'espagnol » (p. 88) eut sa bonne part dans cette création fantastique. M. Morel-Fatio reconnaît, cependant, que *la Légende des siècles* offre quelques morceaux d'une inspiration his-

torique ; tel est, dit-il, le *Romancero du Cid* dans la seconde série de ces poèmes. En effet, on retrouve là le ton, l'aspect des anciens chants castillans et pourtant, là encore, ce nous semble, les erreurs, les anachronismes ne manquent pas. Ce n'est pas à don Sanche que Rodrigue eût adressé les diatribes mises par le poète dans sa bouche. Le Cid avait une grande affection pour ce prince et c'est à son successeur, don Alfonse, qu'il eût plutôt débité tant d'invectives. Le Rodrigue de Victor Hugo parle de son aïeul Gil de Bivar, point de Gil de Bivar dans la généalogie du héros. Du fameux cheval Babieca, Hugo a fait *Babieça*, parce qu'il avait besoin d'une rime à *remplaça*. Il invente des Niño Paz y Calvar, des Alvar Rambla. Il ose, ô profanation ! raser la barbe du Campeador, cette barbe vénérable dont le vieux poème parle avec autant de respect que nos chansons de geste de la barbe *florie* de Charlemagne. On ne ferait pas attention à ces erreurs ou à ces licences, si Hugo n'affichait pas pédantesquement une prétention constante à l'érudition, s'il se contentait d'être un très grand poète. Mais cette ostentation de science dans des préfaces, dans des notes, est faite pour provoquer et rendre excusables des investigations parfois malicieuses. On comprend donc très bien que vers la fin de son volume, M. Morel-Fatio se soit laissé ramener devant Victor Hugo par la curiosité de disséquer Ruy-Blas. Il a voulu savoir d'abord quelle était l'origine de ce drame, il l'a trouvée dans les *Mémoires de Madame d'Aulnoy;* mais Hugo a substitué à Marie d'Orléans une princesse de Neubourg, deuxième femme de Charles II. Quant aux bévues de détail, elles sont innombrables et souvent bien divertissantes. Nous ne croyons pas, du reste, que l'on puisse refuser à un auteur dramatique le droit de modifier ou même de profondément altérer l'histoire. C'est ce que Corneille a fait dans la plupart de ses tragédies, dans le *Cid* notamment ; c'est ce que tous ses successeurs, grands ou petits, ont fait de leur côté. Nous pensons aussi que l'auteur d'une œuvre d'imagination ne peut être sévèrement blâmé s'il a commis quelques erreurs de costume ou de couleur locale, comme on disait au temps du romantisme. M. Morel-Fatio n'est pas d'une opinion différente, lui qui plaisante si bien les critiques espagnols qui se mirent à éplucher les pièces de Beaumarchais pour y relever des inexactitudes de faits ou de noms. Il a le respect du génie, il admire profondément le poète et n'aurait pas songé à lui chercher querelle si des prétentions peu justifiées à la science et si l'engouement de trop naïfs fanatiques ne lui avaient causé une impatience qu'il n'est pas seul à ressentir. En devenant le commentateur du grand romantique, en voie de passer classique et d'être expliqué dans les écoles, il a fait une très bonne chose et une chose très amusante, il faut en convenir. Il était temps de montrer à de trop crédules enthousiastes qu'il ne faut pas prendre pour paroles d'Évangile les étalages d'érudition historique de

Victor Hugo. Que de fois, pour les besoins de la rime ou du rythme, il fabrique des noms baroques de villes et de personnes! Et de ces personnages imaginaires il parle avec un air de conviction, avec une assurance qui rappellent Don Quichotte décrivant l'armée du grand Pentapolin.

Entre la première partie de son livre et l'article final sur Ruy-Blas, M. Morel-Fatio a placé des recherches curieuses sur l'un des plus fameux romans espagnols, sur ce *Lazarillo de Tormès,* le chef-d'œuvre du genre picaresque. On fait généralement honneur de ce livre singulier à Diego Hurtado de Mendoza, mais M. Morel-Fatio montre que c'est à tort. *Es cosa de misterio,* comme le disait le curé de Don Quichotte à propos d'*Amadis,* dont on ne sait non plus à qui attribuer la réelle paternité. Et des doutes planent aussi sur l'auteur de la première partie de la *Celestina !* N'est il pas bizarre que les trois livres les plus célèbres de l'ancienne littérature castillane soient ainsi nés de pères inconnus ?

Espérons que M. Morel-Fatio ne tardera pas à donner une suite au volume dont nous avons vu trop rapidement se succéder les pages si variées, si pleines de recherches, et si agréables, disons-le hardiment, parce que la réputation de l'auteur est assez bien faite pour que cet adjectif ne cause aucun préjudice à son renom d'érudit. TH. P.

Étude sur les origines de la Sainte-Alliance, par E. MÜHLENBECK. Paris, Vieweg ; Strasbourg, Heitz, 1887, in-8 de XXII-332 p. avec un portrait de Mme de Krudener, d'après Angelica Kauffmann. — Prix : 7 fr. 50.

En recherchant les causes des événements marquants de l'histoire, on arrive fréquemment à découvrir au début les petitesses, les égarements, les défaillances de l'esprit humain, alors que les résultats y sont parfois si disproportionnés. Au lendemain de 89 et de 93, voir sortir des idées philosophiques et athées du XVIIIe siècle une formule de traité international fondée sur la sainte Écriture, sur la loi du Verbe du Très-Haut, sur la parole de vie ; entendre les héritiers de Catherine II, de Frédéric de Prusse, de Joseph II proclamer que « les préceptes de cette religion sainte, les préceptes de justice, de charité et de paix, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent, au contraire, influer directement sur les décisions des princes et guider toutes leurs démarches comme étant le seul moyen de consolider les institutions humaines et de remédier à leurs imperfections (p. 246), » voilà qui semble de prime abord devoir amener le triomphe définitif de ces incontestables vérités. Il n'en était rien, cependant, et l'étude de M. Mühlenbeck confirme qu'en dehors de la vraie Église il n'y a pas de constitution chrétienne des États.

Il est curieux de saisir sur le fait les origines de cette « Sainte-Alliance, » qui prétendait être chrétienne sans l'Église, et qui a été enfantée par les hallucinations des uns, l'imposture des autres, étonnant mélange de rêverie sentimentale, de sensibilité nerveuse, de sensualisme et d'intrigues, qui en ont été le péché originel. S'il n'était douloureux d'entendre profaner le nom de Dieu, de voir confondre avec la vérité une caricature de l'esprit mystique, on pourrait dire que l'*Étude sur les origines de la Sainte-Alliance* est un livre divertissant; mais il ne doit pas assurément être laissé entre toutes les mains.

La figure saillante du livre est celle de l'empereur Alexandre Ier. Tous ceux qui ont pénétré dans la haute société du Nord et du Nord-Est de l'Europe y ont remarqué des tendances soi-disant mystiques et l'amalgame de superstitions dévotes avec des passions généralement mal réprimées et même faiblement combattues. Ce courant n'est pas rare dans certaines familles princières où l'on trouve à chaque génération — et encore de nos jours — quelque membre pour le représenter. Alexandre Ier en fut l'un des plus saisissants, à coup sûr le plus intéressant modèle. M. Mühlenbeck trace de ce prince un excellent portrait dont tous les traits sont confirmés par l'histoire. On saisit sur le fait sa facilité d'engouement pour une Égérie qu'il lâche avec la même facilité dès que le joujou cesse de lui plaire. Sa bonne foi est, d'ailleurs, parfaite : il croit, sur le moment, à ce qui cause son enthousiasme ; il pleure, il médite ; il tire des saints Livres des textes qu'il applique aux circonstances personnelles de sa vie ; il prie, il rêve avec une égale conviction ; mais il n'aboutit et ne peut aboutir qu'à une ridicule parade de religiosité sentimentale inspirée par une muse également ridicule.

Cet adjectif nous paraît, en toute sincérité, la seule propre à qualifier Mme de Krudener, créature essentiellement égoïste et frivole, sans élévation d'esprit ni grandeur d'âme, sans dévouement, sans une juste idée du devoir ; se cherchant elle-même, voulant paraître et satisfaire une vanité puérile, après avoir cherché le bonheur dans des satisfactions vulgaires ; triste épouse et médiocre mère. C'est ce qui ressort, du reste, de la discrète ironie de M. Mühlenbeck, lorsque, en présence du rôle qu'elle a voulu jouer, il rappelle ses aventures de jeunesse, son manque de tenue, son roman de *Valérie,* la danse du châle, jusqu'à ses pérégrinations perpétuelles, son agitation nerveuse qui donne le vertige, ses alliances successives avec une multitude d'individus d'origine et d'allure suspectes, ses croyances douteuses dans le fond, autant que prestigieuses dans la forme.

L'auteur, protestant sans doute, semble lui-même étranger à toute croyance religieuse bien précise. La façon dont il parle du catholicisme démontre qu'il l'ignore, sans quoi il eût connu que, si les pro-

testants peuvent devenir « dissidents, » sans cesser d'être protestants, les quiétistes, les millénaires, les jansénistes, les convulsionnaires qu'il mentionne (p. XIV) cessent d'être catholiques du moment qu'ils deviennent dissidents. Il ne nous a été que plus agréable de rencontrer la note que l'auteur a insérée à la page 203, et qui concerne Mme de Swetchine. La seule âme droite et loyale, au milieu de cet essaim d'imaginations tourmentées, a trouvé la voie en entrant dans l'Église catholique.

Une vérité ressort de ce livre troublant mais instructif. Il ne suffit pas de proclamer des principes aussi justes et aussi élevés que ceux qui se trouvent dans ce protocole d'Aix-la-Chapelle, principes que je m'attache à rappeler et à préconiser partout : il faut autre chose. Les paroles du grand-prêtre Joad sur Jéhu s'appliquent à ces souverains, à leurs ministres, à leur muse, venant offrir

Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir.

Leur pléïade indigeste

..... N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures.

A. D'AVRIL.

La Péninsule des Balkans. *Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Roumélie, Turquie, Roumanie*, par E. DE LAVELEYE, 2e édition. Bruxelles, Muquardt ; Paris, Alcan, 1888, 2 vol. in-12. — Prix : 10 fr.

Sous le bénéfice de quelques réserves, nous avons fait ressortir ici même (t. XLVII, p. 52), la valeur incontestable de l'ouvrage dont la 2e édition vient de paraître. Il s'est passé depuis 1886 des événements très graves en ces pays troublés ; l'auteur en donne un récit abrégé mais exact par une nouvelle préface. M. de Laveleye, dans l'intérêt de la paix générale et au point de vue des populations dont la destinée est en jeu, conclut à la formation, pour toute la péninsule, d'un lien fédératif, laissant aux autonomies particulières toute la liberté compatible avec les nécessités de la défense commune contre les compétitions de certaines grandes puissances. Et il a parfaitement raison. Le système des *hands off* (à bas les mains), de M. Gladstone est le seul à recommander, ne fût-ce qu'au point de vue du droit, dont il faut tenir compte avant tout. C'est le mode que nous avons toujours soutenu par la plume et pratiqué. Nous sommes heureux de le voir appuyer avec une réelle autorité par M. de Laveleye.

A. D'AVRIL.

La Russie et l'Europe. *Coup d'œil sur le monde slave comparé au monde germano-romain sous le rapport de civilisation et de politique*, par NIC. DANILEWSKI. 3e édit. Saint-Pétersbourg, 1888, in-8 de XXXVIII-557 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a des livres dont la valeur intrinsèque ne justifie pas les succès

retentissants qu'ils obtiennent auprès du public, et dont pourtant on ne saurait se détourner avec indifférence. De ce nombre est, à notre avis, l'ouvrage du feu Danilewski, écrit en russe et édité par M. Strahov, son admirateur, et, comme lui, partisan déclaré du panslavisme. Ce dernier mot explique le vif intérêt excité par *la Russie et l'Europe* lors de sa première apparition, il y a juste vingt ans, et qu'il ne manquera pas de raviver aujourd'hui parmi les peuples slaves, grâce à l'aliment abondant qu'y trouveront leurs aspirations nationales, grâce aussi à ce qui se prépare dans la presqu'île des Balkans, toujours agitée, toujours grosse d'orages.

Dire avec M. Strahov que le livre de Danilewski nous révèle une « nouvelle théorie d'histoire universelle, » c'est assurément pousser trop loin la louange; mais l'éditeur reste dans le vrai en disant que nous avons là un véritable code de panslavisme, un catéchisme panslaviste. Personne, en effet, avant Danilewski, n'a exposé la théorie des panslavistes avec tant de méthode et d'ampleur, tant de franchise et d'originalité. Naturaliste passionné, auteur d'une quantité d'écrits sur la pisciculture, objet de ses études favorites, et d'un grand ouvrage en deux volumes critiques sur le darwinisme — le meilleur de tous ceux qu'il a laissés, quoique inachevé — il a appliqué à l'histoire universelle les lois qui régissent le développement du monde matériel avec ses types divers de la race humaine, et il a établi, en conséquence, autant de types historiques de civilisation, foncièrement distincts les uns des autres, se développant librement dans une succession progressive.

C'est encore dans les règnes de la nature qu'il aime à prendre les images et les analogies dont il charge son style, souvent diffus et plein de digressions. Ainsi, pluralité des types historiques de civilisation, au lieu d'un type unique, universel ; développement isolé de chacun d'eux à la place d'un développement historique commun à tous, tel est le fond de cette théorie. De la sorte, la Russie, y compris les autres pays slaves, forme un type historique tout à fait différent du type germano-romain, ayant chacun une civilisation distincte. On le voit, c'est le principe des nationalités poussé à son extrême, principe de séparatisme conforme au schisme, mais que l'Évangile condamne autant que l'histoire. Ce qui paraît le plus clair dans toute cette théorie, c'est la réalisation pratique du panslavisme sous forme d'une confédération placée sous l'hégémonie de la Russie et composée des royaumes suivants : 1° empire russe avec la Galicie; 2° royaume bohémo-moravo-slovaque; 3° royaume serbo-croato-slavène ; 4° royaume de Pologne réduit à ses frontières naturelles ; 5° Constantinople avec les pays longeant de deux côtés le Bosphore, la Propontide et les Dardanelles; 6°-8° royaumes de Roumanie, de Grèce et de Hongrie.

L'auteur croit fermement à l'avènement prochain de l'« unité slave »,

sous une forme ou sous une autre, mais non sans une lutte des deux races, européenne et slave, lutte inévitable, résultant de la marche historique du genre humain. On devine que, sous sa plume, le monde slave sort victorieux du conflit : les Empires turc et autrichien disparaissent, pour faire place au nouvel Empire slave, ayant Constantinople pour capitale avec cent quarante millions d'habitants! Et voici les conséquences de cet événement : la question d'Orient tranchée pour toujours, les vœux de chaque peuple appartenant à la Confédération pleinement satisfaits, l'équilibre européen rétabli et la paix générale assurée.

L'idée d'une fédération slave n'est point neuve; ce qui lui donne ici un cachet de nouveauté, c'est le principe d'où Danilewski la fait dériver et sur lequel repose l'ensemble de sa théorie des types historiques. En vertu de ce principe fondamental, la race slave, représentée surtout par la Russie, porterait en elle-même des germes féconds d'une culture morale et sociale qui lui est propre, supérieure à la civilisation de l'Europe, et dont aucune force humaine ne peut désormais arrêter l'expansion. Ajoutez que, loin de l'imposer au reste de l'Europe, ainsi que le font d'autres panslavistes, il la déclare, au contraire, incompatible soit avec la civilisation européenne, soit avec celle des autres races historiques des temps passés.

Il serait superflu d'insister sur les défauts manifestes du système construit sur un principe arbitraire, inadmissible. On peut, en outre, simplement nier que la Russie, ou la race slave, possède les germes d'une civilisation à part, dont elle aurait déjà porté des fruits variés. L'erreur capitale de Danilewski, ainsi que des autres panslavistes, consiste dans la notion absolument erronée qu'ils se forment de l'Église de Jésus-Christ, de sa divine constitution, de son esprit et de son passé; de là leur fausse persuasion que le catholicisme est une forme profondément altérée de la religion chrétienne, et qui dégénéra en protestantisme, son extrême opposé, tandis que la véritable foi s'est conservée intacte dans la race slave, principalement chez les Russes, et ne saurait être séparée de la nationalité slave. D'où il résulte, par exemple, qu'un Russe ou un Bulgare orthodoxe, en devenant catholique, cesse d'être Slave, ou bien que les Croates, les Tchèques, les Polonais ne sont pas de vrais Slaves parce qu'ils sont catholiques. A de semblables paradoxes dont le livre fourmille, la meilleure réponse à donner, c'est la remarque que l'auteur lui-même a ajoutée en marge, à plusieurs endroits de son exemplaire : « Ce que j'ai écrit ici n'a pas de bon sens. »

J. Martinov.

Nouvelle Biographie normande, par Mme N.-N. Oursel. Paris, A. Picard, 1886-1888, 3 vol. gr. in-8 de XI-507-7, 583-2 et IV-164 p. — Prix : 40 fr.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis la publication des derniers travaux de bio-bibliographie normande : le *Manuel du bibliographe normand,* de Frère, date de 1858, la *Biographie normande,* de Lebreton, remonte à 1861 ; il n'était donc pas inutile d'entreprendre la composition d'un nouveau recueil de ce genre. Après de longues hésitations, fort illégitimes d'ailleurs, Mme Oursel s'est décidée, sur les conseils d'amis éclairés, à livrer à la publicité de modestes feuilles volantes qui, depuis une dizaine d'années, « se rangeaient le plus prosaïquement du monde dans un carton à laines. » La *Nouvelle Biographie normande* renferme plus de six mille cinq cents notices ; elle réalise un progrès notable, puisque les trois volumes de Lebreton n'en contiennent que deux mille huit cents environ. Mme Oursel expose elle-même dans sa préface « le plan aux limites rigoureuses » qu'elle a adopté : « Mon seul but, dit-elle, était d'être utile ; or pour y parvenir, il fallait citer tout, sans exception (volontaire du moins), tous les auteurs, tous les ouvrages » (p. IV). Ajoutons que l'on a systématiquement laissé en dehors de ce cadre des savants remarquables, auteurs de travaux sur la Normandie, qui ont passé la majeure partie de leur existence dans cette province, mais n'en sont pas originaires. Nous sommes donc fixés sur le plan suivi par Mme Oursel ; voyons maintenant comment la tâche difficile qu'elle s'est imposée a été remplie.

Il eût été préférable de classer les notices concernant plusieurs personnages portant le même nom d'après les prénoms de ces personnages, système très commode pour les recherches, et non pas d'après l'ordre chronologique, qui n'offre dans ce cas aucun avantage. De même dans l'indication des ouvrages, l'ordre alphabétique des titres est encore le meilleur ; toutefois, la bibliographie formant la suite logique de la notice qui la précède et le développement de la biographie de l'auteur, nous acceptons volontiers l'ordre chronologique. Malgré ses inconvénients, nous ne désapprouverons pas le système qui consiste à réunir après le titre de chacun des recueils périodiques auxquels l'auteur cité a collaboré, les diverses notices qui en sont extraites ; on évite ainsi des répétitions. Il eût été bon dans ce cas d'imprimer le titre de ces publications périodiques en caractères spéciaux, afin qu'on pût les distinguer plus aisément, et aussi de les classer dans un ordre déterminé. Pourquoi n'avoir pas indiqué exactement les recueils qui renferment un très grand nombre de Mémoires de M. Léopold Delisle, Mémoires dont les tirages à part sont seuls mentionnés ? L'indication qui termine la notice est trop vague pour être de quelque utilité. Plusieurs de ces Mémoires sont très rares ; on se les procure

difficilement dans le commerce, et dans ce cas à quoi servira la bibliographie de Mme Oursel?

De même les revues qui ont eu la primeur des notices remplissant la moitié des listes bibliographiques sont-elles toujours indiquées? Il est permis d'en douter : les *Recherches sur la paroisse et sur l'église de Saint-Pierre-de-Monsort,* de M. l'abbé Antoine (t. I, p. 15), sont extraites de la *Revue historique et archéologique du Maine.*

Les notices biographiques se réduisent à l'énumération des titres de chaque personnage et ne rappellent en rien les renseignements parfois très précieux que l'on trouve dans la *Nouvelle Biographie générale.* « Il est scabreux, dit Mme Oursel, de parler des vivants que chacun connaît, peut juger. » Est-ce à la crainte, exprimée dans ces lignes, qu'est due la concision des articles de la *Nouvelle biographie normande.* Vapereau a été plus hardi dans son *Dictionnaire des contemporains* et eût pu servir de modèle au moins à ce point de vue. Mais Guillaume le Conquérant n'est pas un contemporain et par conséquent Mme Oursel eût pu, sans crainte, nous donner sur le célèbre duc normand autre chose qu'une notice de dix lignes tirée de la *Patrologie latine* de Migne et de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre,* d'Augustin Thierry. Guillaume, bénédictin de Jumièges, était-il normand? C'est probable, mais la question est encore douteuse et il eût fallu le dire (t. I, p. 438), sans toutefois exclure ce chroniqueur de la *Nouvelle Biographie normande.* Parler de la famille d'Estouteville uniquement d'après Moréri est insuffisant : le cardinal d'Estouteville méritait plus d'attention. « Il doit y avoir, il y a des lacunes, » dans la *Nouvelle Biographie normande,* dit l'auteur dans sa préface. Nous lui en signalerons quelques-unes. Est-ce que Alexandre Bigot, baron de Monville, né très probablement à Rouen, le 19 novembre 1607, et mort dans la même ville en mars 1675, n'était pas digne de figurer à côté d'Émery Bigot; il a cependant laissé des Mémoires édités il y a quelques années par la Société de l'histoire de Normandie, Mémoires que Mme Oursel a indiqués dans la notice consacrée à l'éditeur, M. le comte d'Estaintot, mais d'une manière si incomplète, qu'il n'est pas inutile d'en reproduire ici le titre exact : *Mémoires du président Bigot de Monville sur la sédition des nu-pieds et l'interdiction du Parlement de Normandie en 1639* (Rouen, 1876, gr. in-8 de XXXIII-381 p.). Albert de Mandrot, né au Havre en 1807, a publié plusieurs romans sous le pseudonyme de Georges de Montar. Nous trouvons mentionnés dans le tome X du *Catalogue de la librairie française* de Lorenz, quelques Normands qui ne figurent pas dans l'œuvre de Mme Oursel, notamment M. Honoré Laboulaye, né à Saint-Aubin de Bonneval (Orne), en 1818; M. Gustave Le Poitevin, procureur de la République à Ussel, né à Cherbourg en 1856, et auteur d'importants travaux de jurisprudence; M. Le Roy de Sainte-Croix, archéologue, né à Sainte-Croix-sur-

Buchy (Seine-Inférieure), en 1834, etc. La plupart des travaux de ces personnages n'intéressent pas la Normandie, mais il y en a beaucoup d'autres dans le même cas, et que l'on trouve cependant dans la *Nouvelle Biographie normande*. La bibliographie des articles Néel (Louis), Caillebotte, Postel, Bizet (Paul) est incomplète. Ajoutons que la notice consacrée à M. Paul Bizet contient un renseignement erroné : son *Étude géologique et paléontologique sur le Perche-Ornais*, annoncée comme ayant paru en 1885 (in-8, avec cartes), ne doit être publiée qu'en 1888 dans le *Bulletin de la Société géologique de Normandie*.

Les inexactitudes que nous avons signalées dans la *Nouvelle Biographie normande* seront aisément rectifiées dans la prochaine édition; mais dès maintenant cet ouvrage est un manuel utile à consulter pour les bibliographes. Les travaux de ce genre demandent de si longues recherches que nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître que Mme Oursel est arrivée à un beau résultat et nous espérons qu'elle ne s'en tiendra pas là. Beaucoup de lacunes ont déjà été comblées dans le 3e volume contenant un 1er supplément; avec quelques renseignements complémentaires et un peu plus de méthode dans la mise en œuvre elle pourra offrir aux érudits un répertoire qui lui vaudra des éloges que nous sommes prêts à lui adresser dès maintenant pour son heureux début.

Ach. Le Vavasseur.

Sceaux gascons du moyen âge, publiés pour la Société historique de Gascogne, par la Commission des archives historiques, 1re partie. Paris, Champion, 1888. in-8 de 196 p. — Prix : 8 fr.

Cette publication forme le 15e fascicule des *Archives historiques de la Gascogne;* elle contient la description des sceaux de cette province, qui émanent du clergé, des rois de Navarre et des grands feudataires. La seconde partie comprendra les seigneurs, les justices, les villes, les bourgeois, et un supplément. Ce recueil, très utile, donne le dessin exact de chacun des deux cent trente-neuf sceaux qui ont pu être retrouvés, avec une notice sur le personnage dont ils portent le nom; ces notices sont rédigées sous une forme claire et succincte. Il aurait été à désirer que, pour plusieurs d'entre eux, on donnât quelques détails sur les types, ainsi que la description héraldique des blasons ; nous constatons aussi que par suite d'erreurs dans la mise en pages, il se trouve des sceaux qui sont renversés. Une introduction, de vingt-sept pages, est curieuse à lire. L'auteur cherche à y démontrer, contrairement à l'opinion soutenue par quelques auteurs, que pendant la guerre de Cent ans ce fut la noblesse qui prit la part principale à la délivrance de la France; que la bourgeoisie et le peuple ne se mêlèrent qu'avec une grande tiédeur au mouvement patriotique dont le but était de chasser l'invasion étrangère.

Les recueils méthodiques de sceaux sont très précieux, et nous faisons des vœux pour que l'exemple de la Commission des archives historiques de Gascogne trouve de nombreux imitateurs dans nos anciennes provinces.

A. DE B.

L'Imprimerie, les imprimeurs et les libraires à Grenoble du XVe au XVIIIe siècle, par EDMOND MAIGNIEN, conservateur de la bibliothèque de Grenoble. Grenoble, A. Gratier, 1886, in-8 de CXIV-606 p. — Prix : 12 fr.

Le gros et important volume que M. Maignien vient de publier sur l'imprimerie à Grenoble n'est pas le premier travail consacré à la propagation de cet art en Dauphiné. Des amateurs érudits, tels que Colomb de Batines et M. Chaper, ont déjà élucidé quelques points délicats, mais l'œuvre d'ensemble restait à faire, et M. Maignien a fort bien tiré parti de tous les documents qu'il a rencontrés.

L'imprimerie fut introduite en 1490 à Grenoble, par Étienne Forest ; les impressions grenobloises du XVe siècle sont au nombre de quatre ; l'une d'elles est d'une insigne rareté (c'est le *Missel à l'usage de l'Église de Grenoble*), puisque le seul exemplaire connu est celui de la bibliothèque publique de Grenoble. Sur la question des incunables, il n'y a donc rien de nouveau dans ce volume. Par contre, la bibliographie des impressions grenobloises pour les trois siècles suivants, dressée avec un soin minutieux, est remplie d'indications nouvelles et de renseignements précieux. A l'aide de documents d'archives, des bibliothèques publiques et privées, M. Maignien est arrivé à constituer une série de 1,464 ouvrages sortis des presses grenobloises jusqu'à l'année 1788, terme assigné à ses recherches. Dans ce chiffre de 1,464 sont comprises les nombreuses brochures, pamphlets et écrits de circonstance qui se sont multipliés en Dauphiné, surtout à partir de l'avènement de l'abbé Le Camus à l'épiscopat. Si, à ce point de vue, M. Maignien n'est pas complet, on peut dire qu'il n'a rien négligé pour l'être et que sa publication est véritablement définitive.

Mais, puisque le bibliothécaire de la ville de Grenoble voulait appliquer à son profit cette devise d'un vieil imprimeur « De mon mieulx, » pourquoi a-t-il laissé de côté quelques petits renseignements qui avaient leur intérêt dans une publication de ce genre, et qui eussent même rompu quelque peu la monotonie obligatoire de toute liste bibliographique ? Pourquoi, par exemple, n'a-t-il pas mentionné la proposition de cet imprimeur de Montélimar, qui, au mois d'avril 1591, alors que la ville de Grenoble n'avait plus d'imprimeur depuis trente ans, offrit ses services au Conseil, à condition qu'il recevrait une subvention et serait exempté du paiement des tailles ? La Ville refusa, mais, sans doute prise d'un remords, elle accueillit plus favorablement,

le 31 mai 1592, la proposition de Guillaume Verdier, qui, bien que plus exigeant, devint imprimeur de la ville. (Archives munic. de Grenoble, BB 43 et 44).

M. Maignien n'a pas parlé non plus de la proposition d'un Lyonnais, Antoine Blanc, auteur-imprimeur à Genève, faite à la ville le 11 mars 1594. Si ses offres furent repoussées, cet imprimeur revint sans doute à la charge peu d'années plus tard, puisqu'on le trouve installé comme imprimeur à Grenoble, à partir de 1599. (Archives munic. de Grenoble, BB 47.) M. Maignien aurait pu dire aussi que la ville ne soldait pas très vite les travaux d'impression qu'elle faisait exécuter : témoin la réclamation que lui adressa, le 2 décembre 1676, le sieur Robert Philippe, imprimeur, chargé par la ville d'imprimer la *Relation de l'entrée de la duchesse de Sault,* décrite à la page 644 du volume. (Archives munic. de Grenoble, BB 113.)

Enfin, M. Maignien aurait pu nous dire que l'*Oraison funèbre du très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis-Philippe, duc d'Orléans,* imprimée en 1786, chez Giroud, à Grenoble (nº 1403 du Catalogue), a été tirée à 1,000 exemplaires, et a coûté à la ville 351 livres; que, par suite, chaque exemplaire revenait à 7 sous. (Archives munic. de Grenoble, AA 50.)

Ces légères omissions n'enlèvent rien au mérite réel de l'ouvrage, véritable monument élevé à la typographie grenobloise, orné de bois anciens et de fac-similés de signatures qui en augmentent le prix aux yeux des bibliophiles.

H. STEIN.

BULLETIN

Conseils aux jeunes filles et aux jeunes femmes, par MATHILDE BOURDON. Paris, H. Gautier, 1888, in-12 de 192 p. — Prix : 2 fr.

Le titre du livre dit ce qu'il est : une série de conseils dont jeunes filles et jeunes femmes pourront tirer un réel profit : il y est question des livres qu'on peut lire, des comptes qu'on doit tenir, de la façon dont on cause en famille ou dont on fait les honneurs de son salon, des jours où l'on reçoit, et de beaucoup d'autres choses très pratiques et par conséquent très utiles. Tout cela est écrit simplement, et dénote une bonne éducation et un grand bon sens, qualités qui ne surprendront aucune des nombreuses lectrices de Mme Bourdon. Notons que Mme Bourdon n'aime pas les monologues dans les salons, et s'efforce d'en détourner les jeunes filles : excellent conseil entre tant d'autres, et que nous voudrions bien voir suivre par toutes les jeunes filles et jeunes femmes du monde. Le monologue supprimé ! Quel doux rêve ! Espérons que le livre de Mme Bourdon produira ce bon résultat, en même temps que beaucoup d'autres, qui sont d'ailleurs bien plus importants.

P. TALON.

Réflexions diverses, par P. BRANDA. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875 à 1887. 7 vol. in-12 de 116, 90, 91, 161, 128, 140 et 105 p. — Prix : 7 fr.

M. Branda voyage beaucoup; en voyage il réfléchit beaucoup, et de temps

en temps, de ces réflexions accumulées, il forme un petit livre, qu'il laisse sur la rive de France comme un souvenir de son dernier voyage. De 1875 à 1887, il en a pondu sept, où il se montre protestant convaincu, peu sensible aux grâces de Jules Simon et à la faconde de Gambetta, antijacobin, ennemi des insurrections et de l'Université, mais surtout constamment et fiévreusement sectaire : il y a beaucoup de choses et de gens qu'il déteste, mais nulle chose autant que l'Église catholique en général, et personne autant que les Jésuites en particulier, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'avoir constamment à la bouche les mots de paix et de charité. Contre le catholicisme et les Jésuites, tout lui est arme, même la banalité, même le mensonge, et il ne recule pas devant les historiettes odieuses, quelquefois obscènes, qui traînent dans les almanachs de la goujaterie anticléricale. De ces choses-là, bien entendu, je ne citerai rien : mais je veux pourtant donner quelques réflexions de cet homme d'esprit, ayant soin de choisir parmi celles qui peuvent se réimprimer. Il y en a de très fortes, par exemple : « Le catholicisme d'aujourd'hui c'est le paganisme moins la poésie; » ou c'est « la superstition organisée; » ou encore « l'Évangile retourné. » Les Jésuites sont « les mamelucks de la France. » « Jésus était anticlérical. » « V. Hugo est l'incarnation de la conscience. » « Henri V a débourbonnaillé la France. » Ailleurs, il compare le duc de Broglie (celui du 16 mai) à Robespierre! et nous raconte que « saint Antoine se fit enfouir! » On n'est pas plus spirituel. Mais il est quelques-unes de ses réflexions qu'il faudrait enchâsser dans l'or, et que je suis particulièrement heureux de signaler au public, dans l'année illustrée par Wilson et Mme Limousin : « Les hommes de devoir rallieront tôt ou tard la République; les hommes de joie et les hommes de proie, l'Empire. — La faveur, c'est la Monarchie; le concours, c'est la Démocratie! — Les filles et les cléricaux demandent l'Empire à grands cris. — Ce testament sera cassé probablement, parce qu'il renferme des legs pour la fondation d'écoles laïques. » On le voit, il n'est pas possible de parler avec plus d'à-propos. Aussi, je conseille à M. Branda, qui a l'habitude des réflexions, d'y réfléchir à deux fois avant de publier une nouvelle série.

P. Talon.

Histoire d'un bloc de houille, par H. Bouron, ingénieur des arts et manufactures, et Fernand Hue. Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-8 de 187 p., orné de grav. — Prix : 0 fr. 65.

Les auteurs supposent qu'une dizaine d'élèves de l'école Bertholet font un voyage d'instruction à Rive-de-Gier, où un ancien élève du même établissement, aujourd'hui ingénieur, leur sert de cicerone. Tout d'abord ils descendent dans la mine de houille où ils étudient l'extraction sous ses divers aspects; on leur montre ensuite le fonctionnement des moteurs, les dangers que courent les mineurs, leurs habitations et leur genre de vie. La deuxième partie du livre est consacrée à des détails sur les diverses utilisations de la houille : la production du gaz à éclairage et du coke, les engrais chimiques à base d'ammoniaque, le goudron, les asphaltes, la benzine, l'aniline, la fuchsine, l'acide phénique. Ces notions scientifiques sont généralement exposées avec clarté et sans aridité ; toutefois, le chapitre relatif au compteur à gaz est un peu diffus et les gravures, qui devraient être d'un grand secours pour le lecteur, remplissent mal leur but parce que leurs lettres ne correspondent pas à celles du texte. Dans son ensemble, l'ouvrage est instructif et peut être mis entre toutes les mains.

Comte de Bizemont.

Divertissements dramatiques et moraux au pensionnat, par CLARY O'ZEMPRI. Tournai et Paris, Casterman, 1888, in-12. — Prix : 3 fr.

Ce petit livre n'est qu'une collection de brochures ayant chacune sa pagination spéciale et comprenant : la première, une comédie en trois actes, intitulée : *Rose-Marie, ou l'Incendie de Londres en 1666*, et traduite de lady Fullerton ; la deuxième, une adaptation d'une comédie en cinq actes du P. Weissenhofer, intitulée : *la Bergère de Lourdes* ; la troisième, un drame en trois actes, imité de l'œuvre d'un bon chanoine, qui a pour titre *Gaudentia ;* la quatrième enfin, un monologue imité de l'allemand de Roderich Benedix et intitulé : *la Grand'mère*, et une comédie en deux actes : *Daniella,* qui a la même origine. Clary O'Zempri ne fait donc qu'adapter, imiter ou traduire, et nulle part ne nous donne une œuvre originale : peut-être y aurait-il lieu, avant de faire jouer ces pièces, d'en revoir un peu le style, qui ne m'a pas paru toujours très correct. Toutes ces pièces sont d'ailleurs touchantes, très morales, dramatiques même ou amusantes, suivant les circonstances, et pourront être utilisées dans les pensionnats de jeunes filles, qui trouveront à leur représentation autant d'édification que d'intérêt.

P. TALON.

Précis d'un cours de littérature. *Genres en prose,* par CH. URBAIN. Lyon, Vitte et Perrussel; Paris, Lecène et Oudin, 1888, in-12 cartonné de VI-360 p. — Prix : 2 fr. 75.

Je ne sais si M. Urbain ne se fait pas quelque illusion quand, dans sa préface, il se flatte de l'espoir que son livre contribuera à la formation de l'intelligence et du cœur des jeunes gens. Je rends sans doute justice à la somme considérable de travail que représente ce petit volume, et je reconnais que l'auteur a, du mieux qu'il a pu, semé des idées générales presque toujours justes et excellentes. Mais son livre n'en a pas moins le caractère d'un manuel très sommaire. Et d'ailleurs comment passer en revue, dans l'espace de deux cent cinquante pages, les auteurs en prose de tous les temps et de tous les pays, sans que l'ouvrage tourne à une nomenclature forcément un peu sèche et aride? Aussi je recommande moins ce livre aux élèves, à qui, trop complet et trop sommaire à la fois, il peut servir mais non suffire, qu'aux professeurs des collèges et des séminaires, à tous les travailleurs, qui, vivant isolés, loin des bibliothèques et des hommes lettrés, n'ont aucune indication première pour se guider dans leurs études. Ils trouveront dans ce tout petit livre des tableaux bien faits (et où il y a relativement peu de lacunes), des grands écrivains anciens et contemporains, français et étrangers, avec la très précieuse liste des *Auteurs à consulter*. A feuilleter ces tableaux on entrevoit tout de suite je ne sais combien de travaux à entreprendre et l'on a déjà les premières indications nécessaires pour se mettre à l'œuvre. C'est assez faire l'éloge de ce volume, d'où je regrette seulement de voir exclus le théâtre et le roman, qui appartiennent pour beaucoup plus que moitié aux « genres en prose. » Peut-être aussi dans les quelques modèles du genre oratoire que l'auteur a cru devoir citer en appendice, peut-on s'étonner de voir figurer, entre deux beaux discours de Lamartine et de Mgr Dupanloup, quelques plaidoyers de cours d'assises singulièrement emphatiques et déclamatoires.

GABRIEL AUDIAT.

Nouveaux choix de compositions françaises. *Sujets et modèles.* Deuxième série. Paris, Baltenweck, 1888, in-12 de 403 p. — Prix : 3 fr.

Nous avons annoncé et recommandé à nos lecteurs (t. LII, p. 458) la

première série de ce recueil. Nous annoncions en même temps la publication prochaine de la deuxième série : elle vient de paraître. Peut-être mérite-t-elle d'être mieux accueillie encore que la première, parce que tous les sujets — et le livre en compte soixante-treize — sont empruntés à l'histoire moderne, et par conséquent nous touchant de plus près, présenteront en général plus d'intérêt. Ce nouveau volume offre d'ailleurs une grande variété, car ses sujets embrassent toutes les époques et toutes les nations de l'histoire moderne et même contemporaine, et revêtent les formes littéraires les plus diverses. Inutile d'ajouter que l'inspiration en est constamment chrétienne, et que par conséquent il se recommande particulièrement aux établissements d'enseignement libre, où la religion garde la place que nos pères leur avaient donnée. Le livre est tout entier d'une lecture fortifiante, propre à élever les âmes et à former de bons chrétiens et de bons Français.

P. Talon.

Buffon, par H. Lebasteur. Paris, Lecène et Oudin, in-8 de 237 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le *Buffon,* de M. Lebasteur, fait partie de la collection des *Classiques populaires,* éditée par H. Lecène et H. Oudin, dont nous avons déjà signalé plusieurs volumes à nos lecteurs. Il est fait de façon à ne pas déparer la collection. Après avoir résumé la vie de son héros, l'auteur nous fait connaître les diverses parties de son œuvre : *l'Histoire naturelle, les Époques de la nature,* et *le Discours sur le style.* Conformément au plan de la collection, il ne se contente pas d'analyser ces ouvrages. Il en donne aussi de larges extraits, généralement fort bien choisis, qui mettent le lecteur en contact direct avec l'illustre écrivain, et le lui font aussi bien mieux connaître. Dans ces analyses et dans ces extraits apparaissent très nettement les convictions spiritualistes de Buffon, comme aussi son très grand respect pour les choses révélées : l'auteur a bien fait de les faire ressortir. Que n'a-t-il effacé les compliments, purement littéraires d'ailleurs, qu'il accole en deux passages aux noms de Béranger et de Renan ? Quand on est amené à citer ces noms dans un livre destiné à l'enfance, une protestation ou tout au moins une explication est nécessaire : il ne me semble pas possible qu'on se borne à leur faire des compliments. Sauf cette réserve, je reconnais le mérite du livre, qui nous épargne la peine de feuilleter les nombreux volumes de l'œuvre de Buffon, tout en nous faisant goûter ce qui s'y trouve de meilleur, et nous évite tout le travail, ne nous laissant que du plaisir.

P. Talon.

Portraits de maîtres, par Emmanuel des Essarts. Paris, Perrin, 1888, in-12 de XIII-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. des Essarts nous donne quelques portraits et un certain nombre de simples esquisses, car les études sur Sainte-Beuve, Michelet, Théophile Gautier, Victor Hugo, sont trop incomplètes, et nous font voir ces personnages sous un point de vue trop spécial et trop restreint pour mériter la qualification de portraits. Au contraire, Chateaubriand, Lamartine, Vigny, George Sand, Béranger, Laprade et Quinet, nous sont présentés en pied et d'ensemble dans des tableaux d'un beau coloris, mais d'un dessin un peu banal bien qu'assez précis ; j'ajoute que plus d'une fois je trouve que le peintre a bien flatté ses modèles et s'est abstenu avec un soin qui nuit à la vérité de sa peinture, de marquer les difformités ou tout au moins les défauts dont quelques-uns étaient affligés. Sans doute, on

peut dire du bien, et beaucoup même, de Vigny, de Sand, de Béranger, de Michelet, de Gautier, de Quinet et de Victor Hugo ; mais à condition de ne pas oublier les réserves nécessaires recommandées par la morale, le bon sens et le bon goût. Or, ces réserves sont absentes ou à peu près de l'œuvre de M. des Essarts, trop hugolâtre d'ailleurs pour conserver vis-à-vis de son idole et des demi-dieux qui l'entourent l'indépendance de son jugement. Classer Victor Hugo, Michelet et Quinet au premier rang des hommes qui ont ignoré les palinodies et dédaigné la popularité facile, cela fera toujours rire, et M. des Essarts devra s'en garder, comme aussi de quelques autres excès encore, s'il veut obtenir au regard des hommes de goût l'autorité à laquelle son talent lui donne droit. Il y a aussi de ci de là quelques banalités sur le « parti clérical, » les « journaux soi-disant religieux, » les « esprits étroits » et les « ultramontains fanatiques, » dont devrait se garder un homme d'esprit. Les portraits de Chateaubriand et de Lamartine, et jusqu'à un certain point ceux de Vigny et de Laprade, sont fort remarquables. Dans son ensemble, et malgré ses défauts, le livre est intéressant. On y trouve peu de choses neuves, mais en revanche beaucoup de vie, de chaleur et d'éclat. C'est un livre brillant plutôt qu'un beau livre.

P. Talon.

Lapérouse, *récit de son voyage. Expéditions envoyées à sa recherche. Le Capitaine Dillon. Dumont d'Urville. Reliques de l'expédition.* Édition du Centenaire, par Gabriel Marcel. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1888), in-18 de 212 p., orné de grav. et d'une carte. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que, le 20 avril dernier, la Société de géographie de Paris a célébré le centième anniversaire de la mort de Lapérouse. Cet hommage rendu à la mémoire de l'une des gloires de la marine française devait naturellement susciter la publication d'un nouveau récit de sa mémorable campagne et de sa fin tragique. M. Gabriel Marcel, bibliothécaire à la section de géographie de la bibliothèque nationale, avait toute compétence pour se charger de cette tâche, et il faut convenir qu'il s'en est acquitté d'une manière satisfaisante. A la vérité, le volume qu'il vient de faire paraître ne met au jour aucun document nouveau ; ce n'est guère que l'analyse des relations officielles des voyages de Lapérouse, de d'Entrecasteaux, de Dillon et de Dumont d'Urville; mais cette compilation a été habilement faite; les événements sont présentés de manière à exciter l'intérêt; les points demeurés obscurs dans ce grand drame maritime sont discutés avec science. On peut s'étonner cependant qu'en rectifiant l'erreur de Dillon qui appelle Malicolo l'île de Vanikoro, où Lapérouse a fait naufrage, l'auteur n'ajoute pas que le nom de Malicolo appartient à une autre île, située plus au sud et faisant partie du groupe des Nouvelles-Hébrides. Mais il y a un autre reproche plus sérieux à lui faire. Lapérouse ne se piquait pas de religion ; il pratiquait l'élégant scepticisme alors à la mode et se rangeait volontiers parmi les admirateurs de Voltaire et de Rousseau; aussi ne peut-on s'étonner qu'aux éloges qu'il n'a pu refuser aux vertus des missionnaires catholiques, il ait mêlé quelques critiques; il y a lieu, en tout cas, de croire que le général Milet-Mureau, l'historiographe officiel de l'expédition, écrivant en pleine Révolution, a exagéré ces critiques, tout en atténuant les éloges; mais il est regrettable que M. Gabriel Marcel ait cru devoir encore accentuer cette note en accusant Lapérouse d'être imbu de préjugés « dont nous n'avons pu nous dépouiller qu'au prix d'une longue révolution. » D'après notre auteur, les missionnaires catholiques en Californie et aux

Philippines abrutissent les indigènes et les terrorisent par leurs mauvais traitements; comment expliquer que les ministres de l'Évangile, la loi d'amour par excellence, fassent accepter ce régime tyrannique à des populations qui ne se sont pas fait faute, à l'occasion, de massacrer des Européens même armés, lorsque ceux-ci voulaient abuser de leur supériorité? Il est regrettable que des auteurs érudits, et qui affectent l'impartialité, se laissent entraîner à d'aussi invraisemblables imputations.

COMTE DE BIZEMONT.

Vingt jours sur les côtes de Normandie et de Bretagne et à l'île de Jersey. *Guide-Album du Touriste,* par CONSTANT DE TOURS. Paris, Maison Quantin. Album de format oblong, comprenant 110 pages de texte et 110 dessins, par les principaux artistes. Cartonné, avec fers spéciaux, argent sur bleu. — Prix : 3 fr.

Les illustrateurs de ce joli album sont MM. Boudier, Danger, Faucher-Gudin, Fraipont, A. Lévy, Ed. Loevy, E. Mas, Montader, Nac, Poirson, Sadoux; les petites cartes ont été dessinées par M. Bineteau; le format, renouvelé de nos anciens albums, est très commode; le cartonnage est très soigné. Tout est donc réuni pour plaire à l'œil dans cette publication. Quant au texte, il est écrit d'une plume alerte et contient d'agréables descriptions de l'île de Jersey et de nos plages normandes. L'album serait irréprochable si le ton n'était, çà et là, un peu trop dans la note du boulevard : c'est un tort. Laissons le boulevard aux *boulevardiers* et faisons respirer un air plus pur aux touristes.

EMM. D'A.

Histoire de l'Italie, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par ÉLIE SORIN. Paris, F. Alcan, 1888, in-16 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50. (Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

« L'Italie doit être et doit rester la sœur de la France, » dit M. E. Sorin en terminant. C'est, à ses yeux, la justification, j'allais dire la morale de l'ouvrage. Il est impossible de se trouver en contradiction plus flagrante avec la réalité. Si l'Italie était dans les sentiments que l'auteur lui prête, elle aurait fait alliance avec la France pour le cas où nous serions attaqués injustement, au lieu de conclure un pacte de cette nature avec l'ennemi héréditaire de sa « sœur. » Elle se fût concertée avec nous pour contenir, au besoin, les maîtres de Gibraltar, de Malte, de Chypre, les détenteurs de l'Egypte, au lieu de combiner avec eux une action éventuelle contre la France. En voilà assez pour faire ressortir combien est fausse la pensée fondamentale du livre et à quel point il serait fâcheux de le placer entre les mains de la jeunesse inexpérimentée. Sous le bénéfice de cette réserve capitale, nous reconnaîtrons que l'*Histoire de l'Italie* est écrite avec une modération relative. Tout en approuvant ce qui doit être blâmé et en condamnant ce qui doit être loué, l'auteur s'applique à rester impartial. Ainsi, bien qu'il ait attaqué par de vaines objections la Bulle d'Indiction, « le concile du Vatican, dit-il, apparaît avec une grandeur et une dignité qu'on ne saurait nier. » Il comprend qu'après la prise de Rome, « des nécessités morales empêchaient le Pape d'accepter aucun compromis; » mais il se trompe étrangement en affirmant que la Cour de Rome était très satisfaite de la loi des garanties « et devait l'être! » (p. 293.) Le récit commence à la chute de Napoléon Ier; il s'arrête à la mort de Pie IX et de Victor-Emmanuel. Sans apporter de faits nouveaux, M. Sorin, s'il juge mal, expose clairement ce qui s'est passé en Italie pendant cette période troublée. Le résultat

est fâcheux pour la France; l'avenir montrera les conséquences qu'entraîneront pour l'Italie sa rupture avec la Papauté et cette prise de Rome, commise contrairement à l'avis des Italiens les plus éclairés, comme M. E. Rendu le rappelait dans un écrit substantiel que nous avons analysé ici, et dont le travail de M. Sorin n'est pas propre à infirmer les conclusions.

ADOLPHE D'AVRIL.

La Bulgaria e il Diritto internazionale. *Note del giorno,* par ÉDOUARD CIMBALI. Rome, Bocca, 1887, in-8 de 84 p.

L'auteur a réuni et complété quelques articles publiés dans les revues italiennes sur la question bulgare. Il raconte successivement, sans nous apprendre rien de nouveau, l'abdication du prince de Battemberg, l'intervention avortée de la Russie à Varna, l'élection et le refus du prince Valdemar de Danemark. La publication est antérieure à l'avènement du prince Ferdinand, qui occupe encore la place. M. Cimbali déclare d'abord qu'il ne se place pas au point de vue « politique, » mais sur le terrain du « droit. » Sa dédicace va nous indiquer ses convictions juridiques : ce livre est offert « au peuple bulgare qui, par le droit de la nature et des gens, en dépit des prétentions de prépotence moscovite, attend sa complète indépendance et son unité nationale. » Nous ne pensons pas que l'Europe dût être ébranlée sur ses bases, si la Bulgarie obtenait l'indépendance et arrivait à l'unité, et nous ne voyons guère ce qu'on y pourrait objecter absolument sur le terrain des principes ; mais il faut bien reconnaître que l'auteur s'est borné à des affirmations tranchantes et que son appel pur et simple au principe des nationalités, sur le ton révolutionnaire, ne gagnera pas tous les esprits à la cause de ses clients. Il y a là, cependant, les éléments d'une dissertation juridique pleine d'intérêt. La domination musulmane avait-elle revêtu les caractères qui peuvent légitimer une conquête ? Les Bulgares, qui n'ont pas été signataires à Berlin, sont-ils obligés de subir les restrictions que l'Europe leur a imposées en 1878 ? Le secours que la Russie a prêté lui confère-t-il quelque droit particulier ? La cause, d'ailleurs fort intéressante des Bulgares, aurait gagné à être traitée méthodiquement et à être appuyée sur la doctrine reçue, notamment sur les chapitres de Vattel relatifs à la Postliminie.

A. D'AVRIL.

Notes généalogiques sur plus de douze cents familles des comtés de Ponthieu et de Montreuil, par N. DE X., membre de la Société des antiquaires de Picardie et de plusieurs autres sociétés savantes. Paris, E. Lechevalier, 1887, in-8 de x-188 p. — Prix : 6 fr.

Ce travail est le complément indispensable des savantes recherches généalogiques de M. de la Gorgue Rosny (Boulogne, 4 vol. in-8, 1874-77) sur le plan desquelles il a d'ailleurs été conçu. L'auteur, en fouillant les archives municipales de la ville de Montreuil-sur-Mer et celles des études de notaires, a pu mettre au jour un grand nombre de noms nouveaux, et dresser ou compléter plusieurs généalogies. On pourrait seulement lui reprocher ses indications de sources tout à fait insuffisantes ; comment, en effet, retrouver un nom dans les trois cent cinquante-deux volumes composant la collection de D. Grenier, ou dans les minutes des notaires ? L'ouvrage est sorti des presses de la chartreuse de Notre-Dame des Prés, à la Neuville-sous-

Montreuil (Pas-de-Calais), c'est assez dire e soin qui a présidé à son impression. G. W.

Bibliographie historique de l'arrondissement de Saint-Omer, par le baron Dard. Saint-Omer, 1887, in-8 de XII-241 p. (Publication de la Société des antiquaires de la Morinie.)

Le baron Dard avait inséré, à la suite de l'*Histoire de Saint-Omer* par M. Deschamps de Pas (Arras, Sueur, 1880, in-8), une *Bibliographie historique* de la même ville, dont il a été fait un tirage à part à 50 exemplaires (1880, in-8 de 84 p.). Ce travail ne comprenait que 562 numéros ; celui qui vient de paraître en compte 1213; 747 sont consacrés à la ville de Saint-Omer, et le surplus à l'arrondissement, entre autres à Aire, Thérouenne, Ardres et Fauquemberges. On y trouve la mention de nombreux manuscrits des bibliothèques d'Arras, Saint-Omer, Mons, et surtout une foule de plaquettes, dont quelques-unes fort rares; il est à regretter seulement que l'auteur n'ait pas indiqué le dépôt qui les renferme. G. W.

Les Zigzags d'un curieux, *causeries sur l'art des livres et la littérature d'art,* par Octave Uzanne. Paris, Quantin, 1888, in-12 de III-307 p. — Prix : 6 fr.

Un zigzag initial pour préface, puis en route. Un premier chapitre nous montre ce que sont les écrivains, le public et la réclame. Beaucoup de finesse et d'observation. L'auteur, cependant, n'est pas assez fustigé. Mais « le critique ou réclamier, » et le public « sali, volé, conspué, et étourdi, » ne sont-ils pas bien saisis sur le vif? Ce chapitre est le meilleur du volume. Dans les autres, à propos d'un livre, M. Uzanne mêle agréablement ses souvenirs à l'analyse et à la critique d'un volume. Aussi *les Femmes bibliophiles* sont-elles le sujet d'une petite causerie, au sujet du livre de M. Ernest Quentin Bouchard, *les Femmes bibliophiles de France. Causons gravure* a été inspiré par le livre de M. Henri Béraldi, *les Graveurs du* XIX*e siècle.* (Un bel et bon livre entre parenthèses); charmant, l'article de M. Uzanne sur lui. Les publications posthumes viennent des éditions faites par miss Devey, *Life of Rosina, lady Lytton,* par Mme C. Commanville, *Correspondance de Gustave Flaubert,* M. Crepet, *Œuvres posthumes de Charles Baudelaire.* Puis nous passons *A travers l'œuvre d'Honoré de Balzac,* grâce aux dernières publications faites sur ce grand littérateur. Les *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur,* par M. Charles Cousin, ont donné naissance aux *Bibliophiles collectionneurs, l'Hôtel Drouot et la Curiosité,* par M. Paul Eudel, à un article du même titre; *les Amateurs d'autographes* viennent de plusieurs ouvrages.

Un index analytique des noms d'auteurs, des ouvrages et des documents signalés, une table des chapitres, enfin une bibliographie de l'auteur lui-même, M. Uzanne, terminent ce joli petit volume, très soigné au point de vue typographique. C. A. B.

Regard en arrière, Récits et Souvenirs, par Léon Aubineau. Paris, Palmé, 1888, in-12 de 400 p. — Prix : 3 fr.

Après avoir livré au public les trois recueils que nous avons signalés à nos lecteurs : *Au soir, Épaves,* et *Parmi les lys et les épines,* M. Léon Aubineau a jeté un *Regard en arrière* sur tant d'œuvres éparses dans différents journaux et revues, et de ce regard est née la quatrième série de ses *Récits et Souvenirs* : comme les précédents recueils, celui-ci est très varié par sa com-

position, très littéraire dans la forme. Il y a des études hagiographiques, on sait que M. Aubineau y excelle : telles sont les pages consacrées au cardinal Guibert, à la R. Mère Foy, au Frère Myonnet : il y a des études littéraires et morales dont MM. Boissier, Dumas, Barbier, Jules Simon et Steindhal font les frais : puis des pages d'une érudition sûre et discrète, où l'ancien élève de l'École des chartes se devine : la plupart sont anciennes, et c'est à la louange de l'auteur, s'il ne prenait soin de les dater, on les croirait d'hier. Il y a un conte plein d'humour et de bon sens, qui nous fait faire dans le royaume de Pinchegrurie un voyage qui est plein d'intérêt et qui pourra, si nous le voulons, n'être pas non plus sans profit. Bref, le recueil est intéressant, écrit d'une plume souple et fine, par un familier de nos grands classiques : nous le signalons comme un de ces livres, assez rares aujourd'hui, qui sont de bonne compagnie, de lecture agréable, et où l'on apprend quelque chose. P. TALON.

Mon bon Gaston, *souvenirs intimes et familliers*, par sa sœur OLGA, Vicomtesse DE SIMARD DE PITRAY, née DE SÉGUR. Paris, Gaume, 1887, in-12 de 284 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre s'adresse surtout aux amis, à ceux qui ont connu et par conséquent aimé Mgr de Ségur, et pour lesquels rien de ce qui touche au saint prélat ne peut rester indifférent. Je n'oserais trop le recommander aux autres, qui seraient tentés, je le crains, de le trouver un peu puéril en quelques-unes de ses pages. Cependant plusieurs chapitres sont de nature à intéresser tout le monde, parce qu'ils projettent un jour nouveau sur certains faits ou certains personnages de l'histoire religieuse contemporaine. De ce nombre sont les chapitres où il est question de Louis Veuillot, du P. Ventura, de Mgr de Mérode, de Pie IX, de Mgr Darboy : il y a là vraiment des traits caractéristiques et que l'auteur a bien fait de recueillir : car ils nous aident à mieux connaître maintes personnes et maintes choses de notre temps. Le livre est d'ailleurs bien écrit, comme tout ce qui sort de la famille de Ségur : mais le régal littéraire du volume c'est l'*Appendice*, où Mme de Pitray a réuni quelques lettres intimes de son frère. Ces pages, aussi pleines d'esprit que de cœur, et d'une allure vraiment originale et charmante, feront désirer au lecteur que la Correspondance de Mgr de Ségur soit publiée tout entière : c'est là surtout qu'on apprendra à connaître et à apprécier l'aimable et spirituel prélat. P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Antoine ÉTEX, le sculpteur bien connu, est mort le 19 juillet à Chaville, à l'âge de 81 ans. Élève d'Ingres et de Pradier, deuxième prix de Rome en 1829, M. Étex fut chargé de travailler aux sculptures de l'Arc de Triomphe. Le grand artiste ne laisse pas seulement quelques peintures et de nombreuses sculptures, mais aussi plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque les suivants : *Ary Scheffer, étude sur sa vie et ses ouvrages* (1859, in-8) ; — *Cours élémentaire de dessin, appliqué à l'architecture, à la sculpture, à la peinture, ainsi qu'à tous les arts industriels* (3e édition, 1859, in-4, avec 50 pl.) ; — *J. Pradier, étude sur sa vie et ses ouvrages* (1859, in-8) ; — *Les Souvenirs d'un artiste* (1877, in-8 avec portrait) ; — *Les Souvenirs d'un artiste ; un dernier chapitre* (1878, in-8 avec 2 pl.) ; — *Les Trois Tombeaux de Géricault 1837-1884* (1885, in-8 avec 3 pl.).

— M. Paul-Jean Pont, doyen de la section de législation, droit public et jurisprudence à l'Académie des sciences morales et politiques, président honoraire à la Cour de cassation, commandeur de la Légion d'honneur, est mort le 20 juin, à sa maison de campagne d'Orsay. Parmi ses nombreuses publications, toutes relatives au droit, nous citerons : *Observations critiques sur la jurisprudence de la Cour de cassation relativement au droit de la femme vis-à-vis des créanciers de la communauté, par rapport à ses prélèvements et à ses reprises après dissolution de la communauté* (1855, in-8); — *Explication théorique et pratique du Code Napoléon, contenant l'analyse critique des auteurs et de la jurisprudence et un traité résumé après le commentaire de chaque titre* (en collaboration avec M. Marcade, 1858-1879, 13 vol. in-8) ; — *Des qualités du consentement en matière de mariage et spécialement du mariage contracté par erreur avec un forçat libéré* (1861-1862, in-8) ; — *De la responsabilité des notaires* (1861, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Allou, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, né le 6 mars 1820, à Limoges (Haute-Vienne), qui a publié ses *Discours et Plaidoyers* (1884, 2 vol. in-8), mort à l'âge de 68 ans; — de M. Alfred Armand, architecte, né à Paris le 3 octobre 1805, qui laisse un ouvrage remarquable sur *les Médailleurs italiens des* XVe *et* XVIe *siècles, essai d'un classement chronologique de ces artistes et d'un catalogue de leurs œuvres* (1883-1887, 3 vol. in-8), mort à l'âge de 83 ans ; — de M. Henri Bos, inspecteur de l'Académie de Paris, ancien professeur de mathématiques au lycée Saint-Louis à Paris, né à Grenoble (Isère), en 1830, auteur de plusieurs ouvrages de mathématiques pour l'enseignement secondaire, mort à l'âge de 58 ans; — de M. Jules-Henri Debray, né à Amiens (Somme) le 26 juillet 1827, connu par des ouvrages de chimie, entre autres *Cours élémentaire de chimie* (3ᵉ édition, 1871-1876, 2 vol. in-8), mort à l'âge de 61 ans; — de M. E. Duclerc, ancien président du Conseil, sénateur, ancien rédacteur au *National*, né le 9 novembre 1812, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), qui collabora au *Dictionnaire politique* de Garnier-Pagès, mort le 22 juillet, à l'âge de 76 ans; — de M. Alphonse François, né à Paris en 1811, membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1873, mort à l'âge de 77 ans ; — de M. Émile Hennequin, critique littéraire et rédacteur du *Temps* et de la *Nouvelle Revue*, qui venait de publier la *Critique scientifique*, mort à Sannois, près de Fontainebleau, le 13 juillet, à l'âge de 30 ans; — de M. Sébastien Laurentie, ancien directeur du journal *l'Union*; — de M. le vicomte Hippolyte de Lorgeril, sénateur, né à Trébédan (Côtes-du-Nord) le 28 mai 1811, ancien collaborateur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, auteur d'ouvrages de poésie, mort à Pléboulle (Côtes-du-Nord), à l'âge de 77 ans; — de M. le vicomte de Tauzia, conservateur des dessins et des peintures au Louvre, auteur d'un complément du catalogue des dessins exposés, mort à l'âge de 65 ans ; — de M. Izarn de Valady, homme de lettres, mort à Rodez.

— A l'étranger, on signale la mort : du Dr Georg von Adelman, professeur à l'Université de Dorpath, mort à Berlin, le 16 juin, dans sa 77ᵉ année ; — de Mgr H.-F. Bracq, évêque de Gand, qui avait fondé le journal *De Godsdienstige Week von Vlaanderen*, mort le 17 juin ; — du Dr L.-J. Budge, directeur depuis trois ans de l'Institut anatomique de Greifswald, connu par son *Handbuch der Physiologie* ; — de M. Robert Carruthers, de *l'Inverness Courier*, mort le 21 juillet ; — de sir Francis Doyle, professeur de littérature à Oxford, mort le 8 juin ; — de M. Jacques Golovatski, Galicien d'origine, passé au service de la Russie en 1867, président de la commission historique de Vilna, auteur d'un *Recueil des chansons populaires de Galicie*, d'un *Dictionnaire*

géographique des pays slaves du Sud et de l'Ouest, et d'une *Chrestomathie slavino-russe*, mort à Vilna, à l'âge de 73 ans ; — du Dr F.-W. HAGEN, professeur de psychiatrie à l'Université d'Erlangen, mort dans cette ville le 3 juin ; — du D. T. HARRINGTON TUKE, qui faisait autorité pour les maladies cérébrales, mort le 9 juin à Chiswich, près de Londres ; — de M. HOUZEAU, directeur de l'Observatoire royal de Bruxelles, mort le 14 juillet ; — du Dr Georg JANKA, professeur de droit à l'Université de Prague, mort dans cette ville le 16 juin ; — du Dr Wilhelm KOLBE, connu par ses travaux sur l'histoire de Hesse, mort à Cassel, le 11 juin, à l'âge de 62 ans ; — de M. A. LARSEN, résident de Norwège, à Copenhague, auteur d'*Ordbögerne* ou Dictionnaires connus, mort dans les derniers jours de juin ; — du D^r Ad. MÜHRY, connu par ses travaux sur la climatologie et sur l'extension géographique des maladies, mort le 13 juin à Gœttingue ; — du Dr Emil NAUMANN, auteur de travaux sur la musique, mort le 23 juin ; — du Dr Josef PISKO, ex-directeur de l'École supérieure des arts et métiers, à Vienne, mort le 26 juin ; — du nouvelliste américain bien connu E.-P. ROE, mort dans les premiers jours de juillet ; du Dr Alex. SCHWEIZER, dernier survivant des disciples de Schleiersmacher, dont il publia en 1835 le *System der Sittenlehre*, professeur ordinaire à l'Université de Zürich, où il est mort le 3 juillet, à l'âge de 81 ans ; — de l'historien suisse SEGESSER, mort le 30 juin, à Lucerne ; — du poète Th. STORM, mort le 3 juillet ; — de M. Ladislas WAGNER, qui s'était fait une certaine notoriété par ses travaux sur l'économie rurale, mort le 2 juillet, à Gossensass, en Tyrol ; — du Dr ZIEGLER, professeur au gymnase de Stuttgart, mort dans cette ville le 11 juin.

CONCOURS ET PRIX. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le 6 juillet : pour le concours des Antiquités nationales, 3 médailles : à M. Léon Cadier, pour son livre sur les *États du Béarn* ; à MM. Alluier et Dissart, pour leurs recherches sur les *Antiquités découvertes à Trion en 1885-1886* ; à M. Léon Legrand, pour son travail sur les *Quinze-Vingts* ; et 6 mentions à MM. Aubert, Lebègue, Louis Guibert, Dehuisnes et Bontemps, l'abbé C. Douais, l'abbé Guillotin ; plus une mention spéciale et hors rang à M. le duc de la Trémoille, pour ses diverses publications ; — pour le concours de Numismatique, le prix Duchalais à MM. A. Engel et E. Lehr, pour leur travail sur *la Numismatique de l'Alsace* ; — enfin le prix Delalande-Guérineau, à MM. Edm. Pottier et Sal. Reinach, pour leur ouvrage sur *la Nécropole de Myrrina*.

— Le 20 juillet, le prix Bordin, qui devait être décerné au meilleur ouvrage sur *la Législation des Capitulaires*, n'a été attribué à personne ; mais l'Académie a cru devoir donner 1,500 francs à M. Clauté, pour le Mémoire remis par lui sur ce sujet. — Le prix Garnier (po .r les explorations d'Afrique) a été divisé entre les PP. Livinhac, Coulbois et Hautecœur, missionnaires en Afrique.

— L'Académie de Nîmes met au concours deux études, savoir : 1° (Médaille d'or de 300 fr., en 1889), *François Guizot, historien* ; 2° (Médaille d'or de 300 fr. en 1890), une poésie dont le sujet et la forme sont laissés au choix des concurrents, à condition que l'œuvre n'excède pas 200 vers.

— La Faculté de droit d'Aix met au concours une étude juridique et économique sur *la Responsabilité des patrons en matière d'accidents survenus aux ouvriers*. Les mémoires doivent être adressés au Secrétariat de la Faculté, au plus tard le 31 mai 1889.

— La Société historique littéraire de Paris propose des prix de 3,600, 2,000 et 1,600 fr. pour une monographie traitant des *Rapports entre la Lithuanie et*

la Pologne dans les années 1586-1569. Les travaux de concours doivent être envoyés avant le 15 février 1890.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 29 juin, M. Ravaisson a lu un mémoire sur les statues grecques appelées le Doriphore et le Diadumène. M. de la Borderie a communiqué ensuite un mémoire sur un magistrat breton des temps primitifs, appelé le machtiern. — M. Ravaisson a continué sa lecture dans la séance du 6 juillet. — Dans celle du 13 juillet, M. d'Arbois de Jubainville a communiqué à ses collègues une note sur l'emploi des bijoux comme monnaie en Irlande, dans le haut moyen âge. M. Baillet a ensuite donné lecture d'un mémoire sur le peuple éthiopien des Blemmyes. M. Th. Reinach lit une note sur les noms des stratèges que l'on rencontre sur les monnaies d'Athènes. Enfin, M. Delaville Le Roux a communiqué une étude sur deux bulles de Calixte II établissant la transmission à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem de l'hospice primitif des chevaliers teutoniques. — Dans la séance du 20 juillet, M. Gaston Paris a présenté à l'Académie des observations sur la forme des mots heaume et haubert dans la Chanson de Roland. M. Schwab a lu une notice sur les lexiques hébreux-romans du moyen âge. — Le 27 juillet, M. d'Arbois de Jubainville a communiqué une note sur la chronologie des Étrusques et sur la date à laquelle il faut faire remonter la fondation de leur empire. M. Joseph Halévy a entretenu ensuite l'Académie d'un essai nouveau de traduction des inscriptions chaldéennes rapportées par M. de Sarzec.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 30 juin, M. Levasseur a communiqué son mémoire sur l'enquête décennale agricole de 1881. — Dans celle du 7 juillet, M. Albert Vandal a continué la lecture de son étude sur les relations de Louis XIV avec l'Égypte. — Le 21 juillet, M. Vacherot a communiqué un travail de M. Besnard sur l'Esthétique d'Aristote. M. Gustave Lagneau a ensuite donné lecture d'un travail sur les causes qui amènent la disparition des noms de famille.

DOCUMENTS SUR LA FIN DE L'EMPIRE. — M. Léon G. Pélissier a publié dans la *Revue rétrospective,* et fait tirer à part (Paris, in-8 de 11 p.) diverses pièces fort curieuses, extraites de la bibliothèque de Carcassonne (fonds Peyrusse) et relatives au séjour de Marie-Louise à Blois, au roi Joseph, et à l'abandon de Paris, à l'échec de Napoléon devant Antibes. Les récits et lettres du colonel de Galberi, de C. Méneval, et d'un anonyme, nous font mieux connaître quelques-uns des événements de 1814 et de 1815. Entre autres particularités peu connues, on trouve (p. 4) le récit d'un entretien de l'Empereur et du baron de Galberi qui lui avait apporté une lettre de Marie-Louise, l'invitant à la résistance : « Oui, sans doute, dit Napoléon, je pourrais encore tenir la campagne et peut-être avec succès, mais je mettrais la guerre civile en France, et je ne le veux pas. D'ailleurs, j'ai signé mon abdication, je ne reviendrai pas sur ce que j'ai fait. » Ces paroles, ajoute le narrateur, me frappèrent trop pour les avoir oubliées. J'en tins note en sortant du palais.

DEUX PUBLICATIONS DE M. LÉOPOLD DELISLE. — Dans *l'Évangéliaire de Saint-Vaast d'Arras et la Calligraphie franco-saxonne du* IX*e siècle* (Paris, Champion, in-fol. de 18 p.), M. L. Delisle étudie et décrit le célèbre manuscrit 1045 de la bibliothèque d'Arras. Non content de nous faire bien connaître le beau recueil exécuté, au IXe siècle, pour l'abbaye de Saint-Vaast, l'éminent paléographe en rapproche dix-neuf volumes qui sont aussi de

magnifiques produits de l'art carlovingien, et qui appartiennent à la Bibliothèque nationale et aux bibliothèques de Lyon, de Cambrai, de Leyde, de la Haye, de Reims, de Laon, etc. Le mémoire de M. Delisle est accompagné de cinq planches (héliogravure Dujardin) qui reproduisent les plus remarquables ornements calligraphiques du manuscrit de Saint-Vaast et du fac-similé d'une page de la bible de Saint-Paul hors les murs, manuscrit de la même époque et de la même famille. — Nous retrouvons le nom de M. Delisle dans une brochure intitulée : *Collections de M. Jules Desnoyers. Catalogue des manuscrits anciens et des chartes* (Paris, in-8 de VIII-84 p.). La liste des anciens manuscrits de M. Jules Desnoyers, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale, se compose de quarante-neuf excellentes notices descriptives et analytiques ; elle est précédée de pages où M. Delisle fait l'éloge de son savant confrère et ami et des collections qu'il s'était plu à former, et suivie d'une très intéressante notice de M. Marcel de Fréville, sur un recueil qui faisait partie de ces collections, recueil fort curieux pour l'histoire anecdotique du XVIIIe siècle, et dont, selon l'expression de M. Delisle (p. VII), « il a parfaitement mis le caractère en relief. »

Une lettre inédite de Racine. — Signalons une très curieuse brochure intitulée : *Une lettre inédite de Racine (26 janvier 1659) insérée dans les Mémoires autographes et inédits de Godefroi Hermant, ancien recteur de l'Université*, et publiée avec une introduction et des notes, par M. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris (Paris, A. Colin, 1888, gr. in-8 de 11 p.). Comme le fait remarquer l'éditeur, « il n'en est pas des lettres inédites de Racine comme de celles de Voltaire ; les chercheurs ont rarement la bonne fortune d'en trouver de nouvelles. Celle que l'on va lire serait donc d'un grand intérêt, alors même qu'elle n'aurait pas l'avantage d'être assez longue, de remonter à une date aussi éloignée que possible, et enfin de fournir quelques indications précieuses sur le genre de vie que Racine menait à Paris en 1659. » Dans cette lettre, adressée à Robert d'Andilly, il est question, depuis le commencement jusqu'à la fin, d'un « catéchisme » fait à Saint-Louis (rue Saint-Antoine), par un jésuite, catéchisme qui n'était pas une instruction religieuse destinée à des enfants, mais une cérémonie publique, une sorte de distribution de prix avec représentation dramatique à l'occasion des fêtes de Noël.

Paris. — M. Henri Omont a extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (t. XIV, 1887) une fort intéressante plaquette sur les *Spécimens de caractères hébreux gravés à Venise et à Paris par Guillaume le Bé (1546-1574)*. Une planche de fac-similés accompagne ces huit pages in-8.

— La seconde édition des *Serments de Strasbourg, étude historique, critique et philologique*, par M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, vient de paraître (Paris, Eugène Belin, 1888, de 38 p. et 1 fac-similé). Cette étude, qui a appelé l'attention des savants d'Outre-Rhin, a rendu et rendra de nombreux services par la méthode précise et claire avec laquelle elle est achevée.

— L'union des « cléricaux » et des « républicains, » voilà ce que prêche M. le Dr Vitteaut dans sa nouvelle brochure publiée au commencement de l'année sous forme de lettre *A Monsieur Clémenceau, député* (*Du radicalisme niveleur*, Ghio, in-8 de 19 pages). Nous ne rechercherons pas si les idées qu'émet l'auteur valent mieux que celles de l'ancienne monarchie, bien qu'on puisse trouver bizarre une conception du suffrage universel d'après laquelle on retirerait le droit de vote au prêtre et à l'instituteur ; c'est le système

des « capacités » renversé. En tout cas, M. le Dr Vitteaut eût bien fait d'emprunter aux hommes de l'ancienne monarchie leur manière d'écrire : sa phrase serait moins embarrassée, et il éviterait des jeux de mots d'un goût contestable, comme celui sur le « premier boulanger venu, entre les bras de qui se jette un peuple quand il a faim, » sur les doctrines radicales qui « cataractent (!) la raison de l'homme » et qui sont « radicalement impuissantes à fonder. » Il aurait aussi bien fait d'éviter les déclamations à l'ordre du jour sur le « Catilina » qui « est dans nos murs, » et sur « le moderne Attila doublé du Machiavel italien » qui « est à nos portes. »

— Nous apprenons avec plaisir que le piquant ouvrage de notre collaborateur M. Frédéric Loliée : *Le Paradoxe, essai sur les excentricités de l'esprit humain dans tous les siècles,* est sur le point d'être traduit en anglais et en allemand ; d'autre part, l'auteur en prépare une seconde édition française.

— M. Arthur Noël vient de faire paraître la conférence qu'il a faite, le 25 octobre dernier, à l'exposition des arts décoratifs, au palais de l'Industrie (*La Forêt, œuvre d'art.* Paris, Libr. des bibliophiles, s. d., in-12 de 39 p.).

— Sous la signature de M. Jean Guiran, on trouve dans le numéro de *Samedi-Revue* du 4 août un curieux article sur *l'Orthographe et ses Détracteurs.* Entre autres choses intéressantes, on apprendra là, que la Société phonographique a mis au monde « une feuille de combat pour propager les idées nouvelles et renverser la vieille Bastille orthographique, qui a su résister jusqu'à ce jour aux assauts révolutionnaires. »

Bourgogne. — M. Richard-Édouard Gascon, agent-voyer conducteur principal, a fait imprimer à 120 exemplaires, chez Darantière, à Dijon (in-12 de 57 p.), une notice qui intéresse particulièrement l'histoire locale, sur *le Combat de Fontaine-Française.* Ce combat eut lieu, comme l'on sait, le 5 juin 1595. Henri IV, qui venait d'abjurer le protestantisme, s'y montra brave jusqu'à la témérité et y courut les plus grands dangers. Aussi, le soir même écrivait-il à sa sœur : « Dans d'autres occasions j'ai combattu pour la gloire, mais dans celle-ci j'ai combattu pour la vie. » Les troupes du connétable de Castille, don Fernand de Velasco, opérèrent leur retraite sur Gray, et Mayenne se retira à Chalon-sur-Saône, d'où il ne tarda pas à négocier sa soumission. La Ligue avait vécu. Par représailles, Henri IV, à la tête d'une armée de 25,000 hommes, envahit la Franche-Comté, alors espagnole, mit à contribution ses principales villes, et gagna Lyon, où l'attendaient les lettres d'absolution envoyées par la cour de Rome. Ce sont tous ces souvenirs que M. Gascon fait revivre dans ce travail très bien fait, mais pour lequel, à côté de quelques traditions qu'il a heureusement recueillies, il n'a guère utilisé que des imprimés.

Bretagne. — Il y a longtemps que la légende du vaisseau *le Vengeur* sombrant dans les flots aux cris de : Vive la République, inventée par Barère, et célébrée par les vers de Lebrun, a été reconnue dépourvue de fondement historique. M. Le Bihan a élucidé d'une manière définitive la question dans un article de la *Revue de Bretagne et de Vendée* (mai 1888). Un tirage à part de cet article vient de paraître (*La Vérité sur le vaisseau le Vengeur.* Saint-Brieuc, L. et R. Prudhomme, in-8 de 14 p.).

— Sous ce titre : *Un moraliste breton,* M. Olivier de Gourcuff nous donne une très bonne étude biographique, bibliographique et littéraire, sur l'abbé de Bellegarde (Jean-Baptiste de Morvan, né le 30 août 1698, à Périac, près de Guérande, mort à Paris le 26 avril 1734). (Saint-Brieuc, Prudhomme, gr. in-8 de 33 p.). Dans le très fécond écrivain, M. de Gourcuff a surtout étudié le moraliste ; il a extrait de ses œuvres les meilleures, quelques-unes « des

saines et fines observations qui y abondent. » Il a fait précéder ces citations — qui seront nouvelles pour tout le monde à peu près — d'une notice biographique, prise aux sources contemporaines, et d'une bibliographie des ouvrages si divers du disciple breton de La Bruyère. Cette bibliographie, comme le constate le savant bibliophile, n'était pas aisée à établir. Brunet, ajoute-t-il, a oublié de la dresser, attribuant seulement à l'abbé, dans la table générale, des *Mémoires sur la vie d'Arnauld,* qui appartiennent à un de ses homonymes, Du Parc de Bellegarde, écrivain janséniste. M. de Gourcuff, complétant et corrigeant les travaux de Miorcec de Kerdanet et de P. Levot, énumère successivement ses *Traductions* (au nombre de 14) et ses *Écrits personnels* (au nombre de 17). Il s'occupe enfin des *Ouvrages apocryphes* et prouve clairement que l'on a eu tort d'attribuer à l'abbé de Bellegarde : 1° *L'Art de plaire dans la conversation,* qui est de Pierre d'Ortigue, sieur de Vaumorière ; 2° *L'Art de connaître les hommes,* qui est de Louis des Bans ; 3° *L'Éducation parfaite,* qui est d'un militaire anonyme. C'est avec beaucoup d'agrément qu'est écrite la consciencieuse étude de M. de Gourcuff.

DAUPHINÉ. — M. Ulysse Chevalier dont l'âge ne ralentit point l'activité intellectuelle, nous donne deux notices excellentes : *Notice sur l'atelier monétaire de Romans* (Valence, imprimerie Jules Céas, 1888, in-8 de 24 p.); *Un tournoi à Romans en 1484* (Romans, imp. Sibilat, 1888, in-8 de 33 p.). Dans la première brochure, le vétéran des érudits du Dauphiné a recueilli tous les renseignements relatifs à l'atelier monétaire de Romans fournis par les registres consulaires de cette ville et par les historiens de ladite ville et de la province. La monographie est aussi exacte que complète. Dans la seconde brochure, le docteur Chevalier a reproduit la description archaïque d'un tournoi qui aurait eu lieu à Romans, aux fêtes de la Pentecôte (6, 7 et 8 juin de l'année présumée de 1484), à l'occasion du mariage de Antoine de Montchenu avec Louise de Clermont, description extraite d'un petit volume, aujourd'hui fort rare, qui parut à Grenoble, en 1673, sans nom d'auteur (il est de Guy Allard, avocat au Parlement). Si le récit romanesque publié par le docteur Chevalier, avec les notes historiques et biographiques qu'il comporte — notes qui sont très nombreuses et très intéressantes — est de pure fantaisie, les lieux, les faits, les personnes qui le constituent sont conformes, de tout point, à la vérité historique. Le soin avec lequel le savant éditeur d'*Un tournoi à Romans,* a décrit les blasons de chacun des combattants, tenants et assaillants (au nombre de quatre vingt-quatre), permet de présenter son travail comme un supplément aux meilleurs ouvrages consacrés aux généalogies et aux armoiries dauphinoises.

FRANCHE-COMTÉ. — Dans une brochure substantielle, extraite des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs,* M. Léonce Pingaud expose l'état de *l'Instruction publique à Besançon en 1789* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 59 p.). Travail consciencieux qui fait connaître la composition du corps universitaire dans la cité bisontine à la veille de la Révolution, ainsi que la nature des études, et renseigne sur les revenus de l'Université et les petites rivalités des professeurs tant entre eux qu'avec le Parlement de la province. L'auteur n'a même pas omis de donner certains détails typiques des mœurs des étudiants d'alors. Il conclut en faisant remarquer qu'« on sera un peu étonné à première vue de trouver si peu de différence entre la situation d'il y a cent ans et celle d'aujourd'hui » en ce qui a trait à l'instruction publique.

LIMOUSIN. — Le fascicule XII de la collection de M. René Fage est consacré aux *Couvents de femmes* (Tulle, imp. Crauffon, 1888, gr. in-8 de 48 p.).

Les couvents dont s'occupe le savant historien sont ceux des Clarisses, des Ursulines, des Bernardines, des Visitandines, des Bénédictines, des Sœurs de Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers. Ce fascicule, comme tous les précédents, a été préparé avec beaucoup de soin. Tantôt l'auteur a consulté des pièces rares, comme le *Recueil des choses qui se sont passées à l'établissement du monastère des religieuses de Sainte-Claire de Tulle, commençant en 1601* (s. l. n. d. Tulle, petit in-8), tantôt des documents inédits, comme ceux qui sont conservés dans la collection dite des Armoires de Baluze, ou dans les Archives de la Corrèze. La brochure, ornée d'une gravure représentant le couvent de la Visitation, clôt dignement la série des publications dont le *Vieux Tulle* a été l'objet de la part d'un de nos plus zélés travailleurs provinciaux.

— Le XXXVe volume publié par la *Société archéologique et historique du Limousin* vient de paraître et mérite une mention particulière. Il est entièrement consacré aux expositions rétrospective de Limoges, en 1886, et artistique de Tulle. Les membres de cette société se sont entendus, et chacun dans sa spécialité a rendu compte des nombreux objets, souvent fort rares et curieux, qui ont été mis en lumière à cette occasion. De véritables monographies, bien faites et bien étudiées, sont ainsi consacrées aux monuments historiques du Centre en général, puis aux manuscrits et imprimés de la province, à l'orfèvrerie limousine, aux émaux peints, aux vitraux et à la céramique, aux tapisseries et broderies, aux meubles, ivoires et objets divers, enfin à quelques sujets qui méritaient un peu plus d'attention. Des planches, au nombre de vingt-deux, accompagnent ces travaux et en rehaussent grandement l'intérêt.

Lorraine. — M. l'abbé Vanson vient de publier une *Notice sur la chapelle dédiée à la Vierge des Sept Douleurs et connue sons le nom de Notre-Dame de Gare-le-Col, située près la ville de Toul* (Pierre, par Toul, imp. Notre-Dame, in-12 de 53 p.). Fondée au XIe siècle, cette chapelle a été le théâtre de nombreux miracles, obtenus par l'intercession de la sainte Vierge.

Maine. — Le 9 mars 1887. une mort prématurée enlevait M. V. Duchemin, archiviste du département de la Sarthe, qui laissait inachevé un travail important sur l'époque de la Révolution. Grâce aux soins de Mme Duchemin, nous ne sommes pas privés du livre du regretté savant. Il vient de paraître sous ce titre : *Les Premiers Troubles de la Révolution dans la Mayenne. Étude sur l'état des esprits dans les différentes régions de ce département depuis le commencement de 1789 jusqu'à la fin d'août 1792*, par V. Duchemin..., terminée et publiée par Robert Triger... (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de XXXI-217 p.). Ce travail a d'abord paru dans la *Revue historique et archéologique du Maine*. On en a fait un tirage à part qui est très beau et enrichi d'un portrait remarquable dû au crayon de Mme Cornée-Vétaut. En tête se lit une notice sur M. Victor Duchemin, par M. Robert Triger, qui fait connaître l'homme et l'écrivain, l'un et l'autre dignes du respect et de la plus durable sympathie.

— M. Robert Triger vient de publier dans la *Revue historique et archéologique du Maine* le résumé d'une conférence donnée par le commandeur de Rossi au musée de Latran le 11 avril 1888 sur *les Monuments de la sculpture chrétienne aux premiers siècles de l'Église* (in-8, 16 p.).

Normandie. — M. Veuclin, de Bernay, a publié une étude, qu'il a lue au dernier congrès des Sociétés savantes : *Coutumes éteintes. Les Feux de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre dans la ville de Bernay* (Bernay, imp. Veuclin, in-8 de 5 p.).

— Signalons aussi trois publications nouvelles : *Les Étapes d'un touriste. La Baie de Cancale. Granville. Le Mont Saint-Michel,* par M. Léon Trébuchet (Paris, Hennuyer, in-12, 161 p.). — *Le Mont Saint-Michel,* texte, dessins et eaux-fortes, par Dubouchet père et fils, préface par M. Étienne Ducret (Paris, Plon et Nourrit, in-4, 75 p.) ; — *Étude historique et descriptive sur la Cerlangue et Saint-Jean d'Abetot,* par M. Alphonse Martin (Fécamp, Durand, in-12, 195 p.).

— Pendant les fêtes données, au Havre et à Rouen, en l'honneur du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, d'éloquents panégyriques ont été prononcés; ils sont imprimés, l'un d'eux avec luxe, celui du R. P. Monsabré (Rouen, Cagniard, in-8 de 48 p., avec portraits); les deux autres, ceux du R. P. Babonneau, au Havre, et celui de M. l'abbé Julien Loth, à Rouen (imp. Mégard, in-8 de 31 p.).

— La société rouennaise de bibliophiles a distribué à ses membres : *Les Satires inédites de Garaby de la Luzerne,* publiées par M. Eugène de Beaurepaire (Rouen, imp. Cagniard, in-4, LXI-77 p.) ; cet ouvrage ne sera pas mis dans le commerce.

— MM. Jules Appert et le comte de Contades viennent de publier un nouveau fascicule, le cinquième, de leur *Bibliothèque ornaise.* C'est le *Canton de Passais* (Paris, Champion, in-12 de XI-85 p.). On ne saurait trop encourager ces publications vraiment utiles. Alors que tant d'érudits publient des travaux d'une autorité plus ou moins contestée sur leur pays d'origine ou d'habitation, MM. Appert et de Contades donnent une histoire fort curieuse et fort bien faite du leur. Ils ont soigneusement exclu toute dissertation. Ils ont seulement éclairé par l'indication de nombreux documents les vicissitudes de ce petit coin de terre, peuplé autrefois de saints et aujourd'hui encore lieu de pèlerinage des plus fréquentés.

— M. Eugène de Beaurepaire vient d'extraire de l'*Annuaire normand* pour 1888 une *Notice biographique sur M. Denis Dumont, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Caen,* l'ardent propagateur du cidre au point de vue médical (Caen, Delesques, in-8 de 20 p.), et des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen* une autre notice sur *M. Bon de La Martre et les Ironies d'un joueur de luth* (Caen, Delesques, in-8 de 25 p.), qui dessine avec finesse un coin d'Avranches, fort curieux au point de vue artistique et littéraire.

— M. Pierre Le Verdier a raconté avec beaucoup d'érudition *Un procès séculaire,* concernant *la Seigneurie et la Vicomté de Pontaudemer* entre l'État et les représentants de Magdeleine d'Annebault. Ce procès est plus que séculaire. Des premières luttes, 1556 (p. 17), à l'arrêt de la Cour de cassation, 1885 (p. 50), il y a (si nous ne nous trompons) plus de trois siècles (Rouen, Cagniard, in-8 de 61 p.).

Poitou. — La notice historique de M. O. de Chavigny sur *les Derniers Jours de l'abbaye royale de Fontevrault (1789-1802),* (Tours, Deslis, frères, in-8 de 31 p.), est intéressante et nous fait connaître certains détails qui d'ordinaire passent inaperçus. M. O. de Chavigny a pour son travail puisé dans les archives municipales de Fontevrault et dans les registres de prises d'habits (1737-1789). Nous avons lu avec plaisir, à propos de la nomination de Mme d'Antin comme abbesse, les *Notes sur Mme Sophie de Pardaillan d'Antin,* rédigées par la sœur de l'Hospital. Non moins intéressant est le dépouillement, qu'a fait l'auteur, des registres de délibération de la commune de Fontevrault, en 1789. Nous y voyons d'abord le pouvoir municipal se fonder et lutter de plus en plus contre les privilèges de l'abbaye. L'ancien moine Guerrier, ancien curé de Fontevrault, devient le maire de la commune et embrasse avec ardeur les nouvelles idées

avec la plupart des religieux à qui l'on faisait une pension de cinq à six cents livres. Par un prodige d'énergie, Mme d'Antin, malgré quelques défections, se maintint néanmoins à Fontevrault jusqu'après le 10 août. Mais du 15 au 25 septembre, soixante-treize religieuses quittèrent l'abbaye, après avoir adressé au maire une demande de sortie. L'ordre royal de Fontevrault n'existait plus. Mme d'Antin partit la dernière, déguisée en paysanne et accompagnée de la sœur Beaugé, sa grande prieure ; elle se réfugia aux environs d'Angers. A partir de ce moment on ignore quel fut son sort. Certains auteurs la font mourir à Paris en 1797, chez une de ses amies (*Histoire des Ordres religieux,* par une Société d'ecclésiastiques, t. II, p. 209), d'autres la font mourir sur un grabat d'hôpital (*Notice sur Fontevrault*, par Malifaud, p. 59).

PROVENCE. — Mgr l'archevêque d'Aix, cédant aux instances des admirateurs de son talent oratoire qui est à la hauteur de son zèle, s'est décidé à livrer à l'impression les discours qu'il a prononcés sur *l'École chrétienne,* sur *les Petites Sœurs des Pauvres,* etc. Ces œuvres de Mgr Gouthe-Soulard sont, à juste titre, fort appréciées dans la province ecclésiastique.

— Signalons encore, en fait de discours imprimés, celui de M. l'abbé Payan d'Augery, prêché à Marseille, et celui de Mgr Ricard, prêché à la Ciotat, tous deux sur *le Bienheureux de la Salle et son œuvre.*

— On assure que M. l'abbé Guiol, curé de Saint-Joseph à Marseille, prépare l'impression des *Discours pour retraites ecclésiastiques,* composés par son regretté frère, Mgr Guiol, en son vivant recteur de l'Université catholique de Lyon.

— On parle de la réimpression de *Maniclo;* ce serait la vingt-cinquième, la dernière date de 1878. *Maniclo*, ou, de son vrai titre, *lou Groulié bel-esprit*, est cette spirituelle peinture des mœurs provençales qui a eu Provence le succès de *Maître Pathelin*. Pélabon, son auteur, la fit représenter, pour la première fois, en décembre 1789, à Toulon.

— Le professeur de littérature à l'École navale de Brest, M. Augier, vient de publier une curieuse étude sur *Brizeux et Mistral,* deux génies parallèles, selon lui, en qui s'incarne le caractère des deux provinces, Bretagne et Provence.

— L'école de médecine de Marseille continue ses doctes publications. A signaler un beau volume de M. le docteur Nicolas, sur les constructions dans les marais paludéens.

— Vient de paraître : *Vie de dom Malachie, de l'ordre de Citeaux, archevêque-évêque de Carpentras* (*1685-1757*), par D. Théophile Bérengier, D. S. B. (Avignon, Aubanel. 1888, br. in-8, 87 p.).

— La Société d'horticulture et de botanique de Marseille poursuit le cours de ses utiles publications. Son président, M. Jules Monges, vient d'éditer, sous le titre de : *Nos Ennemis et nos Amis dans les champs*, une causerie fort remarquable sur les insectes nuisibles, les insectes auxiliaires, l'oiseau dans l'agriculture et sa destruction.

— A tout récemment paru : *Monographie du château de Saint-Marcel,* par M. le marquis de Forbin d'Oppède (gr. in-4 de 200 p. avec de nombreuses planches en photogravure). Ce volume, tiré à petit nombre et imprimé avec luxe par l'Imprimerie marseillaise, ne sera pas mis dans le commerce

— L'archimandrite Gregorio Zigavinos (de l'Église grecque schismatique de Marseille) publie à l'Imprimerie marseillaise un paroissien en grec moderne (in-18 de 400 p.), à l'usage des fidèles de son église. Il se propose de publier, en grec également, une Semaine liturgique qui paraîtrait chaque quinzaine.

Saintonge. — Le XVIe volume des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (gr. in-8 de 500 p.), a paru le 10 juillet. Il contient *les Lettres de Philippe Fortin de La Hoguette, de Chamouillac en Saintonge, à Pierre et Jacques Dupuy, à Mathieu Molé, à Peiresc, etc.*, datées du camp devant la Rochelle (1628), de Nieul, Brouage, de la Grève, Chamouillac, Blaye, Sablonceaux, Saintes, Bordeaux, Blois, Vassy, Montauban, Orléans, etc., par M. Philippe Tamizey de Larroque ; — *Mornac, Matha, Royan, Arvert* (*1289-1776*), pièces diverses, par M. Denys d'Aussy ; — *Lettres de Pierre Péris, ministre de Pons et d'Aytré, à Pierre Ferry, ministre de Tonnay-Charente* (*1619-1625*), sur les derniers événements qui se passent en Saintonge et sur les dissensions religieuses, par M. Paul d'Estrées ; — *les Cahiers des doléances* (*1789*) des commis, ingénieurs, chirurgiens, employés, ouvriers, maîtres entretenus, etc., du port de Rochefort ; des avocats, chirurgiens jurés, huissiers, chambre de commerce, procureurs, médecins, officiers de la milice, bouchers, charcutiers, chaudronniers, fondeurs, maçons, couvreurs, menuisiers, bahutiers, tonneliers, merciers, drapiers, orfèvres et horlogers, ciriers et chandeliers, perruquiers, tailleurs, selliers, bourreliers, charrons, tourneurs, traiteurs, etc., par M. Philippe Rondeau ; enfin une ample *Table onomastique*, par M. Édouard Amouroux.

Touraine. — Très intéressante est la *Notice historique* de M. le comte de Galembert, *sur la Société de Saint-Grégoire, fondée à Tours pour la décoration des églises de campagne par la peinture rurale ; son origine, ses œuvres et sa fin* (Tours, Mame, 1888, gr. in-8 de 51 p.). L'auteur rappelle que c'est à Tours, en 1856, que fut fondée cette société ; le fondateur, M. le comte de Galembert, était un artiste qui s'était déjà fait distinguer par son tableau du Crucifiement. Il substitua aux colles de pâte, de blanc d'œuf ou de gélatine, la peinture au silicate de potasse, qui offre de plus grandes garanties de durée. Par ce procédé, il décora plusieurs églises à Tours et dans les régions voisines. Pour perpétuer son œuvre, il fonda une société de jeunes apprentis, qu'il associa, suivant leurs aptitudes et leurs progrès, à tous ses travaux, leur faisant une part dans les bénéfices réalisés. Après la lecture de cette brochure, on ne peut que regretter la dissolution, en 1872, de cette société qui pouvait rendre tant de services pour la décoration des églises.

Allemagne. — La littérature sur les ordres religieux en général n'est pas nombreuse. Depuis Schmidt, *Die Moenchs-, Nonnen- und geistlichen Ritterorden* (Augsb, 1838) ; — Henrion-Fehr, *Allgemeine Geschichte der Moenchsorden* (Tübingen, 1845), et le petit traité d'Evelt, *Das Moenchthum* (Paderbonn, 1863), la question était abandonnée. Un protestant vient de la reprendre. C'est Ernest de Bertouch : *Kurgafasste Geschichte der geistlichen Genossunschaften* (Wiesbaden, Bechtold). L'ouvrage est dédié « à Léon XIII le Juste. »

— Un des meilleurs connaisseurs des documents pontificaux est le professeur Jules de Pflugk-Harttung. Dans son ouvrage principal, *Acta Pontificum Romanorum inedita* (3 vol., Stutg., 1879-1888), il donne plus de mille quatre cents documents. Un second ouvrage : *Iter Italicum,* contient les comptes rendus sur ces trouvailles et sur d'autres. Enfin, un troisième ouvrage est destiné à donner l'histoire de l'évolution des documents pontificaux : *Specimina Chartorum pontificum Romanorum selecta.*

— Une bibliographie des œuvres de Schopenhauer vient de paraître : *Edita et Inedita Schopenhaueriana.* Elle est ornée du portrait du philosophe.

— Sous la direction du professeur Lipsius à Iéna, s'édite la *Revue annuelle de la littérature théologique.* On y trouve la critique d'à peu près deux mille six cents ouvrages ou périodiques.

— Le *Bullarium Franciscanum*, de J. Sbaralea (Rome, 1759-61), va être continué. Le P. Enbel, Franciscain, auteur d'une *Histoire des minoristres allemands*, y travaille.

— M. le Dr Alexandre Schnütgen vient de fonder à Düsseldorf une revue d'art chrétien, sous le titre de *Zeitschrift für Christliche Kunst*. La compétence et le dévouement du directeur, qui est possesseur d'une riche collection archéologique, sont une garantie sérieuse pour l'avenir de ce recueil, dont la première livraison contient deux belles photogravures. Nous faisons des vœux pour le succès de ce nouveau périodique destiné à faire mieux connaître les monuments si nombreux et si intéressants des bords du Rhin. — Le prix d'abonnement est de 12 fr. 50.

— Voici une œuvre de M. C. Schulze qui est le fruit d'un grand labeur : *Systematische Uebersicht der in Zeitschriften, Programmen und Einzelaschriften veröflentlichten werthvollen Aufsaetze über Paedagogik aus den Jahren 1880-1886.*

Angleterre. — M. E. A. Petherick, membre de la Société de géographie de Londres, vient d'entreprendre une importante publication : *The Trich and Colonial book circular, including classified lists of new publications English, American and Colonial, in all departments of literatur* (Londres, the colonial Booksellers' agency). La seule bibliographie de l'Australasie qui se trouve dans le 3e fascicule (p. 89-97) renferme l'indication de 109 ouvrages, se rapportant à la Nouvelle-Galles du Sud. On voit par là les services qu'est appelée à rendre cette publication, d'autant plus importante que les indications bibliographiques sont accompagnées de remarques critiques.

Autriche. — Les documents de « l'ordre allemand » se trouvent dispersés en vingt-sept archives. Ils s'élèvent au nombre de quatre mille; 2,964 numéros se trouvent enregistrés dans le premier volume des « Urkunden des Deutsch — Ordens — Centralarchives » par le comte de Pettenegg.

— M. Félix de Salles, auteur des *Annales de l'Ordre teutonique*, prépare un ouvrage important sous ce titre : *Chapitres nobles d'Autriche. Annales, preuves, listes authentiques, documents, portraits, joyaux, médailles, sceaux et décorations*.

Espagne. — A l'occasion de l'Exposition universelle de Barcelone, M. Juan Artigas y Finer publie un *Guide de Barcelone*, dans lequel on trouvera tous les renseignements historiques, pratiques et autres dont les voyageurs, les industriels et les curieux peuvent avoir besoin. Voici son titre en espagnol: *Guia, Itinerario y descripcion de Barcelona y de sus alrededores.*

— Le 27 mai dernier a eu lieu à Alcala-la-Réal, près Madrid, au milieu d'un concours considérable de peuple, l'inauguration de la statue du P. Mariana, le célèbre historien de l'Espagne.

— *La Vox de la Verdad*, tel est le titre significatif d'une nouvelle Revue à la fois philosophique, politique et littéraire, qui vient d'être fondée à Madrid. Elle paraîtra trois fois par mois et a pour directeur don Eugenio Fernandez Hidalgo. Le premier numéro a paru le 10 mai et donne bon espoir qu'elle sera aussi intéressante que sérieuse et solide.

— Sous ce titre : *Hypnotisme* (Lille, Desclée et de Brouwers, in-8 de 40 p.), le R. P. Couderc donne la traduction d'une *Lettre pastorale* de Mgr Sancha Hervas, évêque de Madrid, en date du 19 mars 1888. Dans ce document, le vénérable prélat prévient les fidèles du danger qu'ils courent en se livrant à la pratique du magnétisme ou de l'hypnotisme. Montrant les partisans de ces doctrines affiliés les uns à l'école matérialiste, les autres au protestantisme, et ceux qui ne le sont pas, néanmoins ennemis déclarés du catholicisme, il fait voir le peu de confiance que les chrétiens doivent leur accorder. Il expose ensuite les maux physiques et moraux qui sont le

résultat de ces pratiques pernicieuses; et finalement il condamne d'une manière absolue ces sciences fatales et vaines, en se fondant sur l'anathème dont les ont frappées deux papes, Grégoire XVI et Pie IX.

— M. D. Juan de Dios Trias a livré à l'impression le discours qu'il a prononcé à la soirée musicale et littéraire de l'Académie de la jeunesse catholique de Barcelone, le 18 décembre 1887 (*Esperanzas de restauración catholíca.* Barcelone, J. Subirana, in-8 de 31 p.). Il expose la situation de l'Église catholique vis-à-vis de ses adversaires, et, montrant ses progrès constants, fait ressortir que son triomphe définitif est assuré.

— Sous ce titre un peu long, par rapport à la brièveté de l'ouvrage : *Ensayo de recordatorio de las fiestas, espectàculos, principales funciones religiosas y seculares de la vida pública que se verifican y se observan actualmente en Sevilla* (Séville, Ariza, in-8 de 25 p.). M. Alejandro Guichot y Sierra vient de faire paraître un calendrier des fêtes qui se célèbrent à Séville, travail qui rappelle les fastes d'Ovide... autant qu'un cadre peut rappeler un tableau.

ITALIE. — M. Eugène Rendu a fait paraître, dans le *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*, le travail que notre savant collaborateur a lu dans les séances des 11, 18 et 25 février 1888, sur *le Comte Frédéric Sclopis, associé étranger de l'Institut de France, ancien ministre de la justice en Piémont, ancien président du sénat du royaume d'Italie* (Paris, Perrin, in-8, 47 p.). Les souvenirs personnels de l'auteur rendent cette notice fort agréable à lire.

— Peut-on appliquer aux saints le titre de *divus?* Tel est le problème que M. le professeur Giuseppe Tacci essaie de résoudre dans sa brochure : *Della deificazione finale dell' uomo* (Macerata, tip. Cortesi, 1882, in-8 de 71 p.), combattant les objections opposées à cette théorie par le professeur Vallauri, dans un opuscule paru à Turin en 1871. M. Tacci s'efforce de prouver contre son adversaire, que le mot *divus* n'est pas absolument synonyme de *Deus*, et en outre que la vision de Dieu opère en l'homme, après la mort, une sorte de déification.

POLOGNE. — Une bibliographie bien faite est celle que le professeur Rostafinski consacre à la *Botanique polonaise au* XVIe *siècle*. Le mérite des auteurs et l'état de leurs connaissances par rapport à la science européenne y sont bien démontrés. Ajoutons que le « *Pezegląd bibliografi ozny,* » si bien rédigé par le Dr. Kysorcki, a su donner quelques suppléments à cette bibliographie dans son sixième numéro.

— Les Jésuites de Braunsberg ont imprimé en tout 490 ouvrages dans le cours de l'existence de leur collège (1589-1773). Le premier a été le livre de Possevin : *De necessitate utilitateque ac ratione docendi catholici catechismi.* Le dernier : *Catalogus librorum latinorum, germanicorum et polonicorum in typographia Colleg. S. J. Brunsberg prostantium.*

RUSSIE. — Selon Pawlenkow, ont paru en Russie, dans le cours de l'année 1887, 7,336 ouvrages, formant un total de 24,403,242 exemplaires. La langue russe compte pour 5,442 ouvrages avec 18,540,390 exemplaires. Pouchkine seul compte dans ce total pour 1,481,375 exemplaires ; Tolstoï n'arrive qu'au nombre de 677,600 ; Krylow n'en a déjà plus que 58,000 ; Gogol, 4,000. Suit Torguenew avec 16,000, Lermontow avec 15,000, Grigoriwitch et Gribojedow, chacun avec 10,000.

— Le *Bibliographe*, revue mensuelle, que publie M. Lissovski, a considérablement étendu le cadre de son programme, surtout dans la partie littéraire. Aussi a-t-il mérité l'approbation du comité savant du ministère de l'ins-

truction publique, du comité scolaire près le Saint-Synode, et de celui des écoles militaires.

— La seconde section de l'Académie fait appel à tous ceux qui ont quelques écrits de Lomonossof, dont elle prépare une nouvelle édition, en les priant de les lui communiquer à cet effet, et en s'engageant à les rendre aux possesseurs.

— On a découvert au monastère de Gaënnat, dans le Caucase, un beau manuscrit géorgien du XIe siècle, contenant les Évangiles et orné de miniatures ; on l'attribue à Georges, moine du Mont Athos.

— La Société géographique est à la veille de publier le *Supplément* du grand dictionnaire imprimé par M. Sémenof, son vice-président.

— M. Malychewsky, professeur à l'Université de Kief, a obtenu le prix Macaire, pour son ouvrage sur les SS. Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, paru en 1886.

— Voulant à la fois célébrer le 25e anniversaire de la Société archéologique de Moscou et la mémoire du comte Alexis Ouvarof, son fondateur, la comtesse Ouvarof, sa veuve et présidente actuelle de ladite Société, a fondé trois prix, dont l'un de 1,000 roubles et deux autres de 800 chacun, à donner aux auteurs des meilleurs écrits sur un des neuf thèmes spécifiés dans des annonces publiques et relatifs à l'archéologie. Les ouvrages doivent être présentés avant le 1er octobre 1889, et ils seront couronnés par le 8e congrès archéologique qui se réunira en 1890, à Moscou.

— Le concours pour le prix Sibiriakof, attribué aux meilleurs ouvrages sur la Sibérie, et pour celui d'Alexandre II, décerné à un travail sur quelqu'une des principales réformes du précédent règne, est fixé par l'Académie des sciences au 1er janvier 1889.

Brésil. — L'abolition de l'esclavage au Brésil, encouragée par l'encyclique de Léon XIII du 5 mai, et proclamée par le gouvernement le 13 mai, a déjà provoqué des travaux. M. Levasseur, dans la séance du 9 juin, à l'Académie des sciences morales et politiques, a lu une communication sur ce sujet. La *Revue du monde latin* ne pouvait se désintéresser de la question. Aussi le numéro de juillet comprend-il le commencement d'un travail sur l'*Abolition de l'esclavage au Brésil*. La livraison d'août contiendra la fin de cette intéressante étude historique due à un jeune archiviste-paléographe, M. A. Spont.

Canada. — Il vient de se fonder à Québec une revue canadienne. Ce nouveau recueil, intitulé *le Canada français*, est rédigé sous la direction des professeurs de l'Université de Laval. Dans ces conditions, l'esprit n'en saurait être qu'excellent : aussi le Très Saint Père a-t-il daigné accorder sa bénédiction apostolique au nouveau périodique. Cette publication trimestrielle comprend deux parties à pagination distincte. La première contient les articles littéraires, historiques ou scientifiques. La seconde est destinée à renfermer des documents inédits. Les trois premiers numéros contiennent déjà trente-six pièces fort intéressantes sur l'Acadie ; en même temps que la première partie contient des *Éclaircissements sur la question acadienne* (juillet 1888). Nous signalerons encore dans cette première partie (avril 1888), un article fort intéressant sur le *Mouvement de la population française* au Canada. Tandis que les comtés de l'Est ne contenaient en 1844 que 14,622 Français, pour 48,398 individus d'autres races, le recensement de 1881 donnait 109,042 Français, contre 77,805 habitants d'autres races, bien que l'immigration eût dû augmenter la population anglaise, tandis que l'émigration de beaucoup de Canadiens français aux États-Unis pouvait faire craindre une diminution de la population française. Dans les quatre comtés

anglais d'Argenteuil, Huntingdon, Ottawa et Pontiac, la population française de 1861 à 1881 est montée de 23,620 à 46,518, au lieu que la population anglaise n'est montée que de 48,650 à 54,410.

Publications nouvelles. — *L'Année liturgique. Le Temps après la Pentecôte,* par D. P. Guéranger (in-12, Oudin). — *Le Livre de mariage, prières, instructions, offices, cérémonies relatives au mariage* (in-32, Desclée et Lefebvre, à Tournai). — *Cours d'enseignement pastoral, 1re partie. Cours complet d'instructions d'après le plan, la méthode et souvent même le texte du catéchisme du concile de Trente,* par l'abbé Gaussens (2 vol. in-12, Lecoffre). — *Cours complet d'instruction chrétienne, ou Exposition et Preuves de la doctrine chrétienne,* par l'abbé L.-P. Marotte (in-8, Retaux-Bray). — *Abrégé du Cours complet d'instruction chrétienne à l'usage des catéchismes et des écoles chrétiennes,* par l'abbé L.-P. Marotte (in-18, Retaux-Bray). — *Conférences originales, courtes et pratiques pour le mois de mai,* par le R. P. Weninger, trad. par l'abbé P. Bélet (2 vol. in-12, Delhomme et Briguet). — *Les Deux Imitations de Jésus-Christ, le De Imitatione Christi et l'Imitation de Corneille, comparées dans leurs parties principales,* par A. Nisard (in-8, Retaux-Bray). — *Le Missionnaire de l'Eucharistie et de l'Adoration perpétuelle,* par l'abbé Hébert (gr. in-8, Fr. Audier). — *La Bonté et les Affections naturelles chez les saints,* par le marquis de Ségur (in-12, Retaux-Bray). — *Satan et Cie, association universelle pour la destruction de l'ordre social,* par P. Rosen (in-8, Ve Casterman, à Tournay). — *Annuaire de législation française,* publié par la Société de législation comparée (7e année) (in-8, Pichon). — *Philosophie et Athéisme,* par E. Hello (in-12, Poussielgue). — *De l'esprit philosophique et de la liberté d'esprit,* par C.-C. Charaux (in-12, Pedone-Lauriel). — *Critique de la raison pratique,* par E. Kant, trad. de F. Picavet (in-8, F. Alcan). — *Les Lois du progrès,* par R. Federici (in-8, F. Alcan). — *Le Livre de la vieillesse,* par A. Rondelet (in-12, Perrin). — *Les Deux Maîtres de l'enfance, le Prêtre et l'Instituteur,* par l'abbé A. Sicard (in-12, Perrin). — *Le Clergé et l'Enseignement secondaire spécial,* par l'abbé G.-S. Secretain (in-12, Cattier, à Tours). — *L'Enseignement dans la famille, cours complet d'études pour les jeunes filles,* par Mme O. Laguerre. T. Ier, *Enseignement préparatoire et enseignement secondaire pour les enfants de cinq à douze ans* (in-8, F. Didot). — *La Psychologie de l'enfant. L'Art et la Poésie chez l'enfant,* par B. Perez (in-8, Alcan). — *La Folie chez les enfants,* par le Dr P. Moreau (de Tours) (in-12, J.-B. Baillière). — *La Maison,* par X. Marmier (in-8, Lecoffre). — *Libres opinions morales et historiques,* par E. Montégut (in-12, Hachette). — *Adam Smith. Richesse des nations,* par Courcelle-Seneuil (in-32, Guillaumin). — *L'Homme préhistorique étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Étude sur les mœurs et coutumes des sauvages modernes,* par J. Lubbock (2 vol. in-8, F. Alcan). — *Le Microscope et ses Applications à l'étude des végétaux et des animaux,* par E. Couvreur (in-12, J.-B. Baillière). — *Les Minéraux utiles et l'Exploitation des mines,* par L. Knab (in-12, J.-B. Baillière). — *La Terre et le Ciel,* par A. Guillemin (gr. in-8, Hachette). — *Le Spectacle du ciel,* par A. Focillon (in-8, Mame). — *La Connaissance des années et des jours, ou Traité élémentaire historique et pratique du calendrier,* par l'abbé Ledouble (in-12, Delhomme et Briguet). — *La Critique scientifique,* par E. Hennequin (in-12, Perrin). — *Instructions élémentaires sur la topographie à l'usage des officiers, des sous-officiers proposés pour l'avancement et des engagés conditionnels d'un an,* par E. Rouby (in-12, Baudoin). — *Tactique française. La Cavalerie en campagne,* par le général T. Bonie (in-8, Baudoin). — *Études d'art antique et moderne,* par E. Guillaume (in-12, Perrin). — *Les Artistes célèbres, Eugène Delacroix,* par E. Véron (in-4, Lib. de l'Art). — *Les Costumes des peuples*

anciens, Égypte, Asie, Grèce, Étrurie, Rome, par R. Cavaro (2 vol. petit in-12 carré, Lib. de l'Art). — *L'Ancienne France. Sculpteurs et Architectes* (gr. in-8, F. Didot). — *L'Ancienne France. Peintres et Graveurs* (gr. in-8, F. Didot). — *L'Atelier du photographe,* par H.-P. Robinson, trad. de l'anglais, par H. Colard (in-8, Gauthier-Villars). — *Grammaire hébraïque élémentaire,* par le P. Senepin (in-12, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Poésies complètes de Bertran de Born,* publiées dans le texte original avec une introd., des notes et un glossaire, par A. Thomas (in-8, E. Privat, à Toulouse ; A. Picard, à Paris). — *Poésies (1879-1888). Le Prisme, le Bonheur,* par Sully Prudhomme (in-12, Lemerre). — *Poésies de Jules Le Fèvre-Deumier. Les Mois et les Jours* (in-4, F. Didot). — *Théâtre en liberté,* par V. Hugo (in-12, Charpentier). — *Manfred,* par lord Byron, trad. en vers par C. Trébla (petit in-8, Privat, à Toulouse). — *Comédies de paravent,* par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Victoire d'âme,* par G. Duruy (in-12, Hachette). — *La Vocation du comte Ghislain,* par V. Cherbuliez (in-12, Hachette). — *Sœur Anne,* par A. Artaut (in-12, Perrin) — *Contes et Fables* du comte Léon Tolstoï, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Ami Manso,* par B. Perez Galdós, trad. de J. Lugol (in-12, Hachette). — *La Fille aux pieds nus,* par B. Auerbach (gr. in-8, Hachette). — *Tom Brown,* par J. Girardin (gr. in-8, Hachette). — *Le Magasin d'antiquités,* par C. Dickens (gr. in-8, Hachette). — *La Légende merveilleuse,* récits du temps de la reine Berthe, par A. de Villeneuve (in-4, Mame). — *De Trop,* par Mlle Zénaïde Fleuriot (in-12, Hachette). — *Deux Mariages,* par P. Bonhomme (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Huberte,* par M. Marinn (in-12, Firmin-Didot). — *Sans Foyer,* par M.-A. de Valtine (in-12, Firmin-Didot). — *Mon Oncle et ma Femme,* par E. Floënan (in-12, Firmin-Didot). — *Tante Michette,* par E. Meunier (in-12, Delhomme et Briguet). — *Petits Drames de l'histoire,* par C. de Chaumont (in-12, Lecène et Oudin.) — *Les Correspondants d'Alde Manuce, matériaux nouveaux d'histoire littéraire (1483-1514),* par P. de Nolhac (gr. in-8, imp. Vaticane, à Rome). — *Corneille et la Poétique d'Aristote,* par J. Lemaître (in-18, Lecène et Oudin). — *L'Idéalisme en Angleterre au* XVIIIe *siècle,* par G. Lyon (in-8, F. Alcan). — *Portraits littéraires,* par E. Biré (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon; Vic et Amat, à Paris). — *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte,* publiées par T. Marcel (t. II, in-12, Savine). — *La Vie et les Œuvres de Fr. Ozanam, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Autun,* par C. Huit (in-8, Vitte et Perrussel). — *Atlas de géographie générale avec notes statistiques, historiques et géographiques,* par le lieutenant-colonel Niox (in-fol., Delagrave), — *Notre belle patrie, sites pittoresques de la France,* par J. Mounier (gr. in-8, Hachette). — *Le Mont Saint-Michel à l'eau-forte,* par Dubouchet père et fils (in-4, Plon et Nourrit). — *Histoire des Grecs,* par V. Duruy, t. II. *Depuis les guerres médiques jusqu'au traité d'Antalcidas* (in-4, Hachette).— *Les Institutions de l'ancienne Rome,* par F. Robiou et D. Delaunay, t. III (in-12, Perrin). — *Les Origines de l'Église d'Edesse et la Légende d'Abgar,* par L.-J. Tixeront (in-8, Maisonneuve et Ch. Leclerc). — *Histoire des sept saints fondateurs de l'ordre des Servites de Marie,* par le R. P. S.-M. Ledoux (in-12, Delhomme et Briguet). — *Sainte Austreberte de Marconne, abbesse de Pavilly, sa vie, ses miracles, son culte,* par l'abbé P. Meunier, curé de Marconne (in-8, Sueur-Charruez, à Arras). — *Saint Jean Berchmans,* par le P. Cepari, trad. par le P. Boero (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Vie du Bienheureux Bernard Tholoméi, fondateur de la Congrégation de N.-D. de Mont-Olivet,* par le P. D. B.-M. Maréchaux (in-12 carré, Lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Vie de dom Jean Sallier, de l'ordre des Chartreux (1806-1861),* par dom V.-M. Doreau (in-8, Retaux-Bray). — *Vie du R. P. Chaignon (1791-1883),* par le P. Séjourné (in-12, Retaux-Bray). — *Les*

Chroniqueurs, 1re série. Villehardoin, Joinville, par A. Debidour (in-8, Lecène et Oudin). — *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, raconté et traduit d'après les textes officiels, par J. Fabre (2 vol. in-12, Delagrave). — *Correspondance politique de Odet de la Selve, ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549)*, publiée par G. Lefèvre Pontalis (in-8, F. Alcan). — *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac (1605-1610)*, par le comte Th. de Gontaut-Biron (in-8, Champion, à Paris; Cocharaux, à Auch). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés par le comte G.-J. de Cosnac et E. Pontal, t. 8, *Janvier 1703-Juin 1704* (in-8, Hachette). — *Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon*, t. VI, publiés par A. de Boislisle (in-8, Hachette). — *Journal d'un volontaire de 1791*, par L. Bonneville de Marsangy (in-12, Perrin). — *La Révolution, son œuvre et ses bienfaits*, par C. Germain et O. Aubert (in-12, cart., Lib. de l'Art). — *Campagnes du Consulat et de l'Empire, période des succès* (1800-1807), par P. Gaffarel (gr. in-8, Hachette). — *Les Grands Hommes de la France, Montcalm* (5e série), par E. Goepp (in-12, Ducrocq). — *Histoire militaire de la France, de 1643 à 1871*, par E. Simon (2 vol. in-32, Charles-Lavauzelle, à Limoges). — *Saint-Cyr. Neuf années de commandement (1871-1880)*, par le général L. Hanrion (in-8, Baudoin). — *Petite Histoire de Paris à l'usage de l'enseignement primaire*, par F. Bournon (in-12, Colin). — *Le Vieux Tulle*, par R. Fage (in-8, Craulfon, à Tulle). — *Marie Stuart, la Reine martyre*, par V. Canet (Desclée, de Brouwer, à Lille).— *La Cour de George IV et de Guillaume IV, souvenirs d'un témoin oculaire, extraits du Journal de Charles C. F. Greville, secrétaire du conseil privé*, trad. et annotés par Mlle M. A. de Bovet (in-12, F. Didot). — *Trois empereurs d'Allemagne. Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II*, par E. Lavisse (in-12, Colin).— *François-Joseph Ier et son Règne (1848-1888)*, par A. de Bertha (in-8, Westhausser). — *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, livr. 1re. *Les Bretons*, 5e fas. (BEC—BER) (in-8, Plihon et Hervé, à Rennes). — *Dictionnaire français illustré des mots et des choses, ou Dictionnaire encyclopédique des écoles, des métiers et de la vie pratique*, par Larive et Fleury (11e série. MÉLITOSE à NID), (gr. in-4, G. Chamerot.).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Une phrase de Victor Hugo à retrouver. — Où Victor Hugo a-t-il écrit cette phrase? « L'ignorance vaut encore mieux que la mauvaise science. Laissez au peuple qui travaille et souffre la croyance à un meilleur monde. » Nous la trouvons citée sans référence.

Histoire des croisades, du moine Hardouin. — Les nobiliaires de Provence (Magnies, Artefeuil, etc.) et de plus Expilly et d'Hozier, renvoient, pour les origines de plusieurs maisons provençales, à un manuscrit d'un certain Hardouin, moine de Lérins ou de Montmajour, où se trouvait reproduite une charte de croisade (1096) de Gibelin de Sabran, archevêque d'Arles. On demande des renseignements sur cet Hardouin et sur son manuscrit, qui portait pour titre : *Histoire des croisades*.

Sendis. — Dans l'*Album lyrique de la France*, par E. Borel (p. 15), on trouve trois strophes de Sendis. A la table ce Sendis est indiqué comme né en 1764 et mort en 1794. Quel est ce poëte?

RÉPONSES

Saint-Hilaire (chevalier de) LII, 384. — Louis-Joseph, comte de la Haye Saint-Hilaire, dit : *Le che-*

valier de Saint-Hilaire, était fils de messire François-Louis de la Haye, comte de Saint-Hilaire, mort à Rennes le 28 frimaire an IX, à l'âge de 71 ans, et de demoiselle Thérèse-Élisabeth-Félicité de Gasté, décédée également à Rennes le 19 octobre 1817, à l'âge de 77 ans.

Né en la paroisse de Saint-Hilaire des Landes, le 12 décembre 1766, il fut élevé à l'École des gentilshommes de Bretagne, et nommé, le 20 août 1785, lieutenant au régiment de Penthièvre. Rentré dans sa famille au moment de la Révolution, il fit, peu de temps après, un voyage dans le nord de l'Europe et entra, à son retour, dans la conspiration de la Rouërie, qui le chargea du recrutement des insurgés royalistes. Après la mort de la Rouërie et l'échec de ses projets, il rejoignit l'armée vendéenne au passage de la Loire et resta dans ses rangs jusqu'à la déroute de Savenay, où il fut blessé. Devenu ensuite commandant de la division de la Guerche, puis employé avec le baron de Querhoënt à la correspondance avec les députés insurgés, il fit plusieurs voyages à l'étranger, jusqu'à ce que sa sûreté l'eût obligé à rester quelque temps en Angleterre. A son retour, se trouvant sans ressources, il s'embarqua pour l'Espagne, où il devint capitaine de volontaires, fut fait prisonnier par les Anglais, envoyé sur les pontons, échangé peu après sur la demande de son oncle, et mourut à la Haye le 18 janvier 1838.

Il eut plusieurs frères et sœurs, entre autres : le chevalier Édouard de la Haye Saint-Hilaire, né au château de la Haye, en Saint-Hilaire des Landes, le 9 décembre 1775, qui, émigré à Jersey en 1792, vint prendre part d'abord à la conspiration de la Rouërie, devint ensuite sous-lieutenant au 78e régiment de ligne, fit toutes les campagnes royalistes en Bretagne avec de Sol de Grisolles, Cadoudal et Boisguy, et fut fusillé à Vannes comme conspirateur, le 6 décembre 1807.

Pour plus amples renseignements sur la famille de la Haye Saint-Hilaire, voir : *Les Familles françaises à Jersey pendant la Révolution,* par le comte R. de l'Estourbeillon (Nantes, imp. Émile Grimaud, 1886, in-8, 680 p.).

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

ENVOI FRANCO
Contre Mandat-poste.

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

ENVOI FRANCO
Contre Mandat-poste.

Musée entomologique illustré. — Histoire iconographique en 3 volumes, publiée par une réunion d'entomologistes français et étrangers, avec 122 chromolithographies retouchées à la main, 1,050 vignettes représentant en couleur les insectes, chenilles, chrysalides, métamorphoses, les plantes dont ils vivent, et leur organisation, mœurs, chasse et classification.

Chacun des 3 volumes se vend séparément :

Les Coléoptères. — Leur organisation, mœurs, chasse, collection, classification, suivis d'une histoire naturelle iconographique des Coléoptères d'Europe. Un vol. in-4, avec 48 planches en couleur et 335 vignettes. . . . . 30 fr.
Relié . . . . 35 fr.

Les Papillons. — Leur organisation, mœurs, chasse, collection, classification, suivis d'une histoire naturelle iconographique des Lépidoptères d'Europe, par A. Depuiset. 2e édit. Un vol. in-4, avec 50 pl. en couleur et 260 vignettes . 30 fr.
Relié . . . . 35 fr.

Les Insectes. — Leur organisation, mœurs, chasse, collection, classification. — Histoire naturelle des Orthoptères, Névroptères, Hyménoptères, Hémiptères, Diptères, Aptères, etc. Un vol. in-4, avec 24 pl. en couleur et 150 vignettes. 30 fr.
Relié . . . . 35 fr.

L'Art des Jardins, par A. Alphand (*Directeur général des travaux de la Ville de Paris*). Etude historique, composition des jardins, plantations, décoration artistique des parcs et des jardins publics. Traité pratique et didactique. — 3e édition. Ouvrage de luxe in-4, avec 512 illustrations représentant des plans, kiosques, ponts, tracés, détails et architecture pittoresque de la flore ornementale. — Prix . . . . 20 fr.
En reliure de luxe. . . . . 25 fr.
Relié à coin . . . . 30 fr.
Edition sur Hollande . . . . 30 fr.
Sur Japon . . . . 40 fr.

Au Hasard du Chemin. — Voyage de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes. Etudes pittoresques des bêtes, des plantes et des pierres. Leur description, station, classification, mœurs, usages, récolte et conservation, par M. et Mme Stanislas Meunier. — Un volume imprimé avec luxe, 400 pages ornées de 666 gravures.

Il y a deux éditions : l'édition de luxe avec 20 chromos et planches hors texte, dessinées par Allongé. Prix . . . 20 fr.
Relié . . . . 25 fr.
L'édition sans planche. Prix . . . . 15 fr.

Les Fougères et les Sélaginelles. — Choix des plus remarquables pour la décoration des serres, parcs, jardins et salons, avec histoire botanique, pittoresque et agricole, par A. Rivière, E. André, E. Roze. Deux volumes, avec 156 chromos et 239 vignettes; gr. in-8. . . 60 fr.
Reliés . . . . 70 fr.

Les Plantes à feuillage coloré. — Recueil des plus remarquables servant à la décoration des parcs et des jardins, des serres et des appartements, par Charles Naudin (*Membre de l'Institut*). Deux volumes avec 121 chromotypographies et 120 vignettes. 4e édition. Prix. . . . 60 fr.
Reliés. . . . . 70 fr.

Les Plantes alpines. — Station, culture, emploi, description des espèces indigènes et exotiques les plus remarquables, par B. Verlot (*Chef de l'Ecole botanique du Museum*). Un volume avec 50 chromotypographies et 78 gravures, 2e édition . . . . 30 fr.
Relié . . . . 35 fr.

A travers Champs! — Botanique populaire pour tous. — Histoire des principales familles végétales, par J. Le Breton, revue par M. Decaisne, *Membre de l'Institut*. 2e édition. Un fort beau volume de 550 pages, orné de 746 gravures. 7 fr.
Relié . . . . 10 fr.

L'Olivier. — Histoire, botanique, physiologie, culture, produits, usage, commerce. Distribution géographique et Bibliographie de l'Olivier, par A. Coutance. Un volume in-8, avec 100 gravures.
Prix. . . . . 15 fr.

Les Plantes médicinales et usuelles des champs, jardins, forêts. — Description et usages des plantes comestibles, suspectes, vénéneuses, employées dans la médecine, dans l'industrie et dans l'économie domestique, par H. Rodin. Un volume avec 200 gravures. — 5e édition.
Relié toile. . . . . 4 fr.

Ville et Village. — Par Louis Enault. Ouvrage de grand luxe avec 124 gravures, dont beaucoup de page entière, texte tiré en rouge et noir. Le volume est relié, sous couverture sur Japon, en 8 couleurs, dessins par Fraipont. Relié, tête ou tranches dorées . . . . . . 20 fr.
10 exemplaires sur peau d'âne ou hollande velin teinté . . . . 40 fr.

Traité de Paléontologie. — Description et figure des animaux et végétaux fossiles; excursions paléontologiques en France; moyen pour extraire et préparer les fossiles, par Stanislas Meunier. Un volume avec 2 cartes géologiques et 815 vignettes, relié . . . . 7 fr.

Les Maladies des Plantes cultivées, des arbres fruitiers et forestiers, occasionnées par le sol, l'atmosphère, les parasites, etc. — D'après Tulasne, Bary, Berkeley, par A. d'Arbois de Jubainville (*Conservateur des forêts*), et J. Vesque. Volume avec 48 vignettes et 7 planches en couleur. . . . . 4 fr.

Chimie et Géologie agricoles. — Traduction d'après Johnston et Cameron, par Stanislas Meunier. Un volume avec 200 vignettes, relié. . . . . 3 fr. 50

Les Alpes, au point de vue de la géographie physique et de la géologie. — Avec 14 heliogravures et une carte au 1/600,000 indiquant les courbes d'horizon des Panoramas, par A. Civiale. — Prix du texte avec deux cartes . . . . 65 fr.

Musée ornithologique illustré d'Europe. — Classification, synonymie, description et mœurs des oiseaux d'Europe, leur portrait ainsi que leurs œufs et nids en couleur; avec un texte très détaillé, par O. des Murs. Ouvrage de luxe, grand in-8 jésus, avec 345 chromos. La publication forme 4 parties en 5 volumes avec 920 pages de texte. — Tome I. *Les Oiseaux d'eau ou Palmipèdes.* — Tome II. *Les Oiseaux de rivage et de terre* (Echassiers et Coureurs). — Tome III en deux volumes contenant : *Les Oiseaux des champs et des bois* (y compris les Corbeaux, les Pies et les Geais) ou les Passereaux des Auteurs. — Tome IV. *Les Oiseaux de proie.* — Le prix de l'ouvrage, acheté en une seule fois, est de 200 fr. — Le prix pour chaque tome, vendu à part, est, pour le tome Ier, 50 fr.; — Tome II, 45 fr.; — Tome III en 2 volumes, 80 fr.; — Tome IV, 40 fr. La reliure, tranches dorées, demi-maroquin, plats toile, est, par volume, de 5 fr. Elle est de 6 fr. pour la reliure demi-maroquin à coins, plats papier, tête dorée.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les Deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

Librairie de la Société bibliographique
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

Répertoire des Sources Historiques du Moyen Age

Par M. l'abbé Ulysse CHEVALIER
Correspondant du ministère de l'Instruction publique.

COMPLÉMENT-SUPPLÉMENT

Un volume grand in-8 de 256 pages à deux colonnes.

Prix du volume . . . . . **10** fr.

Commencée en juillet 1876, l'impression du premier volume de ce *Répertoire* n'a été achevée qu'à la fin de l'année 1883.

Le public auquel il s'adresse eût trouvé plus d'inconvénients que d'avantages à ce que l'auteur immobilisât ses recherches primitives, et se refusât de faire profiter son recueil des découvertes récentes et des publications nouvelles au fur et à mesure de leur apparition. De là une certaine disproportion entre la fin et le commencement de l'ouvrage. D'autre part, comme il était inévitable, bien des ouvrages avaient échappé à ses investigations. Un *supplément* devenait absolument nécessaire.

Le principal complément consiste dans une plus large part faite aux périodiques anglais, italiens et hollandais. Les lenteurs apportées à l'impression de ce fascicule ont permis, en outre, de pousser le dépouillement des autres périodiques et la mention des monographies jusqu'à la date du 31 décembre 1886. La somme des ouvrages dépouillés s'est accrue d'un bon quart; celle des personnages nouveaux dans une proportion naturellement beaucoup moindre. Plusieurs anomalies ont été rectifiées, quelques erreurs corrigées.

La table qui suit — et clôt pour l'auteur un labeur intermittent de dix années — ne renferme guère plus de la moitié des ouvrages cités dans le premier volume ; il a paru aussi inutile que dispendieux de l'augmenter de près du double par la mention de travaux particuliers qui n'ont souvent donné lieu qu'à une seule citation : on en trouvera d'ailleurs le titre complet dans le tome second actuellement en préparation. Dans cette table, les abréviations employées ne sont pas isolées de leur équivalent ; elles sont imprimées en caractères saillants, et c'est exclusivement d'après la forme de ces abréviations qu'a lieu le classement alphabétique. Plus ingénieux, sans doute, que satisfaisant à l'œil, ce système a permis de condenser en quelques colonnes la bibliographie des principaux monuments de la science historique.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.